

Marcel Pagnol



BIEN
MAL
ACQUIS
NE PROFITE
JAMAIS.



TOPAZE



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Marcel Pagnol



Topaze

Théâtre

1928



KOTOBONLINE

Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah



PRÉFACE

En 1927, le Théâtre des Arts, qui devait s'appeler, un jour, Théâtre Hébertot, jouait toujours ma seconde pièce, JAZZ, et le Théâtre Guild, de New York, venait d'acheter les droits des MARCHANDS DE GLOIRE. J'avais devant moi un capital qui représentait cinq ans d'enseignement à Condorcet. Je demandai donc un congé qui me fut accordé, je décidai de vivre en ermite, et de travailler dix heures par jour pour le théâtre : c'était le moment ou jamais.

Je m'installai au boulevard Murat dans un immense immeuble de la ville de Paris, précédé d'un grand jardin. Mon appartement était au rez-de-chaussée. Il était vraiment très petit : une entrée de deux mètres par trois, et une chambre de trois par quatre. Il y avait aussi une cuisine qu'on pouvait franchir d'un seul pas pour arriver au cabinet de toilette, dans lequel quatre personnes auraient pu se tenir debout sans se gêner. Quatre, mais non pas cinq. On n'aurait jamais pu supposer que dans cette énorme bâtisse, il y avait un appartement si petit. Pourtant, c'était là mon royaume, et j'y vivais heureux, entrant et sortant par la fenêtre, à toutes les heures du jour ou de la nuit.

La très nombreuse population de l'immeuble était composée pour moitié de Russes blancs : comtes, princesses, officiers de la Garde, capitaines de vaisseau.

C'étaient des gens de bonne compagnie, simples, polis, charmants qui acceptaient leurs malheurs avec une dignité souriante, et remerciaient la Providence de leur avoir épargné la mort ou la Sibérie. L'un d'eux, grand seigneur véritable, qui avait quitté le gouvernement d'une province pour s'asseoir au volant d'un taxi, me dit un soir, en jouant aux échecs sur un banc du jardin : « C'est maintenant que j'aime la vie !... »

Dans un rez-de-chaussée voisin habitait Édouard Bergonie, docteur en pharmacie, qui avait été longtemps professeur à la Faculté de Médecine de Dakar.

C'était un homme puissant : sur des épaules de déménageur, et sous une crinière de lion, il avait un vaste visage, éclairé par des yeux bleu d'azur.

Il me dit un jour :

— Regarde-moi. Je suis construit en triangle. On dirait que dans ma première enfance ma nourrice me suspendait au plafond par les pieds : tout est descendu !

Comme il avait la nostalgie de l'Afrique, il partit avec La Croisière Noire et traversa le continent dans le sens de la longueur, dans une caravane de voitures Citroën... Quand il en revint, il persuada Peugeot d'organiser une Seconde Croisière Noire, pour le lancement de la voiture 201 : mais cette fois, on traverserait l'Afrique dans sa largeur. C'est pourquoi il disparut, et reparut trois mois plus tard dans notre jardin, entouré d'une bonne douzaine de négresses à plateau, auxquelles il me présenta comme un grand chef de Paris : cette déclaration me valut un concert de cris honorifiques, mais déchirants, qui firent surgir cent bustes à cent fenêtres. Il avait trouvé ces dames affamées dans une oasis, et les conduisit tout droit au Jardin d'Acclimatation, où leur exhibition eut un si grand succès qu'un impresario lui proposa une tournée à travers l'Amérique. Il eut le grand tort de se laisser séduire par les dollars : au cours de la tournée, à Sarrazotah, il ouvrit lui-même, avec une lame de rasoir, un furoncle qui venait de surgir sur sa cuisse. La pénicilline était encore inconnue ; une septicémie se déclara. Il réunit sa famille autour de son lit, annonça sa mort inévitable, signa des procurations, fit ses adieux, et mourut. Ce fut un homme très au-dessus du commun par sa vitalité, son imagination, son intelligence et sa bonté.

*

Parce que ma table de travail était devant la fenêtre, au rez-de-chaussée, je participais distraitemment à la vie de l'immeuble. Je voyais, sans les regarder, passer tous les jours les mêmes personnes.

Un jeune homme brun m'intriguait. Il n'avait pas d'heure, mais je le voyais souvent, entrer ou sortir, et je le reconnaissais aussi bien de dos que de face.

Il marchait d'un pas rapide, toujours pressé, et pourtant pensif, et ne voyait personne.

Je demandai un jour au concierge qui était ce garçon.

— Il habite au premier étage, juste au-dessus de votre tête. Je ne sais pas ce qu'il fait dans la vie.

Après un petit temps de réflexion, il ajouta, sans admiration ni mépris : « Je crois que c'est un philosophe. D'ailleurs, on m'a dit qu'il écrit dans les journaux. »

Je l'ai vu passer derrière mes vitres pendant deux années, je ne savais pas que ce qu'il écrivait, c'était « Les Conquérants », un roman qui allait rendre son nom célèbre, qu'il obtiendrait un jour le prix Goncourt avec « La Condition Humaine », et que ce jeune homme brun qui s'appelait André Malraux, nous rendrait le Louvre et ressusciterait les plus belles pierres de Paris.

Aujourd'hui, trente-sept ans plus tard, je me demande s'il n'y a pas des lieux de chance et de bonheur : en 1927, sur une surface de vingt mètres carrés, il y avait deux jeunes hommes, qui écrivaient en même temps (à quatre mètres l'un de l'autre dans le sens vertical, et sans se connaître) deux ouvrages littéraires qui ont assuré leur fortune. Je ne sais pas si l'un ou l'autre eût écrit le même ouvrage ailleurs. Voilà, pour moi, du mystère. Il en faut, dans une vie : les vies sans mystère n'ont point d'intérêt.

*

Un matin, un autre jeune homme vint frapper à ma vitre. Il était grand, fort bien vêtu, l'œil noir, les dents brillantes, le front haut, et nu-tête. Il exprima par signes qu'il voulait entrer. J'ouvris la fenêtre. Il la franchit en deux bonds, et il dit avant de toucher le parquet :

— Je m'appelle Jacques Théry.

Je connaissais son nom, car il venait de faire jouer aux Variétés une pièce charmante, intitulée « Le Fruit Vert », qui avait eu un très joli succès.

Il me tendit la main, et dit :

— Je désire faire ta connaissance, car je viens de m'installer au septième étage de l'immeuble mitoyen, et j'ai beaucoup de choses à te dire.

— Assieds-toi.

— Non. J'aime mieux te parler debout.

Il arracha un brin de verdure à un petit bouquet qui ornait ma table, le planta au coin de sa bouche, et se frottant les mains sans raison, il commença une série d'allers-retours sur une assez faible distance, car il était cerné par les murs, et se mit à parler avec une admirable facilité.

Il loua d'abord ma pièce Jazz, qui allait terminer sa carrière au Théâtre des Arts, puis m'exposa son programme.

Location d'un théâtre, fondation d'une compagnie théâtrale, dont Pierre Blanchar et Blanche Montel seraient les vedettes, lancement d'une grande revue théâtrale illustrée, pour soutenir un groupe de jeunes auteurs : Marcel Achard, Jacques Natanson, Léopold Marchand, André Lang, Stève Passeur, Paul Vialar, qui étaient déjà mes amis.

J'écoutai sans mot dire ces projets, qui n'étaient pas chimériques car ils furent réalisés.

Il s'arrêta soudain au milieu d'une phrase et roulant entre ses doigts le brin de verdure qu'il avait dans la bouche, comme s'il frisait une moustache il dit :

— Où déjeunes-tu ?

— Au restaurant.

— Tous les jours ?

— Oui, matin et soir.

— Ça, dit-il avec force, c'est insensé. Tu veux donc périr un jour au l'autre avec d'horribles contorsions ? Tu te nourris donc de civet de chats, de chiens en daube, et de fricassées de souris ? Et les vaches mortes de la fièvre aphteuse que crois-tu qu'on en fasse ? Ton bifteck du soir !

Je protestai vivement, car la cuisine de mon petit restaurant était excellente, et je considérais le patron comme un parfait honnête homme.

— Soit, dit-il, soit. Mais j'ai beaucoup mieux à t'offrir, car voici ce que j'ai décidé. Je vis seul dans mon appartement du septième. Or, j'ai une servante cuisinière qui prépare mes repas tous les jours. Comme mes absences sont fréquentes, elle cuisine souvent pour rien. Alors, par amour-propre, après avoir déjeuné, elle dévore ce qu'elle avait préparé pour moi... Elle est devenue énorme. Encore trois mois, et elle périra, d'ailleurs en même temps que toi. Donc tu vas venir te nourrir chez moi, à midi et le soir. Quand je serai là, nous aurons des conversations passionnantes. Quand je n'y serais pas, tu surveilleras

Célestine. C'est une bonne nature. Elle comprend tout, mais ne devine rien. Viens voir mon appartement.

*

C'était un appartement véritable. Je dis véritable, car je veux dire beaucoup plus grand que le mien : mais en réalité, il ne ressemblait à rien, car il avait été longuement installé par un décorateur de théâtre.

Dans la chambre, on voyait une estrade assez haute, honnêtement rectangulaire. Sur cette estrade, se dressait le lit : mais il avait été posé selon la diagonale. Le décorateur, craignant qu'une servante insensible ne dérangerait cette ordonnance, l'avait assurée par des clous.

Le traversin de cette couche n'était pas un moelleux cylindre : il était plus petit à un bout, si bien qu'il avait exactement le profil d'un porte-voix de marine et pour préserver cette forme, il y avait, sous la fine toile d'autrefois, un dur étui de carton.

On voyait aussi deux tables de nuit éperdues. Elles étaient triangulaires, c'est-à-dire qu'elles avaient l'air de deux coins de camembert d'une hauteur exagérée.

Le décorateur que j'interrogeai me répondit assez mystérieusement en montrant l'étrave d'une table de nuit : « J'ai voulu donner l'impression de quelque chose qui s'en va. »

Mais ça ne s'en allait pas du tout. Ces choses restaient là, gisantes, sous un plafond tapissé de feuilles d'or. Au premier coup d'œil, on avait vraiment mal au cœur. Ensuite, on s'y habitait, parce qu'on s'habitue à tout.

La salle à manger était du même style que la chambre.

Les meubles, achetés aux Arts Décoratifs, se composaient de coins, plus pointus que nature, et réunis entre eux (à regret) par de très petits ronds. Le grand chic de cette fourniture, et son exceptionnel mérite, c'était que tous ces meubles pouvaient s'emboîter exactement les uns dans les autres, de manière à former un bloc énorme, mais rigoureusement plein, aussi régulier, aussi lourd, aussi triste que le tombeau d'un grand architecte.

L'usage de ces meubles nous apprit que leur créateur, désireux avant tout d'assurer l'exactitude de leur emboîtement, n'avait jamais pensé, fût-ce une

seconde, à l'utilité qu'ils pourraient avoir après leur extraction de cet ensemble, dont la pression atmosphérique suffisait à maintenir la cohésion. Pour arracher un fauteuil, il fallait un burin et un marteau, et quand on avait vu le fauteuil, on aimait mieux s'asseoir par terre. Il était évident que l'inventeur de ces sièges avait dû se trouver dans la triste situation de Robinson Crusoé, qui n'avait pas vu de fesses depuis vingt ans.

L'installation des lumières avait été confiée à un électricien de cinéma ami et disciple du décorateur. Il y avait des commutateurs partout, on ne voyait de lampes nulle part. Il suffisait d'appuyer sur un bouton. La lumière jaillissait du pied de la table, du dossier d'un fauteuil, d'un plat de fruits posé sur la desserte, du phonographe ou du téléphone. Ces manigances électriques n'avaient pas été faciles, et c'est pourquoi il y avait des ratés : quand on sonnait la bonne, il ne venait personne mais ça s'allumait dans les cabinets.

À partir de ce jour, après mon travail de la matinée, je montais chez Jacques qui venait de se lever, et nous déjeunions en commentant les nouvelles que nous apportaient Comœdia, Aux Écoutes, ou la page théâtrale des quotidiens, car la politique ne nous intéressait en aucune façon. Le changement de direction d'un théâtre nous paraissait beaucoup plus important que les changements de ministères, qui étaient d'ailleurs plus fréquents. Je n'aurais certainement pas remarqué la chute du Ministère Herriot, si cette catastrophe politique n'avait pas empêché le Président et deux ministres d'assister à la générale des MARCHANDS DE GLOIRE.

Au dessert, Jacques s'emparait du téléphone, et appelait diverses personnes pour de longues conversations, parfois mystérieuses, puis il partait vaquer à ses affaires, et je redescendais à ma table de travail.

Le soir, lorsqu'il n'y avait pas de répétition générale, Jacques invitait à dîner quelques auteurs : Léopold Marchand, Jacques Natanson, Paul Nivoix, Marcel Achard, Roger Ferdinand, Stève Passeur, Alfred Savoir...

Parfois, nous parlions de nos œuvres futures jusqu'à l'aube, et celui qui avait fini d'écrire un acte le lisait à ses amis, qui étaient le plus souvent assis sur le parquet, à côté d'un verre de whisky. Nous étions tout le contraire d'un cénacle, c'est-à-dire d'une société d'admiration mutuelle. La lecture était parfois interrompue par des bâillements concertés, des ronflements simulés, ou des encouragements ironiques.

Le lecteur se rebiffait aussitôt, et donnait des explications dont l'assistance contestait la valeur en toute bonne foi. Chacun présentait sa critique, offrait un conseil, proposait une solution. De ces cris et de ces querelles fraternelles un certain nombre d'œuvres théâtrales ont grandement profité, et je sais bien moi-même ce que je dois à mes amis.

Le soir où l'on fêta la centième de Jazz, j'étais dans un état d'euphorie dû sans doute au champagne (un mousseux explosif dont Darzens avait fait les frais), aggravé par les louanges dont mes amis m'avaient accablé, mais que je ne trouvais pas accablantes. Tout naturellement, c'est Jacques qui me ramena chez moi au petit matin et qui me mit au lit en me prédisant un avenir grandiose.

Je m'éveillai fort tard, en face de quatre rayons de bois blanc chargés de livres, et j'examinai ma situation.

Robert Kemp, critique sévère, m'avait serré la main ; Franc Nohain, l'admirable poète des « Chansons des Trains et des Gares », et qui devait un jour engendrer Charles Trenet, Gilbert Bécaud et Georges Brassens, Franc Nohain lui-même m'avait parlé longuement, comme à un véritable auteur dramatique... D'autre part, je tutoyais Jean Sarmant, Natanson, Achard, Jeanson, Signoret, Blanchard, Boyer, Darzens, Thery, Savoir, Léopold Marchand, tous gens célèbres, qui n'avaient plus pour moi que des prénoms... J'en conclus que j'avais un capital moral considérable, mais que pour le garder, il me fallait absolument écrire un chef-d'œuvre.

Je n'avais pas encore entendu la grande leçon que devait me donner, dix ans plus tard, l'adorable Vincent Scotto, qui créa, sans y songer, un nouveau folklore de la Chanson populaire ; à deux heures du matin, sur un trottoir de la rue Blanche et tenant à deux mains les revers de mon veston, il disait :

— Surtout, surtout, ne travaille jamais au chef-d'œuvre : c'est le plus sûr moyen de le manquer. Ecoute-moi bien.

Il prit mon bras et nous montâmes vers les Batignolles.

— Moi qui te parle, j'ai composé quatre mille chansons. Il y en a au moins trois mille qui ne valent à peu près rien. C'étaient des banalités. Des professionnels les ont chantées. Ce que je puis t'en dire de mieux, c'est qu'elles n'ont pas été sifflées – et que même on les a parfois applaudies, le samedi soir, en banlieue. Puis, il y en a au moins cinq cents qui ont eu leur petit succès : mais un an plus tard on n'en parlait plus... Ensuite, il y en a au moins quatre cent

cinquante qui ont bien réussi, et même qui ont été chantées au coin des rues avec deux guitares et un accordéon. Finalement, il en reste une cinquantaine qui ont fait le tour du monde et qui sont traduites dans toutes les langues.

Comme j'allais parler, il mit sa main devant ma bouche et dit à voix basse :

— Attends ! Sur les cinquante dernières, il y en a six – et peut-être sept – que tout le monde connaît : les peintres les chantent au bout de l'échelle, les maçons sur l'échafaudage et les amoureux du dimanche au bord de la Marne. Et tous ces gens-là – tu m'entends – ces gens ne savent plus que c'est moi qui les ai faites du bout du doigt sur ma vieille guitare... Elles m'ont échappé, comme des filles qui se marient... Peut-être dans cent ans, on en chantera encore trois ou quatre. Et il y a des gens qui diront : « De quelle époque c'est, cette chanson ? – Oh, vous savez, c'est vieux ! C'est du « foclore ».

Moi, je ne serai plus qu'une poignée d'os dans une boîte, mais mes petites-filles danseront toujours sur la barbe d'un vieux mendiant ou sur la bouche d'une amoureuse, et peut-être – peut-être – sur un orgue de Barbarie !

Il se tut un moment, pudique, et comme honteux d'avoir avoué une si grande ambition, et reprit tout d'un coup avec force :

— Si je n'en avais pas composé quatre mille, eh bien, je n'aurais pas fait celles-là. Viens, allons boire quelque chose chez Lambertye.

Les deux coudes sur la table, en face de moi, il reprit :

— Moi, si j'avais connu la Sérénade de Schubert ou la Berceuse de Mozart je n'aurais jamais commencé à noircir du papier à musique. Heureusement j'étais menuisier, je ne savais rien lorsque j'ai fait « La Petite Tonkinoise », et je l'ai vendue pour un louis d'or. Toi, ton malheur, c'est que tu es trop instruit. Quand tu as écrit quatre répliques, tu penses à Molière, à Racine, à Beaumarchais, et tu te dis : « À côté de ces gens-là, ce que j'écris ne vaut pas grand-chose ». Mais qu'est-ce que tu en sais ? Ne te mêle pas de te juger toi-même : tu es le plus mal placé pour ça, dans un sens comme dans l'autre. Quand tu as envie d'écrire, écris : c'est le public qui dira ce que tu vaux.

Il avait raison, le petit Vincent : il est bien vrai que les grandes tragédies de Voltaire ont disparu ; son chef-d'œuvre reste « Candide » qu'il n'a probablement pas fait exprès. Je ne le savais pas encore.



Je réfléchis d'abord longuement au choix d'un sujet. À trente ans, un auteur n'en manque pas. J'en écartai plusieurs, qui me parurent trop près du vaudeville ou du drame, ou de la littérature dramatique, qui est pour moi l'abomination de la désolation. Puis, je me souvins tout à coup d'un très vague scénario que j'avais ébauché une nuit dans un train, en revenant de Marseille, où j'avais passé mes vacances en famille.

On a dit parfois que le personnage de TOPAZE m'avait été inspiré par mon père. Ce n'est pas tout à fait vrai. En réalité, je l'ai inventé, d'après les conversations que j'ai entendues dans mon enfance entre mon père et ses amis.

Pendant les récréations de l'école communale du Chemin des Chartreux, les maîtres causaient tout en surveillant les ébats d'une centaine de garnements. J'allais parfois me réfugier près d'eux, et j'écoutais leurs conversations, que je ne comprenais pas toujours, mais dont certaines sont restées dans ma mémoire.

Ils parlaient un jour d'un marchand de biens qui avait acheté une maison au prix de 10 000 francs, et qui l'avait revendue 25 000. Ils jugeaient cette opération criminelle, et mon père disait : « Ou bien il ne l'a pas achetée assez cher, et il a volé le vendeur ; ou bien il l'a revendue trop cher, il a volé l'acheteur. De toutes façons, c'est un voleur ! »

Pendant un certain temps, ils parlèrent de Panama. Il était question de chèques – j'ignorais le sens de ce mot – de députés voleurs, de pauvres gens ruinés qui se suicidaient, et mon père disait souvent :

« C'est le type même des affaires financières ! »

Je n'ai compris que plus tard que ce « type » n'était pas un homme, mais un modèle, et que mon père assimilait toute opération de bourse à l'immense escroquerie de Panama.

Un autre jour, beaucoup plus tard, à la chasse, nous déjeunions sous un pin, et mon père parlait d'argent avec l'oncle Jules. Parce qu'il y avait dans cette histoire un peu de magie, je l'ai retenue.

— Supposons, dit mon père, que je sois un clochard. Je m'éveille un matin sous un pont. Je m'étire, je me gratte, je fouille mes poches, que je croyais vides :

à ma grande joie, j'y trouve une pièce de dix sous. C'est une découverte importante : aujourd'hui je ne mourrai pas. Je peux acheter un pain, et quelques tranches de saucisson. Cependant, je me fouille encore, et je trouve une autre pièce : voilà un joli morceau de fromage. Je me fouille une troisième fois, et voici une troisième pièce de dix sous ! Ça fait une chopine de vin, et plusieurs cigarettes.

Je l'interrompis pour lui faire remarquer qu'il ne buvait pas de vin, et qu'il ne fumait pas.

— C'est vrai, dit-il, mais quand je suis clochard, je fume et je bois. Je suppose que je fouille ainsi mes poches cent fois de suite, et que je me trouve à la tête de cinquante francs avec la certitude que les poches magiques fonctionneront tous les jours. Je vais donc vivre comme un nabab... Mais avez-vous remarqué que chacun de ces francs successifs avait une valeur moindre que le précédent ? Et quelle serait la valeur du 51^e ? Pratiquement nulle. C'est pourquoi il serait malhonnête de le prendre, ou même le gagner, parce que si je le gagne, j'en prive quelqu'un : et pour ce quelqu'un, c'était peut-être le premier, le franc de la vie.

Je réfléchissais au sens de ce discours, que je trouvais très noble et très beau. Mais l'oncle Jules s'écria :

— Mon cher Joseph, si vous avez un jour la chance de posséder ces poches magiques, ne vous arrêtez pas au 51^e franc ! On ne sait pas ce qui peut arriver ! Poussez donc jusqu'au deux cent millième, et achetez immédiatement un bon portefeuille d'actions qui vous rapportera six mille francs par an.

— L'intérêt de l'argent placé, répliqua mon père, est immoral. Si bas que soit le taux, c'est de l'usure !

L'oncle Jules leva les bras au ciel, et je ne sais pas ce qu'il aurait dit si le vent n'avait pas apporté l'appel d'une perdrix.

Ils se levèrent aussitôt, et partirent courbés sous les broussailles.

Les jeunes gens d'aujourd'hui penseraient que c'était un naïf incurable dont la vie n'avait point fait l'éducation, et dont par conséquent l'intelligence n'était pas très éveillée.

Je leur répondrai qu'au contraire je l'ai vu dépenser des trésors d'intelligence et d'ingéniosité pour instruire les enfants des autres comme s'ils eussent été les siens, et que son triomphe, c'étaient les petits « demeures » : il les gardait après la

classe, et quand il en avait amené un jusqu'au certificat d'études, je le voyais transfiguré.

Il n'était d'ailleurs pas le seul de nos instituteurs de cette époque, à faire son métier avec un dévouement, une abnégation d'apôtre, et je suis sûr qu'aujourd'hui même, dans des banlieues pauvres ou dans des villages, il en reste encore un bon nombre, qui sont l'honneur de l'Université.

Pendant mon séjour à Paris, j'avais rencontré au hasard des brasseries ou des répétitions générales, des hommes d'affaires, des courtiers, des politiciens, des « agents immobiliers » dont les procédés, me disait-on, n'étaient pas tout à fait catholiques. Ils avaient voiture et chauffeur, habitaient les beaux quartiers, allaient en week-end à Deauville, et passaient deux mois d'été à Cannes ou à la Baule.

Une nuit, dans un train, en revenant de Marseille, je pensais donc que j'allais retrouver à Paris bien des gens qui ne valaient pas mes instituteurs, et que si mon père n'avait pas été paralysé par son idéal, par ses principes, par son respect des autres, il aurait pu réussir aussi bien qu'eux : il est plus facile de faire des affaires que des hommes.

C'est alors que j'eus l'idée d'écrire un jour une pièce de théâtre où l'on verrait un homme pur entraîné – sans rien y comprendre – dans de louches combinaisons.

Il fallait cependant une excuse à sa naïveté, pour qu'elle ne parût pas exagérée. Je pensai aussitôt à l'amour, qui rend souvent stupides des gens très intelligents... Enfin, lorsqu'il découvrirait – avec une grande amertume – la toute-puissance de l'argent, il se révolterait ; puis, déjà contaminé lui-même, il accepterait les nouvelles règles du jeu.

Le personnage que j'ai mis en scène n'est donc pas un portrait de l'instituteur : ce qui est vrai, c'est l'honnêteté scrupuleuse, la croyance aux moralités proverbiales, les leçons gratuites, et le rêve des Palmes Académiques. Tout le reste est fortement grossi, selon l'optique théâtrale. D'ailleurs, si pareille aventure était arrivée à mon père, je suis sûr qu'au moment de la révélation, il serait allé se livrer à la justice et peut-être même se serait-il suicidé.

*

Une nuit, au retour d'une répétition générale, j'établis mon scénario en quelques heures. Au lever du jour, je le relus. J'en fus charmé, et persuadé que cette histoire pouvait être considérée comme l'armature parfaitement construite d'une pièce de théâtre brillante, moderne, et qui serait le chef-d'œuvre de l'année, sous le titre : « La Belle et la Bête ».

*

De toutes les illusions, celle de l'écrivain est la seule féconde : elle est indispensable à l'auteur qui commence un nouvel ouvrage. Quelques-uns en sont heureusement possédés jusqu'à la fin de leur travail. D'autres (des bienheureux) jusqu'à la fin de leur vie, même après des « fours » particulièrement froids.

Par malheur, je n'ai pas cette force d'âme ; cette vaniteuse confiance m'abandonne au troisième jour et ne me laisse que la triste réaction d'une stérile modestie.

Sans en parler à personne, j'écrivis le premier acte avec beaucoup de soin.

Au soir fatal du troisième jour, je réunis une soixantaine de pages arrachées à des cahiers, je relus mon ouvrage, et je fus consterné. Ce n'était pas un premier acte, c'était une pièce en un acte assez bien faite, avec son exposition, ses péripéties, et son dénouement. La suite que j'avais imaginée n'était pas obligatoire, de plus, j'avais mis en scène, comme dans JAZZ, des professeurs, et d'autre part, cette pension Muche était une réminiscence de Dickens : elle ressemblait beaucoup trop à l'école de M. Squeers. Bref, j'étais bien loin du chef-d'œuvre entrevu, et j'enfermai cet avortement dans un tiroir.

Après deux jours de découragement, je pensai tout à coup à une suggestion de Pierre Blanchar. Il était né à Philippeville, en Algérie, mais il avait terminé ses études à l'Ecole d'Hydrographie de Marseille d'où il était sorti capitaine au long cours, avec un accent marseillais authentique, et fort plaisant. Il m'avait dit : « Tu devrais écrire une pièce marseillaise, qui se passerait sur le Vieux Port. »

J'imaginai aussitôt l'intrigue de MARIUS, et je me mis au travail, avec un enthousiasme renouvelé.

Je ne disais rien à Jacques de mes espoirs ni de mes découragements.

Il me demandait parfois :

— À quoi travailles-tu ?

— À une pièce de théâtre, bien sûr.

— De quel genre ?

— Je ne veux rien te dire tant que je ne suis pas content de ce que je fais. J'ai l'intention de t'étonner, mais je n'en suis pas encore là.

Cependant, j'écrivais MARIUS, riant tout seul de mes trouvailles, qui me paraissaient moins comiques à la seconde lecture, et tout à fait vulgaires le lendemain. De plus une conversation avec mon ami J.-P. Liausu m'inquiéta grandement.

Il revenait de Marseille, où il avait vu jouer une revue sur la scène de l'Alcazar.

— C'est très curieux, me dit-il. Ces gens-là ne manquent pas de talent mais je ne comprends pas la moitié de ce qu'ils disent. On voit bien que ce genre est une très ancienne tradition, mais il faut être dans le secret, et comprendre leur langue.

Je fus une fois de plus découragé : j'abandonnai MARIUS, et je relus le premier acte de la BELLE ET LA BÊTE. Le temps l'avait sensiblement amélioré... J'allais donc me remettre au travail, lorsqu'au petit déjeuner du matin, Jacques me dit :

— Spinelly se repose dans sa villa de Bidart près de Bayonne, et elle nous invite à passer quelques jours chez elle. Qu'en dis-tu ?

— Tu m'en vois ravi.

Spinelly était, à cette époque, une très célèbre vedette de comédies légères et de revues.

Parisienne, et quand il lui plaisait « Parigote », sa seule présence assurait le succès d'un ouvrage, non seulement par son talent mais par son physique : les connaisseurs disaient qu'elle avait les plus belles jambes de Paris, d'autres experts lui opposaient passionnément celles de Mistinguett.

On dirait aujourd'hui qu'elle était terriblement « sexy », et une petite cohorte de libidineux vieillards venaient l'admirer plusieurs fois dans le même spectacle.

Pourtant, tout au contraire des ingénues d'aujourd'hui, elle n'eût jamais accepté de jouer un rôle en chemise. Il me semble que nos starlettes modernes poussent trop loin le strip-tease, parce qu'elles n'ont pas compris que la curiosité est le plus puissant moteur de la « libido » ; après leurs exhibitions, elles ont perdu leur mystère ; celui qui sait leur nom sait leur plus grand secret.

Je fus charmé à l'idée d'aller passer quelques jours chez cette belle hôtesse, dont la conversation était aussi piquante que la beauté.

— Nous partons en voiture demain, dit Jacques. Mais comme la route est longue, tu me raconteras la pièce que tu mijotes en grand mystère depuis deux mois.

En trempant un croissant dans son café, il reprit :

— Ce sera un bien plaisant voyage, si Faust se tient tranquille.

— Faust ? Quel Faust ?

— Le chien.

— Quel chien ?

— Elle veut que nous lui amenions son chien, qui s'appelle Faust.

— J'adore les chiens. Est-ce qu'il est méchant ?

— Je ne crois pas. S'il l'était, il aurait déjà tué plusieurs personnes, car il pèse au moins soixante kilogs, et on ne l'admet pas dans la salle à manger, parce que d'un coup de queue, il balaie la table. D'autre part, c'est un très bon gardien. Un jour Blanche Montel est entrée dans le jardin sans prévenir : il lui a posé ses pattes sur les épaules : elle est tombée assise dans l'herbe, il s'est assis en face d'elle, en poussant des grognements affreux chaque fois qu'elle bougeait, jusqu'à l'arrivée de Spinelly. Il l'avait déjà fait au laitier et au facteur. Remarque bien : ce n'est pas de la méchanceté, c'est de la technique, c'est l'application de la consigne reçue... Dans le fond, je le crois très affectueux.

À sept heures du matin, nous allâmes chercher Faust, à Rueil. Il était d'un marron mêlé de brun, presque aussi gros qu'un âne, avec une tête de veau. Il manifesta, à la vue de Jacques, une amitié dangereuse, car il se rua plusieurs fois sur lui, qui réussit par bonheur plusieurs esquives de toréador.

Il me flaira, tandis que Jacques lui vantait à haute voix ma gentillesse et mon talent. Il alla jusqu'à lui dire que j'appartiendrai un jour à l'Académie française :

Faust m'offrit son amitié par deux coups de museau dans l'estomac.

Nous l'installâmes, sans trop de peine, sur une malle plate, coincée entre la banquette arrière et les dossiers de nos sièges, et la voiture s'élança sur la route nationale, qui était bombée comme un parapluie ouvert, mais toutefois assez large pour permettre sans danger le croisement de deux voitures.

Je savourais mon bonheur. Je pensais que mes collègues et amis de Condorcet étaient en ce moment même assis en chaire, ou debout, la craie en main, devant le tableau noir. Moi, je n'avais plus d'Emploi du Temps (je n'avais même pas pensé à prendre ma montre) et j'allais passer quelques jours chez l'une des plus jolies femmes de Paris, en compagnie d'un auteur connu, qui était aussi directeur de théâtre et qui allait jouer mes prochaines pièces sur une scène des Boulevards...

Lorsque nous eûmes traversé les banlieues, Jacques me dit tout à coup :

— Alors ? Ta pièce ? Le titre ?

— « LA BELLE ET LA BÊTE. »

— Excellent – mais je crains qu'il ne soit déjà pris.

— Je crois, dis-je, qu'il est dans le domaine public, depuis le conte de M^{me} Leprince de Beaumont. Au besoin, j'en changerai.

— Ce serait dommage. J'espère que ce n'est pas une féerie ?

— Non, rassure-toi.

Je commençai aussitôt l'exposé de mon scénario ; Jacques, les yeux fixés sur l'horizon, écoutait, et de temps à autre, souriait.

Tandis que les platanes défilaient, comme j'arrivais à la fin du premier acte, un poil rude picota mon oreille, et un poids considérable tomba sur mon épaule ; Faust venait d'y poser son mufle.

J'essayai de le repousser : le monstre gronda horriblement.

— Ho ! Ho ! dit Jacques, ne le provoque pas !

— Je ne lui ai absolument rien fait. J'avais même oublié son existence !

— C'est ce qu'il te reproche... Il te déclare son amour, et j'en suis émerveillé, car il ne fait pas ça à tout le monde, et toi, tu le repousses... S'il se vexe, il est capable de nous étrangler tous les deux... Je t'en supplie, ne bouge pas. N'oublie pas que sa canine droite frôle ta carotide. Alors, le second acte ?

Malgré le poids du mufle qui écrasait mon épaule, je continuai mon récit, entremêlé de quelques répliques que j'inventais à mesure.

Jacques, tout à coup, éclata de rire, et dit : « Bravo ! Bravo ! » J'éclatai de rire aussi, fort content de moi-même.

Au même instant, une large langue baveuse me ferma la bouche en me retroussant le nez.

Je criai :

— Ah non ! Non ! Ce n'est pas possible ! Arrête la voiture, et lâchons cette brute dans le paysage !

— Tu prends très mal la chose, dit Jacques. Ne crois pas qu'il ait eu l'intention de t'insulter. Au contraire ! Il a vu que nous étions contents : il a voulu participer à l'allégresse générale, et te féliciter à sa manière.

Mais comme j'essuyais mon visage avec mon mouchoir, la brute retroussa soudain ses babines, et gronda profondément, en découvrant des crocs aussi grands que ceux que j'avais vus dans mon enfance suspendus à la chaîne de montre des explorateurs d'autrefois.

— Couché, Faust, couché ! cria Jacques.

Faust, vexé, poussa un grondement d'infra-sons, en quelque sorte souterrain, Jacques arrêta la voiture, et nous sautâmes à terre. Le monstre nous suivit, et courut inonder le tronc d'un platane.

— J'ai une idée, dit Jacques.

Il revint au véhicule, et mit la grande malle debout derrière mon fauteuil ; elle était ainsi plus haute que le dossier du siège, et me protégeait efficacement.

— Voilà, dit-il. Tu ne risques plus rien.

— Mais toi ?

— Il me connaît depuis longtemps. Je ne l'intéresse plus.

Il ajouta mélancoliquement :

— C'est toi qu'il aime.

Nous repartîmes. Faust, stupéfait par l'érection magique de cette malle, s'en consola, en posant ses deux pattes sur les épaules de Jacques, et le menton sur son crâne : c'est-à-dire qu'il prit la pose de la peau du lion de Némée sur les épaules et le front d'Hercule.

Jacques, stoïque et souriant, reprit la route et je commençai l'exposé du troisième acte. Faust, les yeux fixés sur l'horizon, aboyait à grandes secousses au passage d'une charrette, d'un chemineau ou d'un chien...

Cependant je parlais toujours, les kilomètres défilaient, et des centaines de platanes tombaient sans bruit derrière nous. Faust peu à peu s'était calmé, et tout paraissait aller pour le mieux ; mais au moment même où j'attaquais la grande scène du quatrième acte, j'entendis, un hoquet graillonneux, en même temps qu'un jet jaunâtre et spumeux frappait le pare-brise instantanément dépoli : la brute subissait l'attaque du « mal des transports ».

Jacques freina brutalement.

— Ça, dit-il, c'est dangereux. Je ne puis pas garantir la sécurité de trois passagers dans ces conditions : nous sommes encore à 500 kilomètres de Bidart. Sept ou huit heures de route sous les vomissements d'un chien géant, ce n'est pas possible.

— Alors, que faire ?

— À la première ville importante – je crois que c'est Poitiers – nous prendrons le train pour Bayonne, et Spi viendra nous chercher à la gare.

— Mais lui ? On ne le voudra pas dans le train !

— Erreur. À l'arrière du dernier wagon, il y a une cage spéciale. Faust a fait ce voyage au moins deux fois. La difficulté sera de l'y faire entrer. On verra bien. Je laisserai la voiture dans un garage. Nous la reprendrons au retour.

*

À la gare, il me confia la laisse du monstre, pendant qu'il allait demander de l'aide à quelque cheminot pour l'encager à l'arrivée du train de Paris.

Faust voulut le suivre, et m'entraîna à travers la gare, dans la position d'un skieur nautique, au creux d'un sillage de gens qui s'écartaient devant lui.

Le premier cheminot rencontré regarda Faust, et répondit qu'il avait une femme et des enfants. Un autre déclara simplement qu'il n'était pas dompteur, et le train arriva sur ces entrefaites.

Jacques, hautain et sarcastique, dit aux cheminots que leur courage ne faisait pas honneur à la Compagnie et que nous allions embarquer le chien nous-mêmes, ce qui les fit rire aux larmes, ils nous accompagnèrent, suivis de quelques badauds, pour voir la suite des événements.

Le bagagiste du train sauta sur le quai, ouvrit à l'arrière du wagon une grille de fer qui était parallèle au trottoir, et dit :

— Débrouillez-vous, j'ai déjà été mordu deux fois. Alors, les clebs, j'y touche plus.

— Bien, dit Jacques. Je vais soulever l'avant-train, toi occupe-toi de l'arrière ; mais surtout, ne le prend pas par la queue !

J'avoue que je n'étais guère rassuré : mais comme Jacques se penchait vers l'épaisse encolure, Faust poussa un petit gémissement, et bondit d'un seul coup dans la cage, dont il flaira passionnément la paille, tandis que le bagagiste refermait prestement la grille, en disant :

— Vous avez de la chance ! Hier, j'avais une chienne aussi grosse que lui...

*

Quand nous fûmes enfin installés dans le train, Jacques alluma un cigare, et me dit :

— Je t'écoute. Nous en étions à la grande scène de la fin, quand TOPAZE vient rendre visite à son ami.

— Topaze ? Quel Topaze ?

— Le vieux pion, celui qui est resté à la pension Muche.

— Tu veux dire Tamise ?

— Oui, c'est ça. Tamise. Alors ?

Je terminai mon récit, et il m'affirma que j'avais conçu un chef-d'œuvre, je protestai modestement, mais fermement.

Lorsque nous rentrâmes à Paris, j'étais encore tout chaud des éloges de mon ami et je relus les brouillons de « La Belle et la Bête ».

Le nom de Martinet me déplut ; il ne sonnait pas bien, et semblait révéler une sorte de férocité chez ce maître d'école ; je repensai à « Topaze ». Il me sembla que ce nom bizarre ferait la paire avec Tamise... C'est ainsi que grâce à Faust, grâce surtout à un heureux lapsus de mon ami, « La Belle et la Bête » devint « Monsieur Topaze ».

Pourtant, ce que j'en relus ne me plut guère, je ne saurais dire pourquoi. J'en revins à mon idée que le premier acte était une bonne pièce en un acte, et que j'essaierais de la faire jouer au Grand Guignol. Sur quoi, je terminai « Marius », et, sur une machine à écrire qui avait un clavier anglais, j'en tapai à grand-peine le manuscrit.

Comme j'étais novice dans cet art, ce travail n'avancait que lentement et j'avais le temps de réfléchir entre chaque phrase ; je fis un grand nombre de coupures et d'additions qui contribuèrent plus tard au succès de l'ouvrage.

J'étais très occupé par ces rajustements lorsqu'une après-midi, en revenant d'un déjeuner chez Pierre Blanchard, je trouvai Jacques et Marcel Achard installés dans mon rez-de-chaussée.

Étant maître chez moi comme je l'étais chez lui, Jacques avait fouillé mes tiroirs, et Marcel, un manuscrit à la main, jouait le premier acte de TOPAZE. Comme j'allais parler, il me dit sévèrement : « Tais-toi ». En entendant mon texte, souligné par des éclats de rire, je repris courage. À la fin, Marcel me demanda :

— Et la suite ?

J'avouai mes inquiétudes sur la valeur du scénario.

— Nous l'avons lu, ton scénario. Il est vivant, il est amusant, et il tient debout. La vérité, dit-il en me montrant du doigt, c'est que ce monsieur est un prétentieux. Il voudrait du premier coup effacer Molière et Shakespeare. Il n'en est pas question. Je t'ordonne de terminer cette pièce. Si tu ne le fais pas, je te

préviens que jusqu'à ta mort, ou la mienne, je ne t'adresserai la parole qu'après un ricanement.

*

Réconforté par cette diatribe et cette menace, je me mis courageusement au travail. Lorsque l'inspiration faisait défaut, je tapais le manuscrit de MARIUS, et je terminais en même temps ces deux entreprises.

Je confiai cette première copie à Pierre Blanchar ; il me téléphona le lendemain avec l'enthousiasme d'un véritable ami, et comme il jouait à cette époque au Théâtre Sarah Bernhardt, il me promit de soumettre ce chef-d'œuvre à ses directeurs qui étaient les frères Isola.

Jacques déclara à son tour que si ce tandem fraternel refusait MARIUS, leur nom serait pour jamais ridiculisé. Il se proposa d'aller le leur dire immédiatement : je le priai de leur laisser le temps de se faire une opinion.

Malgré les heureuses conséquences de ma dactylographie au ralenti, je décidai de porter les brouillons de « MONSIEUR TOPAZE » chez Compère, afin de gagner du temps.

M. Compère dirigeait une entreprise de copies fort judicieusement installée au 14, rue Henner : elle n'était séparée de la Société des Auteurs que par un mur mitoyen.

Le maître de ces bureaux était un homme grand et fort, qui portait une épaisse moustache. Je le respectais et je l'admirais parce que c'était lui qui lisait le premier, et depuis près de trente ans, presque toutes les pièces de théâtre jouées à Paris ; je me demandais avec inquiétude ce qu'il allait penser de la mienne.

Il prit la peine de me téléphoner deux jours plus tard, pour me dire que mes copies étaient prêtes, et il ajouta ces paroles sublimes :

« Jeune homme, cette pièce sera reçue instantanément dans n'importe quel théâtre et on la jouera trois cents fois. »

Il se reprit, pour dire : « AU MOINS trois cents fois ».

Il avait vraiment une belle voix, et je courus chez lui pour l'entendre de plus près.

Cependant, en attendant le métro à la station Porte de Saint-Cloud, il me vint une affreuse pensée : « Il est probable qu'il dit la même chose à tous ses clients ». Mais je la repoussai avec indignation, en me reprochant de vilipender un honnête homme, dont je n'avais aucun intérêt à suspecter la sincérité.

Il me reçut à bras ouverts, et me répéta ses éloges, puis me donna de précieux conseils.

— Vous avez là six exemplaires, me dit-il. Qu'allez-vous en faire ?

— Je vais d'abord en donner un à Pierre Blanchar. Il joue en ce moment au Théâtre Sarah Bernhardt, et il est l'ami des frères Isola. (Je n'osai pas dire que Blanchar avait déjà remis à ces directeurs mon dactylogramme de Marius et que nous attendions leur réponse.)

— Oui, peut-être, dit Compère, c'est un bon théâtre, mais je ne sais pas si les Isola aimeront le genre de la pièce. Ce n'est pas impossible. Et ensuite ?

— Je vais en donner un autre à Darzens, qui a joué chez lui ma pièce « Jazz ».

— Si vous voulez, me dit-il, si vous voulez. En tout cas, allez porter le troisième exemplaire chez Antoine, 2, place Dauphine.

— Je ne le connais pas encore. Il a écrit de beaux articles sur mes deux premières pièces, mais je n'ai pas osé aller le remercier.

— Déposez donc un manuscrit chez sa concierge. Il me connaît depuis longtemps, je puis me permettre de lui téléphoner. Il n'a pas de théâtre, mais plusieurs directeurs le consultent souvent. Allez ensuite à la Comédie des Champs-Élysées, et laissez-y le quatrième exemplaire pour Juvet. Le rôle peut le tenter. Vous le connaissez ?

— Je l'admire beaucoup, et j'ai écrit un très long article sur lui, après la générale de « Knock ». Il en a été touché ; je vais le voir souvent en coulisses, mais je ne lui ai jamais parlé de mes pièces, il ne m'en a jamais parlé non plus.

— Eh bien, je vous promets qu'il vous parlera de celle-là. Le cinquième exemplaire, à l'Odéon, pour Gémier. Il aura peut-être peur du rôle, qui est très long, et sa mémoire est un peu courte... Mais on ne sait jamais, et c'est un très grand comédien. Enfin le sixième à Victor Boucher, à la Michodière. Et puis, attendez.

— Mais, dis-je (voyez comment nous sommes, nous autres écrivains) puisque vous me dites que cette pièce sera jouée n'importe où, pourquoi me conseillez-

vous de la soumettre à cinq directeurs à la fois ?

Compère, le bon Compère, éclata de rire, et dit :

— Pour le sport ! Vous allez en refuser quatre ! Est-ce que ça ne sera pas magnifique.

C'était en effet si magnifique que je crus qu'il était fou, mais d'une folie plaisante.

Il appuya sur un bouton ; une dactylo parut, sourit, et déposa sur le bureau un paquet cubique, soigneusement ficelé, qui contenait six copies de « Topaze ».

— Voilà votre fortune dit Compère. Ne perdez plus de temps à écouter mes bavardages. Inscrivez sur les couvertures votre adresse, votre téléphone et faites tout de suite ce que je vous ai dit. Vous en avez pour la journée. Et ce soir, allez dîner en ville avec vos amis : vous pouvez leur offrir le champagne, même à crédit.

Je partis, ébloui, mon paquet sous le bras, et je fis une tournée de facteur, en parlant modestement aux concierges, que la seule vue d'un manuscrit faisait sourire.

L'un d'eux, qui se rasait devant un miroir fendu me désigna sa table du bout de son rasoir grand ouvert, et dit :

— Posez ça là. Je ne sais pas ce qui se passe aujourd'hui : c'est le troisième.

Je déposai en effet Topaze sur deux autres manuscrits, qui portaient, eux aussi, l'estampille de Compère, et je me retirai, avec un petit sourire ironique qui n'eut aucun effet, car cette brute ne regardait que son image.

Je pensai :

— Toi, si ma pièce est un succès, je reviendrai te voir, pour te rappeler, devant témoins, ton attitude méprisante d'ignorant mal élevé.

Nous avons tous ainsi conçu des projets de vengeance que nous avons oubliés quand nous fûmes en état de les réaliser.

À midi, il me restait encore trois copies. Après un déjeuner solitaire et joyeux, j'en déposai une au 2, place Dauphine, chez le grand Antoine, puis au Théâtre de

la Michodière, et le soir, j'allai voir Max Dearly, qui fut un admirable comédien et l'un des maîtres de sa génération. Né en Avignon, il s'appelait Max Rolland, mais au début de sa carrière, il avait joué la comédie en Angleterre : il en avait rapporté un comique particulier, qui n'était pas le comique anglais, mais une combinaison harmonieuse d'humour et d'esprit. Je savais que s'il acceptait de jouer le rôle, le succès était assuré.

Il me reçut avec beaucoup de gentillesse, me parla des MARCHANDS DE GLOIRE, mit mon manuscrit dans son tiroir, sur des barbes et des bâtons de maquillage, et s'enfuit à l'appel d'un régisseur.

*

J'avais résolu de ne rien dire à Jacques de ma visite chez Compère, ni de mes démarches : ce mensonge par omission ne fut pas nécessaire, car il avait laissé sur ma table une note qui prévoyait une absence de trois ou quatre jours, « pour affaires ».

Je ne dormis guère cette nuit-là, et dès le lendemain matin – tout en me disant à haute voix que j'étais ridicule – j'allai m'installer dans l'appartement désert de Jacques, près du téléphone. De temps à autre, je descendais du septième – par l'ascenseur – pour visiter ma boîte aux lettres, avec l'espoir d'y trouver un pneumatique triomphal.

J'y trouvai un prospectus qui me conseillait une croisière en Grèce, et un avertissement du perceuteur... Puis, je remontais en hâte, craignant d'avoir manqué l'appel urgent d'un directeur ébloui. Vers onze heures, le timbre enfin grelotta. Je le pris d'une main tremblante, et une voix toulousaine, qui roulait les « r », me demanda si j'étais la gare Saint-Lazare. Je ne répondis qu'un seul mot.

Enfin, j'appelai Compère, pour lui dire que j'avais suivi ses conseils, mais en réalité dans l'espoir d'entendre de réconfortantes louanges, et peut-être d'avoir des nouvelles d'Antoine ? Les louanges ne manquèrent pas, puis il me dit qu'Antoine avait bien reçu la pièce, et qu'il avait promis de la lire.

— Mais ne vous impatientez pas, ajouta-t-il. Si vous aviez une réponse avant trois ou quatre jours, ce serait un miracle.

*

Je décidai donc de n'y plus penser, décision dont l'effet fut nul, et je passai encore deux journées entre la boîte aux lettres et le téléphone, qui m'apporta de nombreux messages : notre boucher me donnait le choix entre l'entrecôte et le rumsteack, une comédienne inconnue m'informait que je ne l'emporterais pas au paradis, et qu'elle me considérait comme un voyou (à quoi je répondis en exprimant des doutes sur la pureté de ses mœurs), puis un monsieur me demanda une commandite de cent mille francs, et comme je lui disais que je n'étais pas Jacques, il répliqua que j'avais beau déguiser ma voix, il la reconnaissait parfaitement, et qu'il renonçait à toutes relations avec un farceur et un hypocrite qui usait d'un procédé aussi mesquin pour refuser de rendre service à un ami qui lui offrait la plus belle affaire de sa vie.

Le dimanche, alors que je n'espérais rien ce jour-là, Pierre Blanchar m'appela.

— Le secrétaire des Isola t'attend aujourd'hui même. Il a lu les deux pièces, et il désire t'en parler...

— Est-ce que cette lecture l'a intéressé ?

— Certainement, puisque je lui ai donné Topaze hier, et qu'il l'a lu cette nuit. Il vient de me téléphoner. Vas-y vers quatre heures, pendant la représentation.

En attendant cette heure marquée par le destin, j'échafaudai des raisonnements d'une solidité incontestable.

— Primo : cet homme a lu « Monsieur Topaze » cette nuit. Il faut donc qu'il ait aimé MARIUS, sinon il n'aurait pas pris sur son sommeil pour lire une autre pièce du même auteur. Il veut m'en parler : il l'a donc lu tout entier, d'un seul trait. Voilà qui est très important. Mais pourquoi a-t-il dit à Pierre qu'il voulait « m'en parler », au lieu de lui dire que les Isola voulaient monter Monsieur Topaze à Sarah Bernhardt ? La réponse est clairement discernable. Ils ne peuvent pas – ou ils ne veulent pas – recevoir en même temps deux ouvrages du même auteur. Cela ne s'est jamais vu. La vérité, c'est qu'ils hésitent, ils n'osent pas choisir, et c'est sur ce choix que cet homme va me consulter. Que vais-je décider ? J'aimerais bien avoir l'avis de Jacques, mais qui peut savoir où il est ?

Si ce n'était pas dimanche, je téléphonerais à Compère... Eh bien, je vais demander à cet aimable secrétaire vingt-quatre heures de réflexion, et j'irai voir Compère demain matin.

Je déjeunai de grand appétit, et je partis vers 3 heures pour le rendez-vous de la gloire.

Je pénétrai dans le théâtre par l'Entrée des Artistes, et je fus conduit au bureau de l'expert.

C'était un homme assez affable, mais qui prenait l'air de quelqu'un qui connaît très bien son affaire. Il me reçut aimablement, me fit asseoir, et prit place derrière son bureau, où je voyais, l'un sur l'autre, mes deux manuscrits.

— Monsieur, me dit-il, j'ai lu avec beaucoup de sympathie les deux pièces que M. Pierre Blanchar, votre ami, nous a soumises. Cela est plein de qualités, mais il est visible que vous êtes bien jeune, et que vous ne connaissez pas encore les lois du théâtre.

Il me démontra, par des arguments qui me parurent absurdes, que ni Topaze, ni Marius n'avaient la moindre chance d'intéresser le grand public. Comme sa petite conférence menaçait de durer longtemps, je me levai, je pris les deux manuscrits, je le saluai et je sortis.

J'étais consterné, et je pensais avec amertume aux pronostics démentis de Compère. J'essayai de me rassurer, en décidant que l'expert des Isola n'était qu'un prétentieux bavard, puis, rentré chez moi, j'appelai Pierre Blanchar. Il m'affirma que le monsieur que j'avais vu n'était nullement qualifié pour me donner une réponse ; et qu'il allait parler lui-même à ses directeurs.

Je le priai dignement de n'en rien faire, puis comme il insistait, j'ajoutai :

— Si tu tiens à leur dire quelque chose, tu peux leur affirmer que désormais, pour rien au monde, je ne consentirai à être joué au Théâtre Sarah Bernhardt...

Je n'ai pas tenu parole, puisque vingt-cinq ans plus tard, Julien y montait sans la moindre protestation de ma part, une reprise de Marius qui tint l'affiche pendant deux cents représentations : j'étais à ce moment bien loin de l'espérer, et, jusqu'à l'aube, une coléreuse inquiétude me tint éveillé.

Le lendemain matin, je repris ma garde auprès du téléphone. Je reçus encore plusieurs communications irritantes, puis, enfin, ce fut Darzens qui me parla.

— Ta pièce me plaît beaucoup. Jean d'Yd sera extraordinaire. J'en parle à Blum cet après-midi. Viens dîner avec moi demain soir, nous signerons le bulletin de réception !

C'était un peu bref, mais d'une belle clarté !

La seconde réponse commençait à confirmer l'opinion de mon cher Compère. J'allais appeler Marcel Achard, pour lui annoncer ma réussite, lorsque le téléphone m'appela moi-même : la voix du secrétaire de Gémier m'informait que le « patron » était tout disposé à monter Topaze, et qu'il désirait me voir le lendemain au théâtre, à 6 heures précises.

Ce fut une journée grandiose, complétée, vers les 3 heures de l'après-midi, par un pneumatique de Max Dearly :

« Votre pièce m'intéresse. Venez me voir ce soir au théâtre. »

Intéresser Max Dearly, c'était le rêve de tous les jeunes auteurs. Ma vanité naissante trouva cette expression un peu froide.

Jacques était toujours absent, et je ne pus réussir à joindre Marcel Achard, ni Stève Passeur. Il m'était pénible de me réjouir tout seul, et de me taire quand j'avais un si beau sujet de conversation... J'allais téléphoner à Blanchar lorsque Léopold Marchand m'appela.

Léopold, c'était notre bon géant. Ignorant l'envie, il était toujours heureux et surtout du bonheur des autres. Sa passion, c'étaient les soldats de plomb. Il en avait plusieurs armées, et dans de riches vitrines, il reconstituait Austerlitz ou Waterloo, avec une minutie et une précision qui faisaient l'admiration des connaisseurs. Il écrivait aussi des comédies, dont plusieurs obtinrent un très grand succès, comme « DURAND BIJOUTIER », « NOUS NE SOMMES PLUS DES ENFANTS », « LA BELLE AMOUR », « LES TROIS VALSES », et d'autre part Colette avait pour lui une grande amitié ; c'est lui qui avait porté à la scène : DUO, LA SECONDE, CHERI, LA VAGABONDE, avec une science du théâtre efficace et une sensibilité presque féminine.

Naturellement, il m'appelait pour m'annoncer une heureuse nouvelle.

— Je viens de rencontrer Juvet, me dit-il d'une voix joyeuse. Tu lui as envoyé une comédie, il la trouve remarquable, et il compte la monter la saison prochaine ! D'ailleurs, il t'a écrit ce matin !

Je fus tout naturellement enchanté, puis je lui racontai mes aventures. Il ne répondit qu'un mot :

— J'arrive !

Nous eûmes une discussion délicieuse, sur un problème somptueux : quel théâtre choisir ? Le bon Léo était aussi heureux que moi. Entre deux arguments, il éclatait de rire, se levait, faisait quelques pas, les mains dans les poches, puis venait se rasseoir, et la discussion reprenait...

Il fallut ensuite lui raconter la pièce, et en lire quelques extraits : il ne m'en restait que des brouillons.

Après un dîner joyeux dans un restaurant de la rue Blanche, nous allâmes ensemble voir Max Dearly dans sa loge.

Tout en se maquillant, le célèbre comédien (qui connaissait Léopold depuis longtemps) nous dit qu'il allait bientôt prendre la direction d'un théâtre tout neuf, celui du Casino de la Méditerranée, à Nice : il en ferait l'ouverture, évidemment triomphale, avec « MONSIEUR TOPAZE », puis il reviendrait jouer la pièce à Paris pendant un mois, au Théâtre de Paris, et qu'il serait facile de lui trouver un remplaçant lorsqu'il repartirait pour Nice, car ses nouvelles fonctions ne lui permettraient pas une trop longue absence.

Une telle proposition m'eût ébloui trois jours plus tôt : mais Léopold, à la dérobade me faisait de petites grimaces, qui confirmaient mon opinion.

Je cherchais une formule élégante pour dire à l'illustre comédien qu'une création en province ne me tentait guère, pas plus d'ailleurs qu'une reprise de trente jours à Paris, suivie d'un replâtrage avec une doublure ; j'allais lui dire, pour commencer qu'un acteur de génie, comme lui, serait sans aucun doute irremplaçable. Cet argument était bon, parce qu'il était aussi vrai que flatteur. Je n'eus pas besoin de m'en servir car un régisseur affolé parut sur la porte, et dit :

— Alerme est sorti de scène. Monsieur Max ! Vous la loupez !

Le comédien se leva, dit : « Téléphonez-moi demain matin », et s'enfuit à grands pas.

En sortant du théâtre Léopold me dit :

— Ce n'est pas intéressant. Il vaut bien mieux Jouvet que tout le reste.

— Mais que dirais-tu de Victor Boucher, si la pièce lui plaisait ?

— C'est un merveilleux comédien, dit Léopold... C'est à voir... Viens, on va boire le champagne chez Maxim's.

*

Nous y trouvâmes Yves Mirande qui finissait de dîner. Léo alla lui serrer la main, et me présenta.

— Asseyez-vous, dit Mirande et prenez un verre avec moi. Par une charmante coïncidence, ce matin même, Quinson m'a parlé de vous.

— Je ne le connais pas.

— Je sais, mais vous avez envoyé quatre actes à Victor Boucher, qui est son associé à la Michodière. Victor veut jouer le rôle, qui lui plaît beaucoup. Quinson dit que la pièce est très belle, mais que c'est une pièce d'avant-garde qui ne ferait « pas un rond » au Boulevard, et il va vous proposer de l'arranger lui-même. Il est déjà tout plein d'idées...

Je sursautai, horrifié.

— Quoi ?

Léo mit sa main sur mon épaule, et dit gentiment :

— C'est un enfant !

— Mon jeune ami, dit Mirande, il est bien rare que M. Quinson joue une pièce dans l'un de ses théâtres sans y mettre son grain de sel, ce qui entraîne automatiquement l'apposition de sa signature sur le bulletin de déclaration à la Société des Auteurs. Il en a déjà signé une soixantaine. Ce qui est grave, c'est qu'il ne le fait pas pour le seul amour de l'argent : il se croit auteur dramatique, et il travaille sérieusement pour ajouter à la pièce quelques répliques de sa façon, qu'il trouve comiques... Mais si vous n'avez pas d'autre théâtre, je vous conseille d'accepter. Il est tout prêt à vous signer le bulletin de réception.

Le lendemain je me reprochai, dès mon réveil, de n'avoir pas appelé Compère, pour lui apprendre que sa prédiction avait été vérifiée. Je montai donc chez Jacques, toujours absent, et comme il était encore trop tôt, j'avais emporté sous mon bras un annuaire déjà ancien, mais qui offrait dans ses premières pages,

les plans de tous les théâtres de Paris, avec l'histoire de leurs succès, et le nombre et le prix de leurs places.

J'étais en train de faire d'ignobles calculs sur leurs possibilités de recette lorsque le téléphone sonna. C'était Compère, qui me dit tout de go :

— Votre pièce plaît à Antoine. Il vous attend à 11 heures et demie, chez lui.

Encore une grande nouvelle !... Je racontai aussitôt à mon téléphone la surprenante journée de la veille, et j'énumérais complaisamment mes succès, lorsqu'une voix railleuse dit :

— Qui essaies-tu de bluffer ?

Jacques, parfaitement nu, la chevelure hérissée, se dressait sur la porte du petit salon. Il était rentré dans la nuit, et la sonnerie du téléphone l'avait réveillé.

Je lui fis signe d'approcher, et je lui tendis l'autre récepteur, tout en continuant la glorieuse litanie.

— Ensuite, Darzens, qui m'attend pour dîner et pour signer le bulletin de réception. Enfin, je suis convoqué chez Gémier, pour demain après-midi.

J'entendis Compère éclater de rire, puis il me dit :

— Allez donc tout de suite raconter ces événements à Antoine, c'est lui qui vous donnera le meilleur conseil.

Après quelques mots de reconnaissance, je raccrochai, et Jacques ravi, mais un peu incrédule me demanda : « C'est vrai ? »

— Parfaitement vrai. Monsieur Topaze refusé par les Isola est reçu dans cinq théâtres !

Comme Célestine nous apportait le café, il fit un pas de côté, qui l'amena derrière un fauteuil, et ne fut plus qu'un torse présentable. Dès qu'elle fut sortie, il vint s'asseoir à table, et je lui racontai par le menu mes aventures des cinq derniers jours.

— Je suis écoeuré, dit-il, de n'avoir pas été là. Je pense que tu dois passer chez Jouvet. C'est un grand metteur en scène, et un acteur admirable.

— Je suis absolument de ton avis, dis-je. J'irai le voir cet après-midi. Maintenant Antoine m'attend.

Je l'abandonnai, tout nu, sur sa chaise. Il avait allumé un cigare, et riait de plaisir.

Le cabinet de travail d'André Antoine était encombré de livres et de manuscrits. Il y en avait des piles contre les murs et sur le parquet.

Sur les rayons, de longues rangées de reliures, et plusieurs dizaines d'épais registres qui contenaient des coupures de presse.

Il était assis dans un fauteuil, pacifique et souriant, comme notre pape qu'il était.

Il me tendit la main, et dit :

— Vous avez écrit une bonne pièce. Oui. C'est du théâtre. Il y a là des personnages, et une action. Que comptez-vous en faire ?

Je lui racontai ma merveilleuse aventure.

Il en parut étonné.

— Cinq théâtres ! dit-il. Ils ne sont pas aussi bêtes que je le croyais. Avez-vous signé quelque chose ?

— Non, pas encore, et c'est pourquoi je viens vous demander conseil.

— Eh bien, mon conseil, le voici : c'est une pièce pour les Variétés.

Je fus surpris de voir surgir un sixième théâtre.

— Je n'ai pas déposé de manuscrit aux Variétés.

— Je sais. Mais j'ai fait porter le mien à Max Maurey, qui est mon ami de toujours. J'attends sa réponse. Puisque vous êtes là, je vais lui téléphoner.

J'entendis la moitié d'une remarquable conversation :

— Ici Antoine. Bonjour cher ami. Vous avez lu la pièce ?

Il écouta longuement une réponse dont je cherchais en vain à lire le sens sur son visage.

Enfin, il dit :

— J'y crois absolument.

Il écouta de nouveau, en disant par intervalles :

— Oui.

—

— Oui.

—

— Là, je ne suis pas tout à fait d'accord. Enfin, c'est à voir.

—

— À la rentrée, naturellement.

—

— Oui, il est justement près de moi. Je vous l'envoie. Vous allez à la générale de la Porte Saint-Martin ?

—

— Oui, c'est ce que je crains... Enfin, à ce soir.

Il raccrocha l'appareil.

— Max Maurey vous attend dans une heure, aux Variétés. Il aime la pièce, il la monte à la rentrée. Répétitions en septembre. C'est Lefaur qui jouera « Topaze ».

Je fus un peu surpris. J'admirais Lefaur, mais je l'avais toujours vu dans des rôles de vieux messieurs d'une grande distinction. Antoine devina ma pensée.

— Vous avez quelque chose contre Lefaur ?

— C'est-à-dire qu'il n'est peut-être pas assez jeune... Pour que l'histoire soit vraisemblable, il faut que Topaze soit un très jeune homme... Trente ans au plus. S'il enseigne depuis vingt ans chez M. Muche, et s'il n'a jamais compris que Monsieur le Directeur est un marchand de soupe de troisième ordre et un hypocrite, c'est un niais, qui n'en sortira jamais. D'autre part, pour qu'il soit si aisément dupé par une coquette professionnelle, il faut qu'il soit presque vierge. Enfin, il ne sera pas transformé par cet amour en un redoutable homme d'affaires, parce qu'il n'aura plus la naïveté, ni la fraîcheur, ni l'agressivité de la jeunesse.

— Vous avez raison, dit le vieux maître. Si nous avions un Lefaur de vingt-cinq ans, c'est lui que je choisirais peut-être. Toutefois je n'en suis pas sûr. Lefaur lui-même, à vingt-cinq ans, ne savait pas ce qu'il sait aujourd'hui, et n'était peut-être pas capable de jouer ce rôle, qui est écrasant. Il ne sort de scène que trois fois dans toute la soirée, et pour quinze à vingt minutes en tout. Croyez-moi, il vous faut un comédien chevronné. D'autre part, en scène, Lefaur n'aura pas cinquante ans : quarante tout au plus. D'ailleurs, le public donne au comédien l'âge des sentiments qu'il exprime, s'il les exprime bien. Dans la vie, on dit parfois : « Il est vieux mais il a le cœur d'un jeune homme, un cœur de vingt ans. » Personne n'y croit, cela fait sourire. Sur la scène, tout le monde y croit, parce qu'ils sont venus pour croire. De plus, Lefaur est l'acteur le plus intelligent, le plus spirituel que j'aie jamais vu. Depuis vingt ans, chaque fois qu'il a joué un rôle dans une pièce (jamais le rôle principal) la critique unanime a écrit : « Quand verrons-nous Lefaur, le premier comédien de Paris, dans le premier rôle d'une pièce ? » Ce rôle, vous l'avez écrit. En lisant votre texte, j'entendais sa voix. Croyez-moi : c'est une grande chance pour lui, et une grande chance pour vous.

Je l'écoutais, ému de reconnaissance, d'admiration, de respect, d'affection.

Il poursuivit :

— Maurey va vouloir vous imposer Pauley, parce qu'il l'a dans sa troupe : c'est un très bon comique de vaudeville. Mais les auteurs, le directeur et sans doute lui-même ont abusé de son obésité... Pour le faire entrer en scène, on ouvre la porte à deux battants. Pour le faire asseoir, on lui offre deux chaises. Quand il n'en prend qu'une, le public commence à rire, car il sait qu'elle va s'effondrer. Si Maurey lui confie le rôle du conseiller municipal, ce sera un festival de pitreries. Veillez de ce côté là : je vous aiderai. Allez donc voir Maurey, et téléphonez-moi.

J'étais au comble de la joie, mais toutefois un peu inquiet.

— Que vais-je dire aux directeurs qui ne m'avaient rien demandé, à qui j'ai offert ma pièce, et qui l'ont reçue ?

Antoine haussa les épaules.

— Il est bien plus facile de leur reprendre une comédie que de la leur imposer. Dites-leur que c'est Max Maurey qui l'a reçue le premier !

*

Max Maurey, à cette époque, n'avait pas encore soixante ans : il était né dans la maison qui fait l'angle de la rue Vivienne et de la Galerie des Variétés, tout près du célèbre théâtre où il devait finir sa vie.

Reçu en même temps à l'Ecole des Mines et à l'Ecole Centrale, il opta pour Centrale (d'où venait de sortir son aîné Maurice Donnay) puis, pour ses débuts d'ingénieur, il participa longuement à la construction de la voie ferrée du Sud-France, à travers les montagnes des Alpes-Maritimes. Cependant, les tunnels, les viaducs et les passages à niveau n'étaient pas les seules amours du jeune ingénieur. Je ne veux pas dire qu'il ne s'y intéressât point. Je suis persuadé au contraire qu'il traça les courbes d'une main assurée, calcula les pentes au centimètre près et vérifia chaque tire-fond de son secteur, car il était méticuleusement précis, et se méfiait de tout, même de ses propres opinions. Mais – comme Maurice Donnay – il avait écrit la revue de fin d'année de l'Ecole Centrale, et il avait entendu les rires soulevés par ses traits d'esprit. C'est une expérience qui peut transformer un mathématicien en chansonnier, et parfois en auteur dramatique.

C'est pourquoi, après le départ solennel du premier convoi, Max Maurey revint à Paris, devint « courriériste » au Gil Blas, puis rédacteur à « L'Evénement », et joua dès lors un petit rôle dans la vie parisienne.

Il le joua si bien qu'il dut se battre en duel contre Alphonse Frank, chroniqueur et revuiste comme lui. C'était alors un événement très parisien, mais dont le dénouement aurait pu être une messe funèbre... Les deux combattants survécurent à l'épreuve et devinrent si bons amis qu'ils fondèrent ensemble le Théâtre des Capucines.

Max Maurey avait dû remarquer que le nombre des places ne dépassait pas le quarante et unième nombre premier, qui est 199 : en véritable mathématicien, comme il ne pouvait tripler ce nombre, qui correspondait à une surface limitée par des murs, il décida de tripler le prix des fauteuils, qui est une notion abstraite et n'a pour limite que l'infini : ce théâtre devint assez vite la salle la plus « chic » de Paris, on disait même « Copurchic ». Malgré le succès, Max Maurey quitta bientôt son ami Frank (peut-être pour éviter un second duel), et il prit la direction du Grand Guignol, où il créa un genre qui devait triompher pendant des années, c'est-à-dire jusqu'à nos jours.

Le spectacle du petit théâtre était toujours composé de quatre pièces en un acte. La première et la troisième étaient horribles, l'ingénue ou le jeune

premier subissaient les pires tortures, et celui ou celle à qui le fou ou le sadique n'arrachait qu'un œil s'en tirait vraiment à bon compte.

Certains spectateurs prenaient la fuite ; d'autres parfois, s'évanouissaient dans leur fauteuil.

Cependant, pour éclairer la soirée, et donner aux personnes sensibles le temps de reprendre leurs esprits, la seconde et la dernière pièce étaient des comédies en un acte, d'une gaieté merveilleusement réconfortante.

C'est dans ce genre, illustré par Courteline que Max Maurey nous a donné quelques petits chefs-d'œuvre qui méritent de figurer à côté de ceux de son grand aîné, et qui n'ont jamais quitté la scène : « Asile de Nuit », que Signoret joua pendant des années, « Le Chauffeur », « Le Pharmacien », « Rosalie », « Le Bonheur Retrouvé », « Le Stradivarius ». Les compagnies d'amateurs les jouent encore aussi souvent que « La Peur des Coups », « Le Gendarme est sans Pitié », « La Paix chez Soi » ou « L'Article 330 », et plusieurs de ces ouvrages de Max Maurey sont au répertoire de la Comédie-Française.

C'est en 1918 qu'il succéda à Samuel Le Magnifique dans le fauteuil directorial du Théâtre des Variétés, qui était l'un des plus brillants de Paris : il y joua Maurice Donnay, Henri Duvernois, de Fiers et Caillavet, Francis de Croisset, Reynaldo Hahn, Sacha Guitry... C'étaient des noms prestigieux : c'est avec une véritable émotion que j'entrai pour la première fois dans le bureau directorial.

*

Par superstition plutôt que par avarice, on n'avait rien changé dans la petite pièce carrée, assez faiblement éclairée par le jour blafard d'une cour. Les fauteuils offerts aux visiteurs étaient plutôt durs, mais je pensai qu'ils avaient supporté le poids – si agréablement réparti – des plus belles comédiennes de la grande époque : Lanthelme, Diéterle, Lavallière, Jeanne Granier. Ce bureau vénérable, Brasseur, Baron, Guy, l'avaient frappé du poing en même temps que Samuel Le Magnifique, Capus, Sardou avaient sans doute trempé leur plume dans cet encrier pour signer leur contrat... J'étais aussi ému qu'un jeune prêtre au jour de sa première messe, mais Max Maurey quitta son fauteuil pour venir à ma rencontre me serrer la main en souriant.



— Vous avez conquis mon ami Antoine, me dit-il. C'est pour votre pièce un atout de première importance, car il a une très grande influence, non seulement sur le public, mais sur la critique elle-même. De plus, son jugement est très sûr en ce qui concerne la valeur d'un ouvrage de théâtre. En ce qui concerne le succès qu'elle peut avoir, il s'est parfois trompé. Sur ce chapitre, ce n'est lui ni moi qui décidons : c'est le public ! Enfin, votre pièce lui plaît, et je suis tout prêt à tenter l'aventure.

J'eus l'impression qu'à ses yeux, l'opinion d'Antoine faisait les trois quarts de mon mérite.

— J'ai donc décidé de jouer Monsieur Topaze en octobre, pour la rentrée. Nous répéterons donc en septembre, avec la troupe des Variétés, bien entendu. Vous connaissez Lefaur ?

Il me répéta, presque mot pour mot, ce que m'avait dit Antoine. Puis, nous parlâmes de Pauley.

— Je sais, dit mon subtil directeur, qu'Antoine ne l'aime pas, et il a dû vous le dire. À mon avis, il se trompe. Vous le verrez aux répétitions. Si vous êtes de l'avis d'Antoine, nous le remplacerons... Maintenant, parlons de Monsieur Muche, le directeur de la pension : est-ce que Marcel Vallée vous fait rire ?

— Oh oui ! dis-je. C'est un acteur que j'aime beaucoup.

— Moi aussi. Certains critiques ne sont pas de notre avis, et trouvent qu'il « en fait trop ». C'est peut-être un peu vrai... En tout cas, je ris aux larmes lorsqu'il se met en colère, sur la scène ou dans la vie, car c'est une soupe au lait. Il ne fait pas partie de la troupe, mais en le convoquant dès aujourd'hui, il sera sans doute libre en septembre...

Il ouvrit quelques dossiers.

— Il a joué chez nous, il y a deux ans... Il avait 175 francs par jour. Je pense qu'il ne se fâchera pas, selon son habitude, si je lui en offre 250.

Il me parla ensuite de Jane Renouard, qui était idéale pour ce rôle ; elle y apporterait sa délicate beauté, son élégance parisienne, et de plus son habitude

des affaires, car elle dirigeait un théâtre avec une parfaite maîtrise, et les contrats qu'elle rédigeait étaient si bien faits que ses amis l'appelaient le Petit Notaire.

Cette conversation dura jusqu'au soir, et je rentrai chez moi ébloui, ma pièce était reçue aux Variétés, la mise en œuvre commencée. J'en avais discuté la distribution avec Max Maurey lui-même, assis en face de lui, comme jadis Maurice Donnay ou Robert de Fiers : j'étais le plus heureux des hommes.

*

Le lendemain à 3 heures, j'étais encore dans ce bureau, Maurey venait de me faire signer le glorieux bulletin de réception, qu'il mit sous clef dans son tiroir puis en attendant la visite de Marcel Vallée, nous examinâmes les esquisses de décors que nous présentait Saint-Paul, le directeur de la scène, qui devait diriger les répétitions.

Le garçon de bureau entrouvrit la porte. Saint-Paul sortit. Marcel Vallée entra.

Tout rond, l'œil brillant, avec l'autorité d'un « grand premier comique » il nous salua d'un feutre noir et serra la main de Max Maurey, qui me présenta, puis nous fit asseoir, et reprit le fauteuil directorial.

Il raconta fort exactement la pièce, en insistant sur le rôle de M. Muche et sur ses éblouissantes colères. Vallée écoutait, charmé, avec un grand sourire. À la fin, il dit, en souriant toujours :

— Évidemment, c'est parfait pour moi. Mais j'ai l'impression que vous me faites exagérer l'importance du rôle pour obtenir des concessions sur mon cachet.

Et il me fit un clin d'œil, en désignant Max Maurey d'un petit coup de menton.

Le directeur prit un air étonné :

— Qui vous parle de « concessions ? » Que voulez-vous dire ?

Vallée se leva, son chapeau à la main et s'écria :

— Oh ! Je connais les directeurs ! Quand on demande un cachet raisonnable, il semble qu'on leur arrache le cœur ! Alors, avant de parler du rôle, parlons d'argent !

— Eh bien dit Max Maurey, vous vous souvenez de vos cachets, il y a deux ans ?

Le comédien rougit, ses narines se dilatèrent.

— J'en étais sûr ! Je vous attendais là ! Oui, 175 francs ! Je le reconnais, je l'avoue !

— Avouez aussi que vous en étiez très content.

— Content, oui, mais pas très. Tout juste content. Mais...

Il se tourna vers moi.

— Mais c'était il y a DEUX ANS ! Et en ces deux ans, j'ai eu des succès personnels importants. Oui, Monsieur, et si je dis importants c'est par modestie. Sur l'affiche, au-dessus du titre. Alors, pour 175 francs, je ne marche plus, et j'exige DEUX CENTS francs. C'est à prendre ou à laisser !

Maurey me regarda, fit un sourire mystérieux, et ne répondit rien.

Vallée, se tourna vers moi, le visage subitement enflé de colère, et déclara :

— Il ne me les donnera pas, et c'est pourquoi je n'aurai pas le plaisir de jouer votre pièce. Messieurs, je vous salue.

Il enfonça son feutre sur sa tête, et tourna les talons. Max Maurey lui laissa faire deux pas, et dit :

— Laissez-moi au moins le temps de répondre ! J'avoue que je n'avais pas songé à vous offrir 200 francs, mais je ne vous les refuse pas.

Le comédien, qui serrait déjà le bouton de la porte, se tourna vers nous par une pirouette, avec un sourire de triomphe.

— C'est sérieux ?

— Très sérieux dit Max Maurey.

— Alors, signons immédiatement.

Il revint d'un pas décidé vers le bureau directorial. Maurey avait ouvert un dossier, et examinait le contrat.

— Accordez-moi trente secondes, dit-il. Le temps de changer les chiffres du cachet.

Il plongea sa plume dans l'encrier. Vallée me fit un clin d'œil, avec un petit ricanement joyeux.

— On me reproche parfois d'être un rouspéteur, dit-il. C'est un peu vrai. Mais vous avez vu vous-même, de vos yeux VU, ce qui vient de se passer ! Si je m'étais laissé faire, il ne m'aurait pas donné 200 francs.

— Certainement pas, dit Maurey, tout en balançant sur sa signature un tampon buvard basculant. Tenez, signez à votre tour.

Vallée ôta son chapeau, qu'il posa sur une chaise, se gratta les mains, prit la plume que Max Maurey lui tendait et signa.

— Il faut aussi parapher le changement de cachet, à l'avant-dernière page, dit Maurey.

Vallée me fit un nouveau clin d'œil, et dit :

— C'est le plus important.

Il chercha la page et la regarda un instant. Max Maurey avait écrit en marge : « Je dis deux cents francs », et il avait rayé « deux cent cinquante » d'un trait assez léger, afin que Vallée pût lire aisément la douloureuse inscription.

Le comédien se frotta soudain les yeux avec sa manche, éloigna le contrat, le rapprocha, et cria :

— C'est pas vrai ! C'est une blague !

— Eh oui, dit Maurey, mais c'est vous qui en êtes l'auteur. Je la trouve pour ma part excellente.

Vallée, désespéré, hocha trois fois la tête, me fit un regard angoissé, puis sur le ton d'un appel pathétique :

— Monsieur Maurey, vous êtes un grand directeur.

— Oui, dit Maurey.

— Et un grand honnête homme.

— Certainement.

— Eh bien, puisque vous avez estimé que mon talent vaut 250 francs, vous DEVEZ me les donner.

— Pas du tout. J'avais fait cette estimation un peu au hasard ; mais vous-même, vous avez établi votre jugement sur une connaissance exacte de vos mérites, et vous êtes venu, les poings tous faits, pour m'affirmer que vous valez deux cents francs. Je me garderai bien de vous démentir...

Marcel Vallée se mit à suer à grosses gouttes, son nez prit la couleur d'une aubergine. Maurey, craignant une apoplexie, ajouta aussitôt :

— Mais je me réserve, si la pièce est un succès, de vous accorder une prime de cinquante francs par jour.

*

Il me fallut expliquer ma décision aux directeurs de théâtre qui avaient bien voulu recevoir ma pièce. Gémier, que je ne connaissais pas, me fit, grâce à Paul Abram, un accueil amical, et me dit bien des choses fort plaisantes à entendre. Darzens commença par des protestations indignées, puis il fit une concession :

— Le salaud dans cette affaire, ce n'est pas toi. C'est Antoine, qui m'a trahi. Un ami de trente ans !

Il plongea le bras sous son bureau, et en sortit à pleine main un beau hareng tout brillant d'huile qu'il mangea tout en parlant.

— Finalement, dit-il, tu n'as pas tort. Le maximum de mon théâtre, c'est 6 000. Aux Variétés, on peut faire 30 000.

Cette considération sordide ne me déplut pas.

*

Jouvet, tout en étalant le fond de teint sur son visage, et faisant des grimaces devant son miroir, prit un ton sarcastique :

— Bravo ! Très bien ! Tu ne me surprends pas. J'avais toujours pensé que tu finirais par le Boulevard, et je constate que c'est par là que tu commences... D'ailleurs mon programme est très chargé, et je n'aurais pas pu te jouer avant un an...

Quinson, sans doute averti par Mirande, renonça à me convoquer, et Max Dearly ne répondit pas à ma lettre d'excuse ; j'eus le plaisir d'en envoyer une autre aux frères Isola, pour leur dire que j'étais désolé de leur refus, mais que par chance « Monsieur Topaze » serait joué aux Variétés à la rentrée.

Pendant quelques semaines, je promenai dans le monde du théâtre, avec une fausse modestie visible, le personnage du jeune auteur qui a une pièce reçue aux Variétés. Les journalistes venaient m'interroger à domicile, les agents dramatiques étrangers me proposaient des contrats, les comédiens arrivés me tutoyaient à première vue, les ingénues me trouvaient beau... J'entendis pourtant un jour, quelques paroles désagréables, qui confirmèrent, en l'aggravant, le petit ricanement de Jouvet.

Vers les onze heures du soir je sortais d'un petit restaurant de la rue de Grenelle, lorsque je reconnus Gaston Baty, qui passait solitaire sous un grand feutre noir. René Simon m'avait présenté dans les coulisses du petit Studio des Champs-Élysées, que Baty dirigeait avec un grand succès, et il m'avait parfois parlé avec une vraie sympathie.

C'était un homme d'une grande culture, d'une urbanité parfaite, d'un désintéressement total. Il posa sa main sur mon épaule, me regarda dans les yeux avec un gentil sourire, et dit : « Quel dommage ! Comme c'est regrettable ! »

— Quoi donc ?

— Vous avez une pièce reçue aux Variétés, à ce que l'on m'a dit ?

— Oui. Elle passera à la rentrée.

— Et elle aura du succès, hélas !... Vous êtes perdu pour le théâtre ; je vous le dis honnêtement. Vous roulez à l'égout, et j'en suis navré... Quel dommage !...

Il parlait, comme toujours, avec une entière sincérité.

Je lui répondis, avec une sincérité égale que je ne voyais pas pourquoi il serait déshonorant d'obtenir un succès sur l'une des premières scènes de Paris. Sans mot dire, il leva les yeux au ciel, hocha discrètement la tête trois fois dans le plan vertical puis trois fois dans le plan horizontal, me tourna le dos, et s'éloigna dans la nuit.

Le mépris de Baty, s'il me fit un peu de peine, ne me causa aucune inquiétude. Je connaissais l'intransigeance de ses théories, qui devaient le conduire à remplacer les répliques importantes par des silences éloquentes et les comédiens par des marionnettes.

Je continuai donc à rouler joyeusement « vers l'égout », en allant chaque soir aux Variétés, où l'on jouait alors une petite comédie du Boulevard.

On était à la fin de la saison, les spectateurs n'étaient pas très nombreux et la pièce n'était pas un chef-d'œuvre de l'art dramatique ; mais j'y allais surtout pour voir mes futurs interprètes, et faire plus ample connaissance avec eux. À la fin du spectacle, j'allais souper avec Lefaur, d'autres fois avec Pauley. Nous parlions de Topaze, et nous fûmes très vite des amis.

Lefaur était, plutôt qu'un acteur, un grand comédien, et un comédien spirituel. Son aisance en scène était si grande, son naturel si parfait, que dès son entrée, on croyait à la réalité du personnage, et ses « effets » étaient posés avec une discrétion et un tact qui en décuplaient la puissance. Sa conversation était des plus agréables, car il avait tout lu, il avait tout vu, et il exécutait un imbécile ou un fat en quelques mots. Il était enchanté de son rôle, et la seule parole de regret qu'il me dit un soir, avec un peu de mélancolie, fut celle que j'attendais.

— Si tu m'avais donné ce rôle quand j'avais vingt-cinq ans, j'aurais été célèbre du jour au lendemain. Aujourd'hui je suis un peu trop vieux, mais ne crains rien. Je connais mon affaire, et je te réponds du succès.

*

Pauley, qui n'était pas très grand, portait sur des jambes courtes une rotondité prodigieuse. Parce qu'on l'accusait de trop jouer sur cet embonpoint, il était allé souvent faire des cures dans une station italienne, dont l'eau minérale avait la réputation de fondre les obèses. Là, purgé trois fois par jour, nourri de promesses et de queues de poireaux, abreuvé de tisanes dévastatrices, il s'affaiblissait au point de n'avoir plus qu'une voix de mirliton, et perdait quarante livres, qu'il récupérait ensuite en huit jours. Il y avait renoncé, tout en reconnaissant l'efficacité du traitement, et il me dit : « C'est vrai que je perds quarante livres ; mais c'est comme si je les déposais chez le concierge pour les reprendre à la sortie. »

Malgré son poids, qu'il ne m'avoua jamais, mais qui dépassait certainement cent vingt kilogs, il était d'une élégance recherchée, et dansait avec beaucoup de grâce. C'était un bon compagnon, d'une sensibilité inattendue, mais qui aimait rire et plaisanter.

Un soir nous venions de quitter le théâtre après la représentation, et nous marchions le long du passage des Panoramas.

Max Maurey était sorti le premier et il marchait devant nous, réfléchissant à quelque problème, car un directeur de théâtre doit en résoudre au moins un par jour. Selon son habitude il balançait son bras gauche comme un pendule, pendant que du bout de son index droit, il tapotait rapidement sa petite moustache.

Pauley, qui le suivait à deux pas avec moi, en fit aussitôt une imitation si réussie et si plaisante que je ne pus m'empêcher d'en rire sans bruit ; deux ou trois passants, qui nous suivaient, firent à leur tour de petits éclats de rire. Max Maurey, perdu dans ses pensées, n'entendit rien et ne se retourna pas, tandis que Pauley poursuivait sa comédie jusqu'au bout du passage, et notre directeur se perdit dans la foule. Le lecteur comprendra plus loin pourquoi j'ai rapporté ici cet épisode modestement comique, mais dont les conséquences le furent bien davantage.

*

Cependant, le mois de juin venait de finir. Un matin, au petit déjeuner, nous lisions les journaux comme d'ordinaire. Jacques dit soudain :

— Ha ! ha ! Voici que le serpent de mer reparaît dans ses gîtes préférés qui sont la baie d'Along, et la deuxième page du Petit Parisien. Il nous annonce que les théâtres vont fermer, et que les ingénues vont partir en vacances avec les messieurs qui possèdent des automobiles. D'autre part, tu maigris, et je me flétris. Nous allons donc, tout à l'heure prendre la route qui conduit à la Beaumetanne, sur les bords de l'étang de Berre : mon frère y soigne nos vignobles du Royal Provence. Va faire ta valise. La voiture est prête, et le temps est beau.

*

Après deux mois de travaux champêtres, et de discussions sous les platanes, devant la vaste ferme provençale, je retrouvai mon directeur aux premiers jours de septembre. Parfaitement frais et dispos, il m'annonça que les répétitions commenceraient dans la semaine. Je lui fis part de quelques changements à ma pièce : il les approuva, puis me montra contre le mur l'affiche que je n'avais pas encore remarquée. « Monsieur Topaze ». Il me sembla que ce titre était trop long. Je dis aussitôt :

— Il faut supprimer Monsieur.

— J'y avais pensé, me dit-il. Mais comment saura-t-on que TOPAZE est le nom du personnage ?

— Et KNOCK ? Il me semble excellent qu'un titre soit court et mystérieux.

— D'accord, mais vous auriez pu y penser plus tôt !

Lefaur, que Maurey avait convoqué, vint prendre part à la conversation. Il avait étudié la pièce pendant les vacances. Il en parla longuement, avec une intelligence et une science qui m'inspirèrent de grands espoirs ; puis comme nous parlions de la distribution, notre directeur, caressant sa moustache du bout de l'index, nous dit :

— J'ai eu l'imprudence, pour faire plaisir à nos amis de Comœdia et pour augmenter l'attrait de leur grand concours de comédiens amateurs, d'offrir, comme premier prix, un petit rôle aux Variétés. Il va donc falloir avaler ce lauréat, que je n'ai jamais vu. C'est me dit-on un fabricant de jouets. On me dit aussi qu'il a tenu honorablement de petits rôles sur la scène de la Comédie Mondaine, mais je me demande ce qu'il va faire dans une troupe comme la nôtre.

— Ma foi, dit Lefaur, on peut toujours lui donner le rôle de M. Le Ribouchon.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Max Maurey.

— C'est le pion qui paraît au premier acte, entrouvre la porte de la classe, et dit : « Je vais prévenir Monsieur le Directeur ». Après quoi, on ne le revoit plus. Même s'il bafouille, la pièce n'en souffrira pas.

— D'accord. Maintenant, je dois vous avouer que je suis un peu inquiet : M^{me} Jane Renouard m'a téléphoné ce matin. Elle nous lâche, car elle va jouer dans son théâtre, en novembre, le rôle principal d'une comédie nouvelle... Qui peut la remplacer chez nous ? J'ai pensé à Mademoiselle X. Qu'en dites-vous ?

— Elle est bigle, dit Lefaur.

— De la salle, ça ne se voit pas.

— D'accord. Mais moi je la verrai de près, et ça me trouble. J'en perds mon texte.

— Alors, Mademoiselle Y ?

— Si elle n'est pas morte, elle a cent ans.

— Mettons soixante, et n'en parlons plus. Et que diriez-vous de Mademoiselle Z ? Elle est intelligente, adroite, et elle a de l'autorité.

— Oui, dit Lefaur, mais elle a des épaules carrées, comme les gendarmes. N'oublions pas que c'est le rôle d'une femme entretenue. Le public admettra difficilement qu'un conseiller municipal entretienne un gendarme en robe du soir... Moi, elle me fait peur...

Il exécuta ainsi encore cinq ou six candidates, lorsque je pensai tout à coup à une très belle comédienne, qui avait débuté à la Comédie-Française ; je l'avais vue à Marseille, dans une grande tournée dont elle était la vedette.

— Et Jane Provost ?

Lefaur réfléchit quelques secondes.

— Ah oui ! dit-il. Jane Provost, oui. Elle est belle, et c'est une des rares comédiennes qui savent prendre l'air de comprendre ce qu'on leur dit et même ce qu'elles disent.

— Et elle est très élégante, dit Saint-Paul. Je la vois très bien dans le rôle. Et certainement, elle fournirait ses toilettes !

Le directeur fut charmé par cet argument supplémentaire.

— C'est une idée, dit-il. Mais je crains que la chose ne l'intéresse pas. On dit qu'elle a fait un très beau mariage, et qu'elle voyage beaucoup. Elle va souvent jouer la comédie, pour se distraire, au Canada, ou dans les Amériques, ou au Japon. Enfin, téléphonez-lui tout de même. Il y a neuf chances sur dix pour qu'elle triomphe en ce moment à Pékin ou à Santiago. Essayons, et nous saurons si les dieux sont avec nous.

Oui, les dieux étaient avec nous, car par miracle elle était chez elle, tout à fait disposée à prendre six mois de vacances. Mais une comédienne ne refuse jamais un premier rôle à Paris ; deux heures plus tard, elle arrivait au théâtre, belle, souriante, distinguée.

— Je crois, dit Max Maurey, que le rôle est tout à fait dans vos cordes. La seule petite ombre au tableau, c'est que vous êtes un peu trop distinguée... Cela ne s'acquiert, ni ne se perd.

— Cela se perd aisément, dit-elle. Il n'y a qu'à l'exagérer.

Lefaur parut enchanté par cette réponse, et me fit un clin d'œil d'approbation.

— Bien, dit notre directeur. Maintenant, Messieurs, laissez-moi seul avec Madame, car nous allons parler d'argent.

Nous sortîmes.

— C'est une affaire faite, dit Saint-Paul. Je vais l'ajouter tout de suite au billet de service de la première répétition.

*

Tout allait bien, mais j'avais peur. Je savais que je jouais une partie décisive. Je relisais Topaze tous les soirs, je faisais des coupures, j'ajoutais fébrilement des répliques : par bonheur, Jacques m'arracha le manuscrit des mains, et me fit défense d'y toucher avant d'avoir vu et entendu mon texte sur la scène.

À la veille de la première répétition, vers trois heures de l'après-midi, pendant que je rédigeais un article d'avant-première pour Comœdia, Pauley m'appela au téléphone. Sa voix tremblait et il bégayait.

— Viens vite, me dit-il, viens vite ! Maurey me refuse le rôle, et il est en train d'engager une rondeur ! Viens vite !

— Où es-tu ?

— Au Théâtre dans le couloir de l'orchestre. Je suis désespéré. Viens vite !

*

J'entrai par la façade du Théâtre désert, et je le trouvai dans la pénombre adossé au mur. Il tamponnait ses yeux avec un mouchoir blanc.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Le patron t'a retiré le rôle ?

— Il ne me l'a pas retiré, mais il ne m'a pas dit qu'il me le confiait.

— Il n'a pas à te le dire, parce que cela va de soi. Tu fais partie de la troupe depuis des années, et c'est ton emploi ! Est-ce qu'il t'a dit que tu ne le jouerais pas ?

— Non, pas encore, parce que c'est un sadique... N'oublie pas qu'il a inventé le Grand Guignol ! Il m'a convoqué aujourd'hui pour trois heures. J'arrive à moins dix, et dans la salle d'attente, qu'est-ce que je vois ? Trois rondeurs, trois cabots de tournées plus gros que moi, qu'il a convoqués pour la même heure ! Il a voulu que je les voie, pour me préparer... Et eux, dès qu'ils me voient, ils éclatent de rire tous les trois à la fois. Oui, ils m'ont ri au nez – et le plus gros, un monstre, a failli s'étouffer ! Tu penses bien que j'allais leur dire deux mots. Mais Maurey ouvrit la porte de son bureau, et il me dit :

— « Mon cher Pauley, excusez-moi, je dois d'abord recevoir ces trois messieurs l'un après l'autre. Revenez dans une demi-heure. J'ai à vous parler sérieusement. Et là-dessus, il fait entrer le monstre !

— Ce n'est certainement pas pour jouer ton rôle, puisqu'il m'a dit, à moi, que tu serais parfait !

— Attends. Tu ne sais pas tout. Je vais faire un tour dans ma loge, et au passage, je vois le billet de service pour la première répétition. Tout le monde est convoqué, sauf moi ! Qu'est-ce que tu en dis ?

— C'est un oubli. As-tu demandé à Saint-Paul ?

— Attends ! Je descends à la régie, et je dis à Saint-Paul : « Tu m'as oublié sur le billet de service ? » Il me dit : « Non. C'est le patron qui a fait la liste, et tu n'y es pas. Mais je vais te donner ta brochure. » Il en avait sept ou huit sur son bureau, avec les noms des acteurs sur la couverture. Ecrits de la main du patron ! : « Le tien n'y est pas ! »

— « Pourquoi ? » – « Je n'en sais rien. C'est lui qui me les a donnés. Il y en avait sept, et les voilà. » Alors, j'ai compris. Le rôle de ma vie, il me le refuse, et il va sans doute me prêter à une tournée Karsenty... Va, cette catastrophe, je sais d'où ça vient... C'est Antoine qui lui a envoyé ta pièce, et Antoine ne m'aime pas... Mais toi, est-ce que tu ne peux pas faire quelque chose pour moi ?

— Certainement ! Viens, je vais lui demander ce qui se passe.

Il me suivit, les yeux mouillés de larmes.

Nous rencontrâmes dans l'escalier un homme énorme qui s'en allait souriant ; au passage, il souleva son feutre noir à larges bords : Pauley répondit à ce salut par un regard farouche, et chuchota :

— Il a un manuscrit sous le bras !

C'était vrai, et je ne sus que penser.

Dans la salle d'attente, il n'y avait personne, mais nous entendîmes des voix dans le bureau directorial.

Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit, et un autre obèse, à la face rubiconde en sortit. Maurey, qui l'avait reconduit, lui serra la main, en disant à haute voix :

— C'est d'accord. Il ne vous reste qu'à étudier le manuscrit, car votre rôle, en cette affaire, est très important.

— Mon cher directeur, répondit le gros homme, je vais lire la pièce minutieusement, et je vous promets de faire de mon mieux !

Il avait, lui aussi, un manuscrit sous le bras, et nous salua d'un sourire au passage.

— Entrez donc ! me dit aimablement Max Maurey. Je n'attendais que Pauley, mais vous êtes le bienvenu !

Nous entrâmes. Il prit place à son bureau, et ouvrit des yeux étonnés en voyant la face de Pauley, blême et brillante de sueur.

— Qu'y a-t-il, Pauley ? Vous êtes malade ?

— Oui, monsieur, je suis malade de ne pas jouer ce rôle, qui m'aurait permis de prouver à M. Antoine que je ne suis pas un pitre. Je sais qu'il a toujours admiré les rondeurs des théâtres de quartier, et qu'il les préfère aux véritables comédiens du Boulevard : j'espère que vous n'aurez pas à me regretter.

Maurey tapota sa moustache du bout de l'index.

— Je ne comprends pas très bien. Qui vous a dit que vous ne joueriez pas le rôle ?

— On n'a pas eu besoin de me le dire. On me l'a fait suffisamment comprendre.

— Et comment ?

— D’abord, je ne suis pas au billet de service pour la répétition du mardi.

— C’est exact. Et ensuite ?

— Ensuite, Saint-Paul a des manuscrits pour toute la troupe, sauf pour moi.

— C’est également exact. Et puis ?

— Et puis vous avez convoqué aujourd’hui trois rondeurs, trois bedaines qui remplissaient la salle d’attente, et qui ont ricané en me voyant ! Je sais que vous leur avez donné des manuscrits. Et moi, vous allez sans doute me prêter à Karsenty, qui vous l’a demandé : c’est votre droit, évidemment. Mais je vous assure que ce rôle, je l’aurais bien joué...

Il se leva, désespéré.

— Si vous n’avez rien signé, Monsieur Maurey, faites-moi confiance : c’est la chance de ma vie !

Il était pathétique, des larmes brillaient dans ses yeux.

— Mon cher Pauley, dit Maurey, vous êtes un enfant, et je vois qu’il faut des explications : je suis en mesure de vous les donner. Ces trois « bedaines » comme vous dites, ont été réunies aujourd’hui par hasard, et pour des raisons qui ne sont pas celles que vous croyez. Si ces bedaines ont tressauté de rire en vous voyant, c’est à cause de l’étrangeté de la rencontre d’un pareil quatuor, et les deux premières avaient déjà ri, de fort bonne humeur, à l’arrivée de la troisième. En réalité l’important personnage que vous avez vu sortir de mon bureau avec un manuscrit sous le bras est un « ensemblier », qui va meubler nos décors modernes des trois derniers actes. Le second est un comédien, qui va jouer dans l’un de mes ouvrages au Grand Guignol, et le troisième à qui j’ai aussi donné un manuscrit de notre pièce est en effet une découverte de notre ami Antoine et il est exact qu’il jouera le rôle du conseiller municipal, et il le jouera fort bien, car c’est un excellent acteur...

— Ah ! gémit Pauley, je le savais !

— Laissez-moi donc parler ! Il le jouera, SI la grippe nous prive un soir de votre talent : c’est votre doublure, et il a l’intention de vous demander des conseils. Enfin, si vous aviez lu le billet de service plus attentivement, vous auriez vu qu’il s’agit de répéter le premier acte dans lequel vous ne paraissez pas. C’est pourquoi d’ailleurs – comme nous n’avions pas hier assez de textes, je les

ai réservés aux comédiens de ce premier acte, car vous ne répéterez que la semaine prochaine : mais une seconde édition est arrivée ce matin et voici votre exemplaire.

Il lui tendit l'épais cahier rouge. Pauley, tremblant d'émotion le serra sur son cœur, et poussa un énorme soupir.

— Je suis persuadé, dis-je, que Pauley sera une révélation. C'est d'ailleurs l'avis de Lefaur.

— Et c'est aussi le mien ! dit Max Maurey. Malgré Antoine, je n'ai jamais pensé à confier ce rôle à un autre que lui !

Il se tourna vers Pauley, qui était sur le point de pleurer de joie, et distilla le discours suivant :

— Je vous crois d'autant plus capable de le jouer que je vous trouve très en progrès. Vous avez été excellent dans la pièce de Verneuil, et, l'été dernier, une nuit, après le spectacle, en descendant le Passage des Panoramas, vous vous êtes amusé à imiter ma démarche. Oui, je vous voyais dans les vitrines des boutiques. Nous étions fort bien éclairés, les vitrines étaient noires, et nos images étaient aussi nettes que sur un écran de cinéma. Eh bien, cette imitation, cette parodie, était parfaite, spirituelle, discrètement caricaturale, et notre auteur – il me montra du doigt – en a ri de bon cœur pendant au moins deux minutes, ainsi d'ailleurs que plusieurs passants. J'avoue que j'ai été surpris par cette maîtrise, et que je me suis dit : « Pauley sait donc jouer la comédie ! » Cette RÉVÉLATION m'a charmé. C'est pourquoi je pense que si vous jouez le rôle avec cette... finesse... cette... délicatesse... cette... subtilité, je pense que vous serez pour beaucoup dans le succès que nous espérons.

Il avait, parlé très sérieusement, mais je voyais briller dans ses yeux une petite flamme de gaieté sarcastique.

Pauley, penaud, et ses vastes joues écarlates, se leva, et fit un pas vers le bureau. Avec une contrition sincère, il dit à mi-voix :

— Monsieur Maurey, je n'ai pas fait ça méchamment.

— Moi non plus, dit Maurey, moi non plus. Il est bien permis, entre amis, de se faire de petites farces... Parlons un peu sérieusement : avez-vous pensé à vos costumes ?



Dès la première répétition, nous fîmes la connaissance du marchand de jouets. Il n'était pas beau, ni très jeune, mais une grande bonté illuminait son visage, et il avait une voix grave, un peu cassée, au timbre pathétique.

Il fit son entrée en scène avec une parfaite aisance, dit sa pauvre réplique avec beaucoup de naturel, et Max Maurey fut rassuré ; mais dès le lendemain, il me confia qu'il avait un autre sujet d'inquiétude : il n'en manquait jamais.

— L'acteur que je comptais engager pour jouer Tamise vient de m'apprendre qu'il sera forcé de nous quitter trois mois après la première... Il a signé depuis longtemps un joli contrat pour une tournée en Argentine... J'ai bien envie de renoncer à son concours, car il n'est pas impossible que votre pièce soit encore à l'affiche après Noël. On ne sait jamais...

Il me parut bien peu optimiste...

— Toutefois, reprit-il, comme il est excellent, il serait peut-être bon de le garder et de prévoir une bonne doublure pour le remplacer fin décembre en cas de succès.

Je fus écœuré par cet « en cas ». Il en parlait comme d'une éventualité assez peu probable.

— Lefaur, lui dis-je, a une très grande confiance en notre réussite, il croit que nous atteindrons la deux centième.

— C'est-à-dire qu'il a confiance en lui, et qu'il trouve la pièce géniale parce qu'il ne quitte pas la scène. Pour moi, je pense que votre ouvrage est excellent, je l'ai monté pour mon plaisir, et pour être agréable à Antoine ; mais je ne suis pas tout à fait certain que le public des Variétés s'intéressera aux malheurs d'un homme qui ne porte pas des souliers vernis.

J'avais déjà entendu cette absurdité, qui était la base même de la tradition des Variétés. Je réponds fort aimablement :

— Mais mon cher directeur, je n'ignorais pas que l'art dramatique sur votre scène, ne peut marcher qu'en chaussures vernies, escarpins, ou mules dorées... Mais songez qu'au quatrième acte, Topaze portera des chaussures vernies en crocodile. Lefaur les a déjà commandées. Ainsi, au lieu de paraître bêtement au

premier acte, elles ne brilleront qu'à la fin de la pièce, et le spectateur des Variétés, qui les attendait avec une sorte d'angoisse et qui croyait déjà avoir perdu sa soirée, éclatera en applaudissements frénétiques, et racontera bientôt à tous ses amis la machiavélique audace du dramaturge que je suis. C'est pourquoi je vous demande de ne pas engager un futur déserteur, dont le départ risque de déséquilibrer un triomphe possible, car, comme vous le dites si bien, on ne sait jamais ! Trouvons tout de suite un autre Tamise !

— Je veux bien, dit Max Maurey, mais je ne vois personne qui me plaise vraiment...

Lefaur arriva sur ces entrefaites, et je lui soumis notre problème.

Il dit aussitôt :

— Pourquoi n'essaierait-on pas le marchand de jouets ?

— C'est peut-être une idée intéressante, mais je ne veux pas donner à cet amateur un espoir qui risque d'être déçu. Je vais donc lui proposer la doublure du rôle : s'il s'en tire bien, c'est lui qui le jouera.

L'amateur stupéfait, et tremblant de joie, emporta le manuscrit sous son bras. Le lendemain après-midi nous répétions tout le premier acte.

Lefaur annonça triomphalement :

— Mes enfants, à partir d'aujourd'hui, je répète sans la brochure : je sais mon texte.

— Moi, dit timidement le marchand de jouets, il faut m'excuser : je ne sais que le premier acte.

Il l'avait appris dans la nuit, et le joua sans la moindre hésitation, avec une justesse de ton, une gentillesse, une naïveté si admirables que les machinistes l'applaudirent.

— Je crois, dit Max Maurey, qu'il peut tenir le rôle.

— Eh bien, moi, dit Lefaur, je suis sûr de son affaire. Ce garçon a des qualités exceptionnelles. C'est un plaisir de jouer avec lui, et je vous prédis qu'il fera une belle carrière.

Il ne se trompait pas : le marchand de jouets, c'était Larquey.

*

Nous n'étions pas encore à l'époque des metteurs en scène de génie, si précieux pour l'opérette, la féerie, ou le music-hall, si dangereux pour une comédie qu'ils considèrent comme un prétexte à l'étalage de leur virtuosité. Max Maurey me dit un jour :

— Lorsque le public de la générale applaudit les décors d'une comédie, un directeur avisé doit, dès le lendemain, mettre en répétitions la prochaine pièce.

Il n'avait pas tort, car lorsque le peintre, l'architecte, le compositeur de la musique de scène, le metteur en scène, se mettent au service d'une comédie, ils doivent d'abord respecter le ton de l'œuvre, et rester à leur rang, qui n'est pas le premier.

La mise en scène de TOPAZE fut dirigée par Max Maurey, Saint-Paul, et moi-même avec la collaboration des acteurs, et d'un assistant machiniste ou électricien, installé au balcon de la première galerie, tantôt à droite, tantôt à gauche. Il était chargé de crier de temps à autre :

— Je n'entends rien !

Les interventions de Saint-Paul étaient également de pure technique.

— Monsieur Maurey, voilà quatre minutes qu'ils sont du côté jardin, où les galeries de gauche ne les voient pas... Est-ce qu'on ne peut pas les faire descendre vers la rampe, ou au souffleur ?

— Moi, disait Pauley, je passerais volontiers après « Rien n'est plus difficile que le choix d'un prête-nom ». Et tout en réfléchissant je vais m'asseoir à la cour sur le divan, je prends un temps, et j'enchaîne sur « Si l'on prend un homme d'une honnêteté malade ».

— C'est à voir, disait Maurey. Essayons.

Une autre fois, c'était Lefaur qui donnait son avis.

— Monsieur Maurey, je crois qu'il n'est pas bon de descendre de la chaire sur cette réplique. Il me semble que nous avons là un gros effet et le mouvement risque de le couper. J'aimerais mieux descendre sur « Si cet honnête homme est caissier ».

— Oui disait Maurey, vous pourrez ainsi aller placer votre effet au trou de souffleur, que vous regardez depuis un quart d'heure avec une véritable concupiscence.

Pour moi, je me bornais à des explications de texte (professeur un jour, professeur toujours), et je demandais aux comédiens de mettre en valeur des mots ou des répliques dont l'importance ne devait se révéler que plus tard, et surtout de rester dans le ton de l'ouvrage.

J'ai entendu dire assez souvent que j'avais voulu écrire une tragédie, mais que Max Maurey avait eu l'idée de la jouer en comédie. C'est parfaitement faux. Si j'avais pensé à un drame, je n'aurais jamais pensé à Juvet, ni à Victor Boucher, ni à Max Dearly.

Il est vrai que le sujet de la pièce est, dans le fond, assez triste, et que la conclusion, très immorale en apparence, laisse paraître une assez profonde amertume. Mais c'est l'amertume de la comédie humaine et le texte ne se prête à aucun moment à une interprétation tragique.

Gaston Baty, qui eut souvent des idées originales, imagina un jour de jouer « Le Malade imaginaire » dans le ton tragique. Son Argan avait véritablement un cancer de l'intestin, ou peut-être du pancréas. Cette expérience théâtrale fut d'un grand intérêt, car elle démontra par l'absurde qu'il est impossible de changer le ton d'une véritable comédie.

Les premières répétitions étaient délicieuses. La présence, le mouvement et la voix des acteurs donnaient soudain trois dimensions au texte linéaire, et parfois tous ensemble, nous éclatons de rire, charmés par la trouvaille d'un acteur ; mais au fil des jours, les rires devinrent plus rares, puis les effets mieux établis ne firent plus sourire personne, et l'intrigue elle-même ne présenta plus le même intérêt. À trois jours de la générale tout me paraissait redites et rabâchages. Il me semblait que Max Maurey craignait de n'avoir pas le temps de répéter la pièce suivante, et qu'il méditait sans doute une reprise de « Pile ou Face ».

Lefaur, soucieux, me disait :

— Je suis aussi cabotin qu'un autre, et pourtant il me semble que je reste trop longtemps en scène. Je crains de fatiguer le public.

Maurey parlait de coupures possibles, et je voyais bien qu'il pensait toujours aux souliers vernis. Pauley lui-même travaillait son rôle avec une gravité

inquiète. Seule Jane Provost, belle et souriante, semblait jouer la comédie avec plaisir.

J'avais entendu une conversation entre les machinistes :

L'un disait avec force :

— Je te parie une semaine de ma paye que ça peut faire une centième.

— S'il n'y avait pas les fêtes de Noël, je ne dis pas. Mais si ça commence à flancher fin novembre, c'est sûr que le patron va monter autre chose en vitesse, pour sauver la recette des réveillons !

La dernière répétition fut lamentable. Lefaur, qui savait son texte sur le bout des doigts, avait des trous de mémoire qui l'épouvantèrent. Pauley ne trouvait plus ses places, le décor du second acte n'était pas prêt, la location, ouverte depuis deux jours, n'avait pas démarré.

C'étaient là de biens mauvais présages : mais le plus effrayant nous fut offert par l'invité.

Je crois que c'était un ami de Saint-Paul, un ancien régisseur de théâtre. Max Maurey avait toléré sa présence, parce que c'était un homme du métier.

— Ses impressions peuvent être intéressantes, avait dit Saint-Paul. Il a quarante ans de théâtre dans la tête ; je puis vous dire qu'il s'est rarement trompé. Et puis surtout, pour notre pièce, c'est un œil neuf.

L'œil neuf avait la soixantaine, et une bonne figure un peu rougeaude. Il remercia Max Maurey, et alla s'asseoir modestement loin de nous, au centre du balcon, au premier rang.

J'avais l'intention de surveiller ses réactions. Pendant le jeu, la rampe à pleins feux et la salle éteinte, je ne distinguais pas très bien ses traits, mais je l'entendis rire plusieurs fois ; puis le silence... Quand le rideau se baissa sur le premier acte, le lustre étincela soudain.

« L'œil neuf » dormait la bouche ouverte. Un machiniste courut le réveiller...

Il redescendit à l'orchestre, s'excusa fort poliment, en disant qu'il ne se sentait pas bien, et qu'il préférait rentrer chez lui ; il nous laissa stupéfaits.

L'avis général fut que c'était un imbécile, qui avait certainement trop bu ; mais cette sinistre aventure confirmait nos inquiétudes et la suite de la répétition fut lugubre.

Nous nous séparâmes vers trois heures du matin, sur des considérations peu rassurantes.

— Cette pièce, dit Lefaur, nous y avons tous cru dès le premier jour. La première impression est toujours la meilleure : ce n'est pas le sommeil d'un ivrogne qui peut influencer notre jugement. Moi, j'ai confiance. D'ailleurs les dés sont jetés, et nous n'y pouvons plus rien.

— Et puis, dit Pauley, cet abruti n'a pas vu le dernier acte : c'est celui qui nous sauvera.

Enfin, Max Maurey me serra les deux mains affectueusement.

— Ne vous désespérez pas encore, dit-il. Au théâtre, on n'est jamais sûr de rien, pas même d'un four.

*

Le lendemain matin, malgré les consolations de Jacques, qui continuait à nous prédire au moins trois cents représentations, j'étais en grand souci, lorsque Léopold nous rendit visite.

Mais je n'osais pas lui parler de l'œil neuf, je lui fis part de mes appréhensions : il me raconta aussitôt la surprenante histoire de Cyrano. Le soir même de la générale, Edmond Rostand alla voir Coquelin dans sa loge, où le grand Coquelin achevait d'ajuster son nez. Il le regarda un moment en silence, puis, humblement lui dit :

— Mon cher Coquelin, pardonnez-moi de vous avoir entraîné dans cette aventure...

À minuit, la représentation du chef-d'œuvre s'achevait sous une tempête d'acclamations.

— Cette histoire est très belle, lui dis-je, mais moi, je n'ai pas écrit Cyrano.

Il répliqua :

— L'histoire prouve que même si tu l'avais écrit, tu serais pareillement découragé. Mais ne parlons plus de ton courage, auquel tu ne comprends plus rien. Allons déjeuner tous les trois chez Maxim's, trois ravissantes demoiselles nous y attendent : ne leur donne pas le spectacle de ta lâcheté.

Lorsque j'arrivai au théâtre, deux heures avant la répétition générale j'avais la bouche sèche et les mains moites. Pauley transpirait au point que son vaste visage refusait le maquillage, et Lefaur, devant son miroir, récitait son texte aussi vite qu'un perroquet enragé.

À un ami souriant qui entra dans sa loge, et qui lui demanda : « Ça va ? » il ne répondit que par le mot de Cambronne, proféré, sur un ton si farouche, que l'ami consterné s'enfuit à reculons.

J'allai faire un tour sur la scène.

Pendant que l'accessoiriste mettait en place les livres et les cahiers sur les pupitres des élèves, les électriciens retouchaient l'éclairage, sous la direction de Max Maurey lui-même. J'entendais déjà bourdonner la salle. J'appliquai mon œil contre le guignol, qui est un petit trou rond, à hauteur d'homme, au milieu du rideau... « Ils » entraient, échangeant de loin des sourires, ou des petits saluts de la main. Beaucoup de visages inconnus, puis Robert Kemp, Fortunat Strowski, Lucien Dubech, Georges Pioch, Palowsky, Pierre Brisson, les seigneurs de la critique, ceux dont le jugement pouvait faire le succès ou l'échec d'une comédie. Enfin André Antoine, qui avait aimé TOPAZE, mais qui allait peut-être se déjuger pendant la représentation. Je fus un peu rassuré par l'entrée de Jacques, de Léopold Marchand, de Bernard Zimmer, Paul Nivoix, installés au premier rang des balcons ; ceux-là ne me siffleraient certainement pas...

Max Maurey me toucha l'épaule, Lefaur venait d'entrer, un livre à la main, et il était suivi par un petit élève.

Je lui demandai :

— Ça va ?

— Un peu mieux que tout à l'heure, dit-il, car je puis t'annoncer une bonne nouvelle que je viens d'apprendre. L'œil neuf est mort, ce qui change entièrement le sens que nous donnions à son sommeil.

— Sans aucun doute, dit Max Maurey. Mais il vaut mieux n'en parler à personne. On pourrait dire que nous n'avons eu jusqu'ici qu'un seul spectateur, qu'il n'a vu que la moitié du premier acte, et qu'il en est mort. Maintenant, sortons de scène. On va lever, et les frères Isola m'attendent dans ma loge...

Je me retirai dans la coulisse, où le pompier de service, parfaitement indifférent, attendait la fin de la soirée, comme si ce jour eût été un jour ordinaire.

La mort de l'œil neuf atténuait mes inquiétudes, mais la présence des Isola ne pouvait que les aggraver. Après avoir refusé la pièce, ils étaient venus. C'était la preuve qu'ils s'attendaient à un four... S'ils avaient cru à un succès, ils seraient allés se cacher. Mais non, ils étaient là, à la vue de toute la salle, dans la baignoire du directeur...

Soudain, la scène trembla sous mes pieds : le régisseur frappait le premier des trois coups. Avant le second, je pris la fuite, et j'escaladai quatre à quatre un escalier qui me conduisit au dernier étage, dans un couloir poussiéreux, bordé d'anciennes loges d'artistes dont les fenêtres donnaient sur des toits. Elles étaient abandonnées depuis longtemps, depuis le temps des pièces à vingt personnages entourés de trente figurants.

Je m'installai dans la plus petite, dont la lumière fonctionnait encore, et j'attendis.

Je n'entendais aucun bruit, aucun son, sinon la corne des taxis de la rue Vivienne et de la place de la Bourse... J'ouvris machinalement le tiroir de la table de maquillage : j'y trouvai un carnet, aux pages gondolées par le temps. C'était celui d'une habilleuse ; elle y avait noté ses achats de cosmétiques et de fond de teint pour « Mademoiselle », ainsi que les pourboires qu'elle avait reçus. 10 francs de M. le baron, 5 francs de M. Guy, 3 francs d'un journaliste (à qui elle avait sans doute confié quelques ragots sur Mademoiselle) 5 francs de l'Olibrius...

Cet Olibrius me fit rêver. Sans doute quelque soupirant comique et timide... Avait-il réussi à toucher le cœur de « Mademoiselle » ?

Il y avait aussi « Édouard, 8 francs », puis au-dessous, entre parenthèses « Ça fait 37 qu'il me doit depuis Noël ».

Ces personnages m'intéressèrent d'autant plus vivement que je faisais de grands efforts pour les susciter, afin d'oublier la tragédie qui se déroulait en bas, sur la scène, devant la critique assemblée. J'essayai de trouver une intrigue qui les mit en action ; sur les pages blanches du carnet, « blanches » a ici un sens particulier, car elles étaient piquetées de moisissures rousses. Je rédigeai fébrilement deux ou trois ébauches de comédies en trois actes.

Cette évasion dura probablement une heure, puis je cessai de m'abuser, et je poussai un grand soupir. Je dis à mi-voix : « Ils ont certainement fini le premier acte, et ils sont en train de jouer le deux. Si le « un » avait eu un grand succès,

j'aurais certainement entendu quelque chose... Et puis, on serait venu me chercher. »

Je pensai alors que :

— Premièrement : on n'a jamais vu un premier acte déclencher une ovation, sauf peut-être le premier acte de Cyrano. D'autre part, personne n'était venu m'appeler, parce que tout le monde me croyait parti.

Ce raisonnement me rassura ; mais je pensai tout à coup que la longue scène qui termine le deuxième acte ne m'avait jamais paru très bonne, et qu'on la jouait peut-être en ce moment même ; c'est la fin du second acte qui décide du succès de la soirée. Ma scène me paraissait lente, sans éclat. Lefaur m'avait dit, avec sa discrétion habituelle : « Peut-être un peu longuette »... et j'avais senti qu'il était gêné aux répétitions.

Pourtant, la situation dramatique était bonne, c'était le tournant de l'action. Je ne l'avais donc pas exploitée... Je décidai donc d'en écrire immédiatement une nouvelle version, et je dis à haute voix : « Si on la siffle ce soir, on l'applaudira demain ! »

Sur le carnet de l'habilleuse, je me mis au travail avec une ardeur fébrile. Les répliques s'enchaînaient sans effort, le mouvement scénique était vif et brillant, je riais de bon cœur de mes traits d'esprit et j'étais surpris moi-même de la fraîcheur de mon inspiration.

J'arrivais à la fin de ce délicieux travail, lorsque je crus entendre des pas lointains, mais nombreux.

Je prêtai l'oreille. Une rumeur de voix et de rires montait vers moi. Puis, à l'étage inférieur, on ouvrait et fermait des portes ; enfin, la mienne s'ouvrit brusquement, et Jacques parut, rayonnant.

Avec lui, Paul Nivoix, Liausu, Léopold Marchand, Roger Ferdinand, Bernard Zimmer, Marcel Achard, et j'appris le succès de « Topaze » sur les beaux visages de l'amitié. Ils riaient, ils parlaient tous à la fois, ils m'entraînèrent vers les loges des comédiens.

Le rideau venait de se baisser sur le troisième acte ; le couloir était envahi non seulement par des amis, mais par des critiques, des journalistes, des confrères ; on criait des félicitations à travers la porte de Lefaur, qui refusait de l'ouvrir, car il avait à changer de costume, et à refaire son maquillage. Pauley cerné dans un

coin de sa loge, entendait des louanges unanimes, parfois assorties d'une surprise si grande qu'elle en était désobligeante.

Un critique lui dit, en toute simplicité :

— Mon cher Pauley, pourquoi nous avoir si longtemps caché ce grand talent en nous régaland de pitreries ?

— Monsieur, répliqua Pauley épanoui, je ne choisis pas mes rôles, je joue ceux que l'on me donne. Et lorsque j'ai fait des pitreries, c'était parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire.

Comme deux auteurs de la maison se trouvaient tout justement dans sa loge, cette réplique fit des effets différents et simultanés : Max Maurey qui venait d'entrer, fut tout heureux de me découvrir, et de changer le ton de la conversation.

— Enfin : voici notre auteur ! Cher ami, Lefaur, Pauley, Jane Provost, Larquey tout le monde a été parfait : je puis vous dire que jusqu'ici la partie est gagnée.

Je demandai assez timidement :

— La scène de la fin du deux n'est pas trop longue ?

— Pour l'amour de Dieu n'y touchez pas ! s'écria Max Maurey. Ils ont ri si souvent que nous avons perdu un tiers du texte ! Il faudra dire à Lefaur de ne pas parler sur les rires, et il fera au moins dix effets de plus ! Maintenant, messieurs, il est temps de retourner dans la salle, pour écouter le quatrième acte, qui est certainement le meilleur de la pièce : c'est mon acte préféré !

— Je sais, dis-je. À cause des souliers vernis !

— Oui Monsieur, dit-il avec force. Je compte fermement sur leur éclat. C'est grâce à eux que votre pièce, commencée dans un milieu plutôt sordide, s'achèvera dans un monde élégant, digne du cadre des Variétés, et de notre public. Au lieu d'aller vous cacher bêtement, restez donc dans la coulisse, pour entendre nos comédiens. Mais prenez un moment pour aller vous coiffer, et refaire le nœud de votre cravate, car il faudra vous présenter en scène quand la salle vous appellera.

Très ému, je restai dans la coulisse. Lefaur, en jaquette, lançant des éclairs noirs à chaque pas, attendait son entrée, pendant que Jane Provost et Pauley se querellaient en scène. Il était grave et tendu ; il posa son bras sur mon épaule,

mais ne me dit pas un mot. Les machinistes, marchant sur la pointe des pieds, me faisaient des clins d'yeux triomphaux.

J'entendais les phrases que j'avais écrites : je ne les reconnaissais pas. Elles n'étaient plus collées sur le papier : les mots volaient à hauteur d'homme et brillaient au passage dans la lumière de la rampe...

Lefaur fit son entrée, sur de grands éclats de rire, puis Pauley sortit, grandement applaudi... Il me serra dans ses bras, en murmurant « Merci, merci... », et courut se cacher dans sa loge... Larquey parut, et vint près de moi pour attendre son entrée. Il allait jouer la dernière scène, qui est très longue, et dire la dernière réplique de la pièce.

Je chuchotai :

— As-tu peur ?

— Bien sûr que j'ai peur. C'est la chance de ma vie.

Il tendit l'oreille, pour ne pas rater son entrée. Soudain, il tâta sa cravate, ajusta son chapeau, et murmura :

— Dis-moi merde.

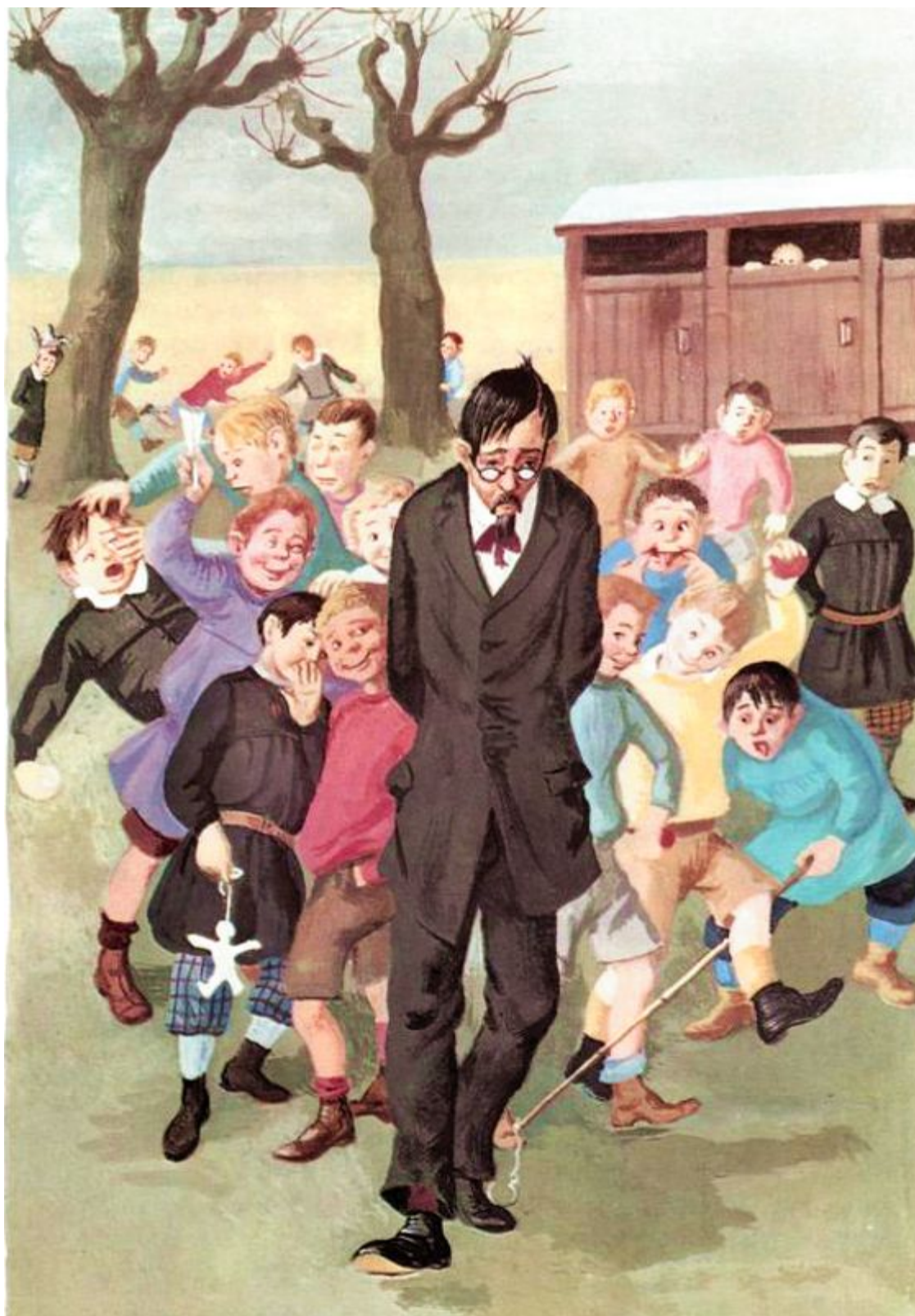
Je le dis à voix basse, avec une vraie tendresse. Son visage s'éclaira ; Saint-Paul surgit derrière lui et le poussa en scène.

Dès son entrée, les rires fusèrent, sa voix tremblait un peu mais c'était celle qui convenait au personnage, et son trac jouait la timidité... Sur une réplique qui n'avait jamais fait le moindre effet aux répétitions, des applaudissements éclatèrent...

Je me souvins alors que Jacques en avait beaucoup ri dans la voiture.

C'était maintenant Lefaur qui faisait un effet sur chaque réplique, et qui paraissait aussi surpris que s'il marchait sur des pétards.

Alors, je compris qu'on allait me pousser sur la scène, blême, blafard, entre deux acteurs maquillés, ébloui par la rampe comme un hibou en plein soleil, et steppant comme un ataxique à cause du plancher en pente, en face de mille personnes... Je descendis à reculons vers la loge du concierge, et je pris la fuite en rasant les noires vitrines le long du passage des Panoramas.



TOPAZE

Pièce en quatre actes

Représentée pour la première fois, à Paris, le mercredi 9 octobre 1928 sur la scène des « Variétés ».

PERSONNAGES

MM.

TOPAZE, 30 ans, professeur à la pension Muche :

André Lefaur

MUCHE, le directeur, 48 ans :

Marcel Vallée

TAMISE, 40 ans, professeur à la pension Muche :

Pierre Larquey

PANICAULT.

LE RIBOUCHON, surveillant à la pension Muche :

Chevillot

UNE DIZAINES D'ENFANTS DE 10 à 12 ANS, élèves à la pension
Muche

L'ÉLÈVE SÉGUÉDILLE :

Daniel Walter

RÉGIS CASTEL-BÉNAC, conseiller municipal d'une grande ville
en France ou ailleurs :

Pauley

ROGER DE BERVILLE, 26 ans, jeune homme élégant :

Guy Derlan

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD :

Saint-Paul

UN AGENT DE POLICE :

Martel

UN MAÎTRE D'HÔTEL :

Louis Sance

MMes

SUZY COURTOIS, très jolie femme, la maîtresse de Castel-
Bénac :

Jeanne Provost

ERNESTINE MUCHE, 22 ans :

Lyliane Garcin

LA BARONNE PITART-VERGNIOLLES, 45 ans :

Made Siamé

1^{re} DACTYLO :

Micheline Bernard

2^e DACTYLO :

Thomassin

3^e DACTYLO :

Parys

ACTE PREMIER

Une salle de classe à la pension Muche.

Les murs sont tapissés de cartes de géographie, de tableaux des poids et mesures, d'images anti-alcooliques (foie d'un homme sain, foie alcoolique).

Au-dessus des tableaux, une frise de papier crème, sur laquelle se détachent en grosses lettres diverses inscriptions morales : « Pauvreté N'est PAS vice. » « Il vaut mieux SOUFFRIR le mal que de le FAIRE. » « L'oisiveté est la MÈRE de TOUS LES VICES. » « Bonne renommée vaut MIEUX que ceinture dorée. » Au centre, au-dessus de la chaire : « L'ARGENT NE FAIT PAS LE BONHEUR ». Au plafond, deux réflecteurs de tôle émaillée auréolent des ampoules électriques.

Au fond, entre une porte-fenêtre et une armoire, la chaire, sur une petite estrade d'un pied de haut.

À travers les vitres de la porte-fenêtre, on voit passer de temps en temps des enfants qui jouent, ou la silhouette minable de M. Le Ribouchon, qui surveille la récréation.

L'armoire est vitrée, et l'on voit à l'intérieur, sur des étagères, une sorte de bric-à-brac. Des pavés ornés d'étiquettes, un perroquet empaillé, divers bocaux contenant des cadavres d'animaux ou d'insectes. Au-dessus de l'armoire, un globe terrestre en carton, un boisseau, un écureuil empaillé.

Devant la chaire, deux rangées de bancs d'écoliers, séparées par une allée.

Enfin, à droite, au tout premier plan, une petite armoire. À terre, à côté de l'armoire, un tas de livres en loques.

ACTE PREMIER

Scène I

L'ÉLÈVE, TOPAZE.

(Quand le rideau se lève, M. Topaze fait faire une dictée à un élève. M. Topaze a trente ans environ. Longue barbe noire qui se termine en pointe sur le premier bouton du gilet. Col droit, très haut, en celluloïd, cravate misérable, redingote usée, souliers à boutons.)

L'élève est un petit garçon de douze ans. Il tourne le dos au public. On voit ses oreilles décollées, son cou d'oiseau mal nourri. Topaze dicte et, de temps à autre, il se penche sur l'épaule du petit garçon, pour lire ce qu'il écrit.)

TOPAZE *(il dicte en se promenant)*.

« Des... moutons... Des moutons... étaient en sûreté... dans un parc ; dans un parc *(il se penche sur l'épaule de l'élève et reprend)*. Des moutons... moutonss... *(l'élève le regarde, ahuri)*. Voyons, mon enfant, faites un effort. Je dis moutonsse. Étaient *(il reprend avec finesse)* étai-eunnt. C'est-à-dire qu'il n'y avait pas qu'un moutonne. Il y avait plusieurs moutonsse. »

(L'élève le regarde, perdu. À ce moment, par une porte qui s'ouvre à droite au milieu du décor, entre Ernestine Muche. C'est une jeune fille de vingt-deux ans,

petite bourgeoise vêtue avec une élégance bon marché. Elle porte une serviette sous le bras.)

Scène II

L'ÉLÈVE, TOPAZE, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Bonjour, monsieur Topaze.

TOPAZE.

Bonjour, mademoiselle Muche.

ERNESTINE.

Vous n'avez pas vu mon père ?

TOPAZE.

Non, monsieur le directeur ne s'est point montré ce matin.

ERNESTINE.

Quelle heure est-il donc ?

TOPAZE

(il tire sa montre qui est énorme et presque sphérique).

Huit heures moins dix, mademoiselle. Le tambour va rouler dans trente-cinq minutes exactement... Vous êtes bien en avance pour votre classe...

ERNESTINE.

Tant mieux, car j'ai du travail. Voulez-vous me prêter votre encre rouge ?

TOPAZE.

Avec le plus grand plaisir, mademoiselle... Je viens tout justement d'acheter ce flacon, et je vais le déboucher pour vous.

ERNESTINE.

Vous êtes fort aimable...

(Topaze quitte son livre, et prend sur le bureau un petit flacon qu'il va déboucher avec la pointe d'un canif pendant les répliques suivantes.)

TOPAZE.

Vous allez corriger des devoirs ?

ERNESTINE.

Oui, et je n'aime pas beaucoup ce genre d'exercice...

TOPAZE.

Pour moi, c'est curieux, j'ai toujours eu un penchant naturel à corriger des devoirs... Au point que je me suis parfois surpris à rectifier l'orthographe des affiches dans les tramways, ou sur les prospectus que des gens cachés au coin des rues vous mettent dans les mains à l'improviste... *(Il a réussi à ôter le bouchon.)* Voici, mademoiselle. *(Il flaire le flacon débouché avec un plaisir évident, et le tend à Ernestine.)* Et je vous prie de garder ce flacon aussi longtemps qu'il vous sera nécessaire.

ERNESTINE.

Merci, monsieur Topaze.

TOPAZE.

Tout à votre service, mademoiselle...

ERNESTINE (*elle allait sortir, elle s'arrête*).

Tout à votre service ? C'est une phrase toute faite, mais vous la dites bien !

TOPAZE.

Je la dis de mon mieux et très sincèrement.

ERNESTINE.

Il y a quinze jours, vous ne la disiez pas, mais vous étiez beaucoup plus aimable.

TOPAZE (*ému*).

En quoi, mademoiselle ?

ERNESTINE.

Vous m'apportiez des boîtes de craie de couleur, ou des calendriers perpétuels, et vous veniez jusque dans ma classe corriger les devoirs de mes élèves... Aujourd'hui, vous ne m'offrez plus de m'aider...

TOPAZE.

Vous aider ? Mais si j'avais sollicité cette faveur, me l'eussiez-vous accordée ?

ERNESTINE.

Je ne sais pas. Je dis seulement que vous ne l'avez pas sollicitée. (*Elle montre le flacon et elle dit assez sèchement.*) Merci tout de même...

(Elle fait mine de se retirer.)

TOPAZE *(très ému)*.

Mademoiselle, permettez-moi...

ERNESTINE *(sèchement)*.

J'ai beaucoup de travail, monsieur Topaze...

(Elle va sortir. Topaze, très ému, la rejoint.)

TOPAZE *(pathétique)*.

Mademoiselle Muche, mon cher collègue, je vous en supplie : ne me quittez pas sur un malentendu aussi complet.

ERNESTINE *(elle s'arrête)*.

Quel malentendu ?

TOPAZE.

Il est exact que depuis plus d'une semaine je ne vous ai pas offert mes services ; n'en cherchez point une autre cause que ma discrétion. Je craignais d'abuser de votre complaisance, et je redoutais un refus, qui m'eût été d'autant plus pénible que le plaisir que je m'en promettais était plus grand. Voilà toute la vérité.

ERNESTINE.

Ah ? Vous présentez fort bien les choses... Vous êtes beau parleur, monsieur Topaze... *(Elle rit.)*

TOPAZE *(il fait un pas en avant)*.

Faites-moi la grâce de me confier ces devoirs...

ERNESTINE.

Non, non, je ne veux pas vous imposer une corvée...

TOPAZE (*lyrique*).

N'appellez point une corvée ce qui est une joie... Faut-il vous le dire : quand je suis seul, le soir, dans ma petite chambre, penché sur ces devoirs que vous avez dictés, ces problèmes que vous avez choisis, et ces pièges orthographiques si délicatement féminins, il me semble (*il hésite, puis, hardiment*) que je suis encore près de vous...

ERNESTINE.

Monsieur Topaze, soyez correct, je vous prie...

TOPAZE (*enflammé*).

Mademoiselle, je vous demande pardon ; mais considérez que ce débat s'est engagé de telle sorte que vous ne pouvez plus me refuser cette faveur sans me laisser sous le coup d'une impression pénible et m'infliger un chagrin que je n'ai pas mérité.

ERNESTINE (*après un petit temps*).

Allons, je veux bien céder encore une fois... (*Elle ouvre sa serviette et en tire plusieurs liasses de devoirs, l'une après l'autre.*)

TOPAZE (*les prend avec joie. À chaque liasse, il répète avec ferveur*).

Merci, merci, merci, merci, merci...

ERNESTINE.

Il me les faut pour demain matin.

TOPAZE.

Vous les aurez.

ERNESTINE.

Et surtout, ne mettez pas trop d'annotations dans les marges... Si l'un de ces devoirs tombait sous les yeux de mon père, il reconnaîtrait votre écriture au premier coup d'œil.

TOPAZE (*inquiet et charmé*).

Et vous croyez que M. le directeur en serait fâché ?

ERNESTINE.

M. le directeur ferait de violents reproches à sa fille.

TOPAZE.

J'ai une petite émotion quand je pense que nous faisons ensemble quelque chose de défendu.

ERNESTINE.

Ah ! taisez-vous...

TOPAZE.

Nous avons un secret... C'est délicieux, d'avoir un secret. Une sorte de complicité...

ERNESTINE.

Si vous employez de pareils termes, je vais vous demander de me rendre mes devoirs.

TOPAZE.

N'en faites rien, mademoiselle, je serais capable de vous désobéir... Vous les aurez demain matin...

ERNESTINE.

Soit. Demain matin, à huit heures et demie... Au revoir et pas un mot.

TOPAZE (*mystérieux*).

Pas un mot.

(Ernestine sort par où elle était venue. Topaze resté seul rit de plaisir et lisse sa barbe. Il met les liasses de devoirs dans son tiroir. Enfin, il reprend son livre et revient vers l'élève.)

TOPAZE.

Allons, revenons à nos *moutonsse*.

(À ce moment, la porte-fenêtre s'ouvre, et M. Muche paraît.)

Scène III

TOPAZE, MUCHE

(M. Muche est un gros homme de quarante-huit ans. Il a le teint frais, la nuque épaisse. Courte barbe en pointe très soignée. Une grosse bague au doigt. Chaîne de montre élégante. Col cassé. Costume neuf marron clair. Il paraît sévère et plein d'autorité. Topaze le salue avec respect.)

TOPAZE (*empressé, mais sans servilité*).

Bonjour, monsieur le directeur...

MUCHE.

Bonjour, monsieur Topaze. Je désire vous dire deux mots.

TOPAZE.

Bien, monsieur le directeur. (*À l'élève.*) Mon enfant, vous pouvez aller jouer.

L'ÉLÈVE.

Merci, m'sieu.

(*Il ferme son cahier et sort.*)

MUCHE (*après un petit temps*).

Monsieur Topaze, je suis surpris.

TOPAZE.

De quoi, monsieur le directeur ?

MUCHE.

Vous me forcez à vous rappeler l'article 27 du règlement de la pension Muche : « Les professeurs qui donneront des leçons particulières dans leur classe seront tenus de verser à la direction dix pour cent du prix de ces leçons. »

Or, vous m'aviez caché que vous donniez des leçons à cet élève.

TOPAZE.

Monsieur le directeur, ce ne sont pas de véritables leçons.

MUCHE (*sévère*).

Je crains que vous ne jouiez sur les mots.

TOPAZE.

Non, monsieur le directeur. Ce sont de petites leçons gratuites.

MUCHE (*stupéfait et choqué*).

Gratuites ?

TOPAZE.

Oui, monsieur le directeur.

MUCHE (*au comble de la stupeur*).

Des leçons *gratuites* ?

TOPAZE

(*sur le ton de quelqu'un qui se justifie*).

Cet enfant est très laborieux, mais il avait peine à suivre la classe, car personne ne semble s'être occupé de lui jusqu'ici. Sa famille, si toutefois il en a une...

MUCHE (*choqué*).

Comment, s'il en a une ? Croyez-vous que cet enfant soit né par une génération spontanée ?

TOPAZE (*rit de ce trait d'esprit*).

Oh ! non, monsieur le directeur.

MUCHE.

Si ces parents avaient jugé nécessaire de lui faire donner des leçons, ils seraient venus m'en parler. Quant à donner des leçons *gratuites*, je ne sais si vous vous rendez compte de la portée d'une pareille initiative. Si vous donnez des leçons *gratuites*, personne désormais ne voudra payer ; vous aurez ainsi privé de pain tous vos collègues, qui ne peuvent s'offrir le luxe de travailler pour rien. Si vous êtes un nabab...

TOPAZE.

Oh ! n'en croyez rien, monsieur le directeur.

MUCHE.

Enfin, cela vous regarde. Mais votre générosité ne saurait vous dispenser de payer la taxe de dix pour cent. Ce que j'en dis d'ailleurs n'est pas pour une misérable question d'argent, mais c'est par respect pour le règlement, qui doit être aussi parfaitement immuable qu'une loi de la nature.

TOPAZE.

Je le comprends fort bien, monsieur le directeur.

MUCHE.

Parfait. (*Il montre le petit animal empaillé sur le bureau.*) Quel est ce mammifère ?

TOPAZE.

C'est un putois, monsieur le directeur. Il m'appartient, mais je l'ai apporté pour illustrer une leçon sur les ravageurs de la basse-cour.

MUCHE.

Bien. (*Il va près de la petite bibliothèque, et regarde le tas de livres en loques qui est à terre.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

TOPAZE.

C'est la bibliothèque de fantaisie, monsieur le directeur. Je suis en train de faire, à mes moments perdus, un récolement général.

MUCHE (*sévère*).

Un ouvrage aurait-il disparu ?

TOPAZE.

Non, monsieur le directeur... Je suis heureux de vous dire que non.

MUCHE.

Bien. (*Il va sortir. Topaze le rappelle timidement.*)

TOPAZE.

Monsieur le directeur ! (*Muche se retourne.*) Je crois que je vais réussir à faire entrer ici un nouvel élève.

MUCHE (*indifférent*).

Ah ?

TOPAZE.

Oui, monsieur le directeur. Et je me permets de vous faire remarquer que c'est le septième.

MUCHE.

Le septième quoi ?

TOPAZE.

Le septième élève que j'ai recruté cette année, pour notre maison.

MUCHE.

Vous avez donc rendu un très grand service à sept familles.

TOPAZE.

Eh oui, au fait, c'est exact.

MUCHE.

D'ailleurs, nous n'avons plus de place et je ne sais pas du tout s'il me sera possible d'accueillir votre petit protégé. Le simple bon sens vous dira que la pension Muche n'est pas dilatable à l'infini. Nos murs ne sont pas en caoutchouc.

TOPAZE (*stupéfait*).

Tiens ! Et moi qui croyais que nous avions moins d'élèves que l'année dernière !

MUCHE.

Monsieur Topaze, apprenez qu'avant-hier, j'ai dû refuser le propre fils d'un grand personnage de la République.

TOPAZE.

Ah ! c'est fâcheux, monsieur le directeur... Parce que je suis moralement engagé avec cette famille !

MUCHE.

Il est imprudent de promettre une faveur quand on n'est point maître de la dispenser. (*Un petit temps.*) Comment s'appelle cet enfant ?

TOPAZE.

Gaston Courtois.

MUCHE.

Je regrette qu'il ne soit point noble. Une particule eût influé sur ma décision. Au moins, est-ce un sujet d'élite ?

TOPAZE.

Peut-être... Je lui ai donné des leçons pendant un mois, chez sa tante, car ses parents sont au Maroc... Il m'a semblé trouver chez lui une certaine agilité d'esprit, une aptitude à saisir les nuances...

MUCHE.

Bien, bien, mais la famille acceptera-t-elle nos conditions ? Huit cents francs par mois, un trimestre d'avance ?

TOPAZE.

Cela va sans dire !

MUCHE.

L'élève suivra-t-il les cours supplémentaires ?

TOPAZE.

Probablement.

MUCHE.

Escrime, modelage, chant choral ?

TOPAZE.

Sans aucun doute.

MUCHE.

Cent vingt francs par mois.

TOPAZE.

Je le suppose.

MUCHE.

Danse, aquarelle, espéranto, deux cents francs ?

TOPAZE.

La famille en comprendra la nécessité.

MUCHE.

Avez-vous dit que nous étions forcés d'ajouter au prix de la pension divers autres suppléments ?

TOPAZE.

Lesquels, monsieur le directeur ?

MUCHE (*automatique*).

Fournitures de plumes et buvards : six francs. Autorisation de boire au robinet d'eau potable : cinq francs. Bibliothèque de fantaisie : vingt francs. Forfait de trente francs pour les petites dégradations du matériel, telles que taches d'encre, noms gravés sur les pupitres, inscriptions dans les cabinets... Enfin six francs par mois pour l'assurance contre les accidents proprement scolaires, comprenant foulures, luxations, fractures, scarlatine épidémique, oreillons et plume dans l'œil. Vous pensez que toutes ces conditions seront acceptées ?

TOPAZE.

J'en suis persuadé.

MUCHE (*un temps de réflexion*).

C'est donc un sujet d'élite, et je me sens tenu de faire un effort en sa faveur. Et d'autre part, puisque vous avez eu l'imprudence de vous engager, il faut bien que je vous tire de ce mauvais pas.

TOPAZE.

Je vous en remercie, monsieur le directeur !

MUCHE.

Dites à cette dame que chaque jour perdu est gros de conséquences pour cet enfant. Je l'attends le plus tôt possible.

TOPAZE.

Elle doit venir aujourd'hui même.

MUCHE.

Bien. J'espère, monsieur Topaze, que je n'oblige pas un ingrat, et qu'un zèle redoublé de votre part me témoignera votre reconnaissance.

TOPAZE.

Vous pouvez y compter absolument, monsieur le directeur.

MUCHE.

Bien. *(Il se tourne et va sortir. Mais il se ravise et se retourne vers Topaze.)* Ah ! voici le dossier que vous m'aviez remis pour les Palmes Académiques. *(Il fouille dans la chemise qu'il porte à la main depuis le début de la scène.)* Et j'ai le plaisir de vous dire... *(Il cherche toujours.)* le plaisir de vous dire... *(Topaze attend, illuminé.)* que M. l'Inspecteur d'Académie m'a parlé de vous dans les termes les plus flatteurs.

TOPAZE *(au comble de la joie).*

Vraiment ?

MUCHE.

Il m'a dit : « M. Topaze mérite dix fois les Palmes ! »

TOPAZE.

Dix fois !

MUCHE.

« Mérite dix fois les Palmes, et j'ai eu presque honte quand j'ai appris qu'il ne les avait pas encore. »

TOPAZE (*il rougit de joie*).

Oh ! je suis confus, monsieur le directeur !

MUCHE.

« D'autant plus, a-t-il ajouté, que je ne puis pas les lui donner cette année ! »

TOPAZE (*consterné*).

Ah ! il ne peut pas !

MUCHE.

Hé, non. Il a dû distribuer tous les rubans dont il disposait à des maîtres plus anciens que vous... Tenez, reprenez votre dossier. Ses dernières paroles ont été : « Dites bien à M. Topaze que pour cette année, je lui décerne les Palmes moralement. »

TOPAZE.

Moralement ?

MUCHE (*qui sort*).

Moralement. C'est peut-être encore plus beau !

(Il sort. Topaze reste un instant songeur, puis il retourne à la bibliothèque de fantaisie, classer ses volumes.)

Scène IV

TOPAZE, TAMISE

(Entre Tamise. Il a visiblement le même tailleur que Topaze. Mais sa barbe est carrée, et il est plus petit. Serviette sous le bras, parapluie.)

TAMISE.

Bonjour, mon vieux.

TOPAZE.

Tiens ! bonjour, Tamise.

TAMISE.

Ça ne va pas ?

TOPAZE.

Mais ça va très bien, au contraire ! Figure-toi que M. l'Inspecteur d'Académie a déclaré à M. Muche, parlant à sa personne, qu'il me décernait les Palmes Académiques moralement.

TAMISE *(suspçonneux)*.

Moralement ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

TOPAZE.

Ça veut dire qu'il m'en juge digne et il a chargé le patron de m'annoncer, en propres termes que je les ai moralement.

TAMISE.

Oui, ça doit te faire tout de même plaisir, mais enfin tu ne les as pas.

TOPAZE.

Oh ! évidemment, si on regarde les choses de près, je ne les ai pas.

TAMISE.

Et si tu veux que je te dise, ça ne m'étonne qu'à demi.

TOPAZE.

Pourquoi ?

TAMISE.

Quand tu t'es fait inscrire parmi les postulants, je n'ai pas voulu formuler un avis que tu ne me demandais pas. Mais je n'ai pu m'empêcher de penser que tu t'y prenais un peu tôt. Regarde, moi, j'ai huit ans de plus que toi. Est-ce que j'ai demandé quelque chose ? Non. J'attends.

TOPAZE.

Mon cher, qui ne demande rien n'a rien.

TAMISE.

Mais qui obtient trop tôt peut avoir l'air d'un arriviste.

TOPAZE.

Ah ! Tu me crois arriviste ?

TAMISE.

Non, non, j'ai dit peut avoir l'air !

(La porte s'ouvre. Entre Panicault.)

Scène V

TOPAZE, TAMISE, PANICAULT

(Panicault est très grand, le dos voûté par les ans. Il a largement dépassé la soixantaine. Il a les dents vertes, et marche la pointe des pieds retroussée. Son chapeau de paille a des bords gondolés. Un parapluie verdâtre pendu au bras, il roule entre ses vieux doigts une cigarette fripée.)

PANICAULT.

Bonjour, mes chers collègues.

TOPAZE.

Bonjour, monsieur Panicault.

PANICAULT.

Je viens de trouver votre petit mot chez le concierge, et me voici à votre service. De quoi s'agit-il ?

TOPAZE.

Mon cher collègue, vous êtes notre doyen, et votre classe est un modèle de discipline. Voilà pourquoi, dans un cas difficile, j'ai eu l'idée de vous demander conseil.

PANICAULT.

Très flatté. (*Il s'assoit sur le dossier d'un banc et tire de sa poche une énorme boîte d'allumettes soufrées, pour allumer sa cigarette.*) Je vous écoute.

TAMISE (*il fait mine de se retirer*).

Je suis de trop ?

TOPAZE.

Au contraire, tu vas, toi aussi, profiter de la leçon. (*À Panicault.*) Figurez-vous qu'un de mes élèves – et j'ignore lequel – fait jouer pendant mes classes une sorte de boîte à musique qui n'émet que trois notes : ding ! ding ! dong !

PANICAULT.

Bon.

TAMISE.

Ah ! les lascars !

PANICAULT.

Et qu'avez-vous fait ?

TOPAZE.

J'ai tout essayé. Allusion, dans mes cours de morale, à la grave responsabilité de l'enfant qui gêne le travail de ses camarades ; objurgations directes au délinquant inconnu, promesses d'amnistie complète s'il se dénonce ; surveillance presque policière de ceux que je soupçonne : résultat nul. Et je suis sûr que je vais

entendre, tout à l'heure encore, ces trois notes ironiques qui détruisent mon autorité et galvaudent mon prestige. Que faut-il faire ?

TAMISE.

Le cas est épineux.

PANICAULT.

Oh ! pas du tout ! La musique, c'est courant... Tantôt ce sont des becs de plume plantés dans un pupitre ; d'autres fois, c'est un élastique tendu qu'on pince avec le doigt ; j'ai même vu une petite trompette. Eh bien, moi, chaque fois que j'entends ça, je mets Duhamel à la porte.

TAMISE.

Mais comment faites-vous pour savoir que c'est lui ?

PANICAULT.

Oh, je ne dis pas que c'est toujours lui qui fait la musique, mais c'est toujours lui que je punis.

TOPAZE.

Mais pourquoi ?

PANICAULT.

Parce qu'il a une tête à ça.

TOPAZE.

Voyons, mon cher collègue, vous plaisantez ?

PANICAULT.

Pas le moins du monde.

TAMISE.

Alors, vous avez choisi un bouc émissaire, un pauvre enfant qui paie pour tous les autres ?

PANICAULT (*choqué*).

Ah ! permettez ! Duhamel, c'est pour la musique seulement. En cas de boules puantes, je punis le jeune Trambouze. Quand ils ont bouché le tuyau du poêle avec un chiffon, c'est Jusserand qui passa à la porte. Et si je trouve un jour de la colle sur ma chaise, ce sera tant pis pour les frères Gisher !

TOPAZE.

Mais c'est un véritable système.

PANICAULT.

Parfaitement. Chacun sa responsabilité. Et ça n'est pas si injuste que ça peut en avoir l'air ; parce que, voyez-vous, un élève qui a une tête à boucher le tuyau du poêle, il est absolument certain qu'il le bouchera et, neuf fois sur dix, c'est lui qui l'aura bouché.

TOPAZE.

Mais la dixième fois ?

PANICAULT (*avec noblesse*).

Erreur judiciaire, qui renforce mon autorité. Quand on doit diriger des enfants ou des hommes, il faut de temps en temps commettre une belle injustice, bien nette, bien criante : c'est ça qui leur en impose le plus !

TOPAZE.

Mais avez-vous songé à l'amertume de l'enfant innocent et puni ?

PANICAULT.

Eh oui, j'y songe. Mais quoi ! Ça le prépare pour la vie !

TOPAZE.

Mais ne croyez-vous pas qu'une petite enquête peut démasquer les coupables ?

PANICAULT.

Les coupables, il vaut mieux les choisir que les chercher.

TAMISE (*sarcastique*).

Et les choisir à cause de leur tête !

TOPAZE.

Ce sont des procédés de Borgia, simplement !

PANICAULT.

Eh bien, dites donc, et la vie, est-ce qu'elle ne fait pas comme ça ? Tout ce qui nous arrive, c'est toujours à cause de notre tête. Et nous ne serions pas ici tous les trois si nous n'étions pas venus au monde avec ces trois pauvres gueules de pions. (*Topaze tousse et se lisse la barbe.*) Tenez, je vais vous raconter une petite histoire : lorsque j'ai passé mon brevet, en 1876...

(*À ce moment, on entend la voix d'un élève qui a dû appliquer sa bouche au trou de la serrure. Il crie :*)

LA VOIX.

*Panicault ! Oh ! Panicault !
Tu l'as mangé, l'haricot ?*

PANICAULT.

Ne bougez pas ! Continuons à parler, il doit nous écouter. En voilà un qui va se faire pincer. (*Il s'avance vers la porte à reculons, avec lenteur.*) Il est évident que le brevet élémentaire est un examen périmé...

LA VOIX (*implorante*).

Tu l'as mangé, l'haricot ?

PANICAULT (*il continue sa manœuvre*).

On devrait alléger les programmes ! (*À voix basse.*) Parlez, bon Dieu !

TAMISE.

Mais certainement, certainement !

LA VOIX.

Panicault ! Oh ! Panicault !

Tu l'as mangé, l'haricot !

PANICAULT (*fiévreux, à voix basse*).

Parlez ! parlez !

TOPAZE.

Oui, pour le brevet élémentaire, on devrait certainement alléger l'haricot... C'est-à-dire les programmes.

PANICAULT.

Il est à quatre pattes devant la porte... Je vois le haut de son derrière de scélérat !...

TAMISE.

C'est d'ailleurs exactement la même chose pour le brevet supérieur.

LA VOIX (*vengeresse*).

Tu l'as mangé, l'haricot !

Tu l'as mangé, l'haricot !

Tu l'as mangé, l'haricot !

Tu l'as mangé, l'hari...

(Panicault, qui est enfin arrivé à la porte, l'a ouverte brusquement. Il se rue sur un grand pendentif en chaussettes, qu'il relève et saisit par le bras.)

PANICAULT (*enthousiaste*).

Chez le directeur ! Chez le directeur !

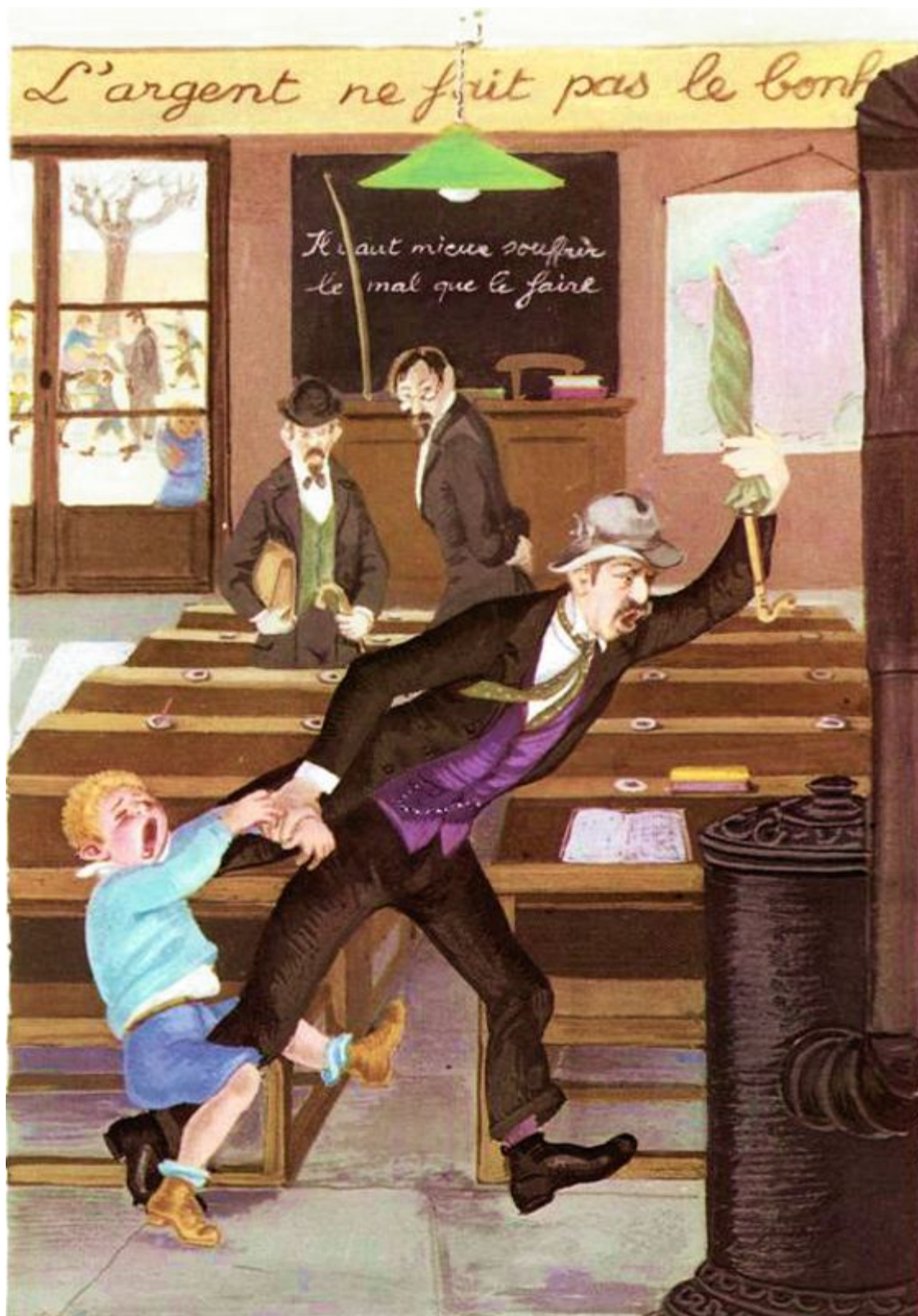
LE PENDARD (*hurlant*).

C'est pas moi ! C'est pas moi !

PANICAULT.

Chez le directeur ! Chez le directeur !

(Il l'emporte en le secouant avec une fureur triomphale.)



Scène VI

TOPAZE, TAMISE

TAMISE.

Il sème l'injustice, il récolte l'injure.

TOPAZE.

C'est logique. Ma méthode est peut-être moins efficace que la sienne, mais du moins aucun de mes élèves ne m'a jamais demandé si j'avais mangé l'haricot...

TAMISE.

Evidemment. Et d'ailleurs, pour ton musicien, moi je vais te donner un plan pour le prendre sur le fait. La première fois que tu entendras la sérénade, reste impassible, continue ton cours comme si tu n'entendais rien, laisse-le s'exciter tout seul. Et, petit à petit, tu te rapproches de la source du bruit, *à reculons*. Et quand tu seras à peu près sûr, tu te retournes brusquement, tu sors le bonhomme de son banc et tu glisses la main dans le pupitre. Je te garantis que tu trouveras l'instrument, aussi sûr que je m'appelle Tamise.

TOPAZE.

Ce plan me paraît très habile. Je ne vois qu'une objection, c'est que ta manœuvre comporte une feinte, une sorte de comédie préalable, qui n'est peut-être pas absolument loyale.

TAMISE.

Le musicien qui t'exaspère depuis quinze jours n'est pas lui-même très loyal.

TOPAZE.

Oui, mais, c'est un enfant...

*(Tamise hausse les épaules avec indulgence. La porte de gauche s'ouvre.
Entre Ernestine Muche.)*



Scène VII

LES MÊMES, ERNESTINE

ERNESTINE.

Bonjour, messieurs...

TAMISE (*il salue avec respect*).

Mademoiselle.

ERNESTINE.

Monsieur Topaze, voulez-vous me prêter la mappemonde ?

TOPAZE.

Avec le plus grand plaisir, mademoiselle...

(Il va ouvrir un petit meuble noir qui contient les cartes et en tire une mappemonde Vidal-Lablache. Il l'offre galamment à Ernestine.)

TAMISE (*mondain*).

Vous avez ce matin une classe de géographie ?

ERNESTINE.

Oui, une leçon sur la répartition des continents et des mers.

TOPAZE.

Voici, mademoiselle...

ERNESTINE.

Je vous remercie, monsieur Topaze.

(Topaze lui ouvre la porte. Elle sourit, elle sort.)

TAMISE.

Mon cher, je te demande pardon... Si je n'avais pas été là, elle serait peut-être restée... Il me semble que ça marche assez fort ?

TOPAZE.

Et tu ne sais pas tout ! *(Confidentiel.)* Tout à l'heure, elle m'a positivement relancé.

TAMISE *(étonné et ravi)*.

Ah ! bah ?

TOPAZE.

Elle m'a reproché ma froideur, tout simplement.

TAMISE *(même jeu)*.

Ah ! bah ?

TOPAZE.

Elle n'a pas dit « froideur » bien entendu... Mais elle me l'a fait comprendre, avec toute sa pudeur de jeune fille. Et j'ai obtenu qu'elle me confie encore une fois les devoirs de ses élèves.

TAMISE.

Elle a accepté ?

TOPAZE.

Les voici. (*Il désigne les liasses de devoirs.*) Les voici.

TAMISE.

Et alors, tu n'as pu faire autrement que lui avouer ta flamme ?

TOPAZE.

Non. Non. Oh ! je lui en ai dit de raides, mais je ne suis pas allé jusqu'à l'aveu.

TAMISE.

Non ?

TOPAZE.

Non.

TAMISE.

Eh bien, je ne sais pas si tu t'en rends compte, mais tu es un véritable Joseph !

TOPAZE.

Mais non, mais non... Considère qu'il s'agit de la main d'Ernestine Muche...

TAMISE (*pensif*).

C'est vrai. C'est un gros coup... Tu as visé haut, Topaze.

TOPAZE.

Et si je réussis, beaucoup de gens, peut-être, diront que j'ai visé trop haut.

TAMISE.

Evidemment... On pourra croire que tu as profité de ton physique pour mettre la main sur la pension Muche...

TOPAZE.

C'est vrai, ça.

TAMISE

(un petit temps de réflexion, puis brusquement).

Et après tout, il faut être ambitieux... À la première occasion, le grand jeu.

TOPAZE.

Le grand jeu. Qu'entends-tu par le grand jeu ?

TAMISE.

Tu prépares le terrain par des regards significatifs. Tu sais, les yeux presque fermés... le regard filtrant...

(Il rejette légèrement la tête en arrière et ferme les yeux à demi pour donner un exemple du regard « filtrant ».)

TOPAZE.

Tu crois que c'est bon ?

TAMISE.

Si tu le réussis, c'est épatant. Ensuite, tu t'approches d'elle, tu adoucis ta voix, et vas-y.

TOPAZE.

Vas-y... Mais comment y va-t-on ?

TAMISE.

Un peu d'émotion, un peu de poésie, et une demande en bonne et due forme. Si tu vois qu'elle hésite, sois hardi. (*Il fait le geste de prendre une femme dans ses bras.*) Un baiser.

TOPAZE.

Un baiser ! Mais que dira-t-elle ?

TAMISE.

Il se pourrait qu'elle se pâmât soudain, en murmurant : « Topaze... Topaze. »

TOPAZE.

Ça, ce serait formidable, mais je n'ose pas l'espérer.

TAMISE.

On ne sait jamais. Ou alors, il se pourrait que sa pudeur lui inspirât une petite réaction, par exemple elle te repoussera, elle te dira : « Que faites-vous là, monsieur ? » Mais ça n'a aucune importance. Tant qu'elle n'appelle pas : « Au secours », ça veut dire : « Oui ».

TOPAZE (*après un temps*).

Comment, le baiser ? Sur le front ?

TAMISE.

Malheureux ! Un baiser sur *la bouche* !

TOPAZE.

Sur la bouche... Tu as fait ça, toi ?

TAMISE (*gaillard*).

Vingt fois.

TOPAZE (*décidé*).

J'essaierai... Ce qui m'inquiète davantage, c'est le père.

TAMISE.

Ah !... le père, ce n'est certainement pas la même manœuvre.

TOPAZE.

Je suis sûr qu'il m'estime et qu'il me sait parfaitement honnête... Mais un refus de sa part me ferait tellement de peine que... Je crois qu'il faudrait le sonder...

TAMISE.

Toi, je te vois venir : tu veux que je m'en charge !

TOPAZE.

Je n'osais pas te le demander.

TAMISE.

Entendu. À la première occasion.

TOPAZE.

Fais ça discrètement, qu'il ne se doute de rien.

TAMISE.

Oh ! Tu me connais. Je m'approcherai de la question à pas de loup.

TOPAZE.

Le moment me paraît favorable, car ce matin même je lui ai annoncé l'arrivée d'un nouvel élève.

TAMISE.

Où l'as-tu déniché ?

TOPAZE.

C'est un enfant à qui je donnais des leçons en ville et j'ai conseillé à la famille de le mettre ici.

TAMISE.

Eh ! gros malin ! Tu as fait plaisir au patron, mais tu risques de perdre tes leçons !

TOPAZE.

Je ne tiens pas à les conserver.

TAMISE.

Mal payées ?

TOPAZE.

Au contraire. Mais c'est toute une histoire. Figure-toi que cet enfant habite chez une jeune femme qui est sa tante. Toute jeune. Ni mariée, ni divorcée, ni veuve.

TAMISE (*perplexe*).

Alors, qu'est-ce qu'elle est ?

TOPAZE.

Je la crois orpheline. Mais fort riche... Le premier jour, elle m'a reçu dans un boudoir des *Mille et Une Nuits*. Des étoffes de soie, des tableaux anciens, des coussins par terre. Le tapis était épais, souple, et avec ça – ça a l'air d'une blague ! – il dépasse sous la porte jusqu'au bas des escaliers.

TAMISE (*petit sifflement*).

Fu-ou... ça suppose de la fortune.

TOPAZE.

Oh !... tu penses ! Presque tous les jours, après ma leçon, un monsieur fort distingué – qui doit être un domestique, quoiqu'il soit toujours en habit – me conduisait dans ce boudoir et la jeune femme m'interrogeait sur les progrès de l'enfant... Eh bien, mon cher, c'est peut-être à cause du décor, ou du parfum qu'elle répand, mais chaque fois que je lui ai parlé, je n'ai jamais pu savoir ce que je lui avais dit...

TAMISE (*ton de blâme navré*).

Oh !... Oh !... Tu n'es pas mondain pour un sou.

TOPAZE.

J'aurais bien voulu t'y voir. Elle s'asseyait sur un coussin, elle avait des bas tissés de la plus fine soie, et de petits souliers précieux... En peau de gant, ou en peau de serpent, et même une fois en or...

TAMISE (*décisif*).

Vu : c'est une chanteuse.

TOPAZE (*violent*).

Allons donc. Ne juge pas aussi brutalement une personne que tu n'as jamais vue. C'est une femme du monde, et du grand monde... J'ai rencontré plusieurs fois chez elle un monsieur qui a dû être un ami de son père, et qui porte la rosette de la Légion d'honneur... Et alors, voilà ce que j'ai pensé...

(À ce moment, on voit par la fenêtre un grand mouvement dans la cour. M. Le Ribouchon passe, affolé. On le voit revenir presque immédiatement. Il précède, son feutre à la main, une femme extrêmement élégante. Topaze donne tous les signes de la plus vive émotion.)

TOPAZE.

Sacré bon Dieu ! la voilà !... C'est elle... Va-t'en... C'est elle...

(La porte s'ouvre. M. Le Ribouchon se penche et dit d'une voix d'eunuque.)

LE RIBOUCHON.

Monsieur Topaze, une dame désire vous parler... *(Il se tourne vers la dame qui le suit.)* Le voici, madame...

(Il s'efface pour laisser entrer la dame, et referme la porte. Tamise se retire dans sa classe.)

Scène VIII

SUZY, TOPAZE

C'est M^{me} Suzy Courtois qui vient d'entrer. Elle a vingt-cinq ans, elle est très jolie, et vêtue avec une grande élégance. Petit chapeau de feutre sur des cheveux

blonds, un vison splendide sur une robe très moderne. Elle s'avance en souriant vers Topaze qui s'efforce de faire bonne contenance.)

SUZY.

Bonjour, monsieur Topaze...

TOPAZE.

Bonjour, madame.

SUZY.

J'ai voulu visiter la pension Muche avant de voir le directeur... Et je crois que j'ai bien fait...

TOPAZE.

Mais certainement, madame, sans aucun doute possible, madame. Et si vous voulez bien me le permettre, je vais vous précéder jusqu'au bureau de M. Muche qui sera charmé de vous voir.

SUZY.

Ici, c'est votre classe ?

TOPAZE.

Oui, madame.

SUZY.

Où sont les autres cours de récréation ?

TOPAZE (*étonné*).

Les autres cours ?

SUZY.

J'imagine que ces enfants peuvent aller jouer dans une sorte de jardin ?

TOPAZE.

Non, madame, non. Je comprends que cette cour peut vous paraître petite, mais elle est en réalité agrandie par un règlement adroit. M. Muche a remarqué qu'un élève qui court occupe beaucoup plus de place qu'un élève immobile. Il a donc interdit tous les jeux qui exigent des déplacements rapides, et la cour s'en est trouvée agrandie...

SUZY.

C'est en partant du même principe que l'on arrive à faire tenir dans un tout petit bocal un grand nombre d'anchois... (*Topaze sourit faiblement.*) Ces portes, tout autour, ce sont les classes ?

TOPAZE.

Oui, madame, il y en a six, comme vous voyez.

SUZY.

Eh bien, mon cher monsieur Topaze, la pension Muche n'est pas du tout ce que j'imaginai...

TOPAZE.

Ah ! oui ? souvent on imagine les choses d'une façon, et puis la réalité est tout autre.

SUZY.

Oui, tout autre...

TOPAZE.

Vous pensiez peut-être que ma classe serait plus petite, ou que nous avions encore l'éclairage au gaz ?

SUZY.

Non. Je pensais que la pension Muche se composait d'autre chose que cinq ou six caves autour d'un puits.

TOPAZE.

Ah ? En somme, votre impression serait plutôt défavorable ?

SUZY.

Nettement.

TOPAZE (*consterné*).

Ah ! Nettement ! Fort bien !

SUZY.

Je sais que vous êtes un excellent professeur, mais ce que je vois de la pension Muche m'ôte l'envie d'y enfermer un enfant.

TOPAZE.

Tant pis, tant pis, madame.

SUZY.

J'espère que cette décision ne vous blesse pas ?

TOPAZE.

C'est un petit contretemps, rien de plus... Je dis contretemps, parce que j'avais déjà parlé à M. Muche de la brillante recrue que je me flattais de lui amener. Il croira certainement que j'avais parlé à la légère.

SUZY.

Dans ce cas, j'irai le voir moi-même et je lui expliquerai la chose de façon à dégager entièrement votre responsabilité.

TOPAZE.

Vous êtes trop bonne, madame.

SUZY.

Quant à Gaston, vous viendrez désormais lui donner chaque jour deux heures de leçon.

TOPAZE.

Deux heures ? C'est malheureusement impossible. Mon emploi du temps ne m'en laisse pas le loisir.

SUZY.

Eh bien, dans ce cas, vous viendrez une heure, comme par le passé.

Scène IX

LES MÊMES, MUCHE

MUCHE

(souriant, la bouche enfarinée, paraît. Il s'efforce de paraître homme du monde).

Monsieur Topaze, faites-moi, je vous prie, la grâce de me présenter.

TOPAZE.

J'ai l'honneur, madame, de vous présenter M. le directeur. (*À Muche.*),
M^{me} Courtois, dont je vous parlais tout à l'heure.

MUCHE.

Madame, je suis profondément honoré...

SUZY.

Je suis charmée, monsieur... M. Topaze vous a parlé d'un projet...

MUCHE.

Mais oui, madame.

SUZY.

Qui n'est encore qu'un projet... J'ai un neveu...

MUCHE (*automatique*).

Charmant enfant.

SUZY.

Vous le connaissez ?

MUCHE.

Pas encore, mais mon excellent collaborateur m'en a dit le plus grand bien.

SUZY.

Sur le conseil de M. Topaze, j'ai songé à vous le confier.

MUCHE.

C'est une heureuse idée, madame... Cet enfant, en qui je devine un sujet d'élite, ne peut manquer de s'épanouir tout naturellement entre nos mains. Nous avons une grande habitude de ces jeunes intelligences qui sont comme des fleurs en bouton, et qu'il faut déplier feuille à feuille, sans les froisser ni les déformer.

SUZY.

J'en suis certaine. Cependant, je dois vous dire que ma résolution n'est pas encore définitive. L'enfant est d'une santé fragile et je voudrais d'abord consulter un médecin, pour savoir s'il pourra supporter les fatigues de l'internat.

MUCHE.

Madame, permettez-moi de vous dire que nous avons pour ainsi dire la spécialité de ces enfants malingres, et que tous repartent d'ici avec de bonnes joues et des membres revigorés.

SUZY.

En somme, vous diriez presque que la pension Muche est un sanatorium ?

MUCHE.

Je n'irai pas jusque-là, madame ; mais je ne doute pas que votre neveu, en moins d'un an, ne gagne ici autant de vigueur que de science.

SUZY.

Je ne suis pas loin de le croire... Et je suis toute disposée à en faire l'expérience, si toutefois le médecin le permet.

MUCHE.

Madame, quelle que soit la décision que vous prendrez, je serai toujours reconnaissant à M. Topaze qui m'a fourni l'occasion de vous être présenté.

SUZY.

Vous avez là le plus précieux des collaborateurs, monsieur.

MUCHE.

Oh ! je le sais, madame, et il n'ignore pas lui-même qu'il a mon estime et mon amitié.

SUZY.

Il mérite certainement les deux. Au revoir, monsieur Topaze. Je vous attends donc ce soir à cinq heures pour la leçon de Gaston.

TOPAZE.

C'est entendu, madame.

MUCHE

(il ouvre la porte, laisse passer Suzy et la suit tout en parlant).

Si vous voulez me permettre, madame, de vous précéder jusque dans mon bureau, je pourrai vous montrer les brillants résultats obtenus par nos élèves aux différents examens, et vous donner un aperçu de nos méthodes pédagogiques, qui sont parmi les plus modernes et les plus...

Scène X

TOPAZE

(resté seul, réfléchit quelques secondes. Il murmure : « Ça va s'arranger... Ça va probablement s'arranger... »)

Entre Ernestine.)

Scène XI

TOPAZE, ERNESTINE

(Ernestine entre par la porte de gauche. Elle rapporte le flacon d'encre rouge.)

ERNESTINE.

Eh bien, cher collègue, vous en recevez des belles dames !

TOPAZE *(rougissant)*.

Cette personne est un parent d'élève. C'est-à-dire que son neveu...

ERNESTINE.

C'est-à-dire que je comprends pourquoi vous m'avez négligée depuis quelque temps !

TOPAZE *(très ému)*.

Mademoiselle !

ERNESTINE.

Vous portiez vos calendriers perpétuels à d'autres ! Tenez, voilà votre encre. Je vous la rends, quoique cette dame ne me paraisse guère en avoir besoin.

TOPAZE.

Mademoiselle, je vous en supplie, ne vous fâchez pas !

ERNESTINE.

Monsieur Topaze, je ne me fâche pas ; je viens au contraire vous demander un grand service.

TOPAZE.

Je tiens à vous dire que je suis à votre entière disposition.

ERNESTINE.

Nous allons voir. (*Elle se rapproche.*) Figurez-vous que je prends des leçons de chant.

TOPAZE.

Ah ! je suis sûr que vous avez une très jolie voix !

ERNESTINE.

Oui, très jolie. Je vais chez mon professeur le jeudi matin, de dix heures à midi. Mon père ne sait pas que je prends ces leçons. C'est un petit secret entre ma mère et moi.

TOPAZE (*attendri*).

Je vous remercie de cette confidence... C'est un petit secret de plus entre nous.

ERNESTINE.

Exactement. Or, M. le directeur vient de décider que le service d'été commencera jeudi prochain. Ça ne vous dit rien ?

TOPAZE.

Ça me dit beaucoup, naturellement. Beaucoup. Mais dans le détail, je ne vois pas exactement quoi.

ERNESTINE.

Eh bien, il va falloir que, le jeudi matin, j’emmène à la promenade tous les élèves de la classe enfantine. De dix à douze.

TOPAZE.

De dix à douze. (*Frappé d’une idée.*) Ah ! Mais alors, vous voilà forcée de renoncer à vos leçons de chant !

ERNESTINE.

Sans aucun doute.

TOPAZE.

Mais c’est navrant ! Il est évident que vous ne pouvez être à la même heure en deux endroits différents !

ERNESTINE.

Comprenez-vous quel service je veux vous demander ?

TOPAZE.

Parfaitement. Vous voulez que j’expose la situation à M. Muche, et qu’il change l’heure de la promenade ?

ERNESTINE.

Pas du tout. Je veux que vous conduisiez la promenade à ma place.

TOPAZE.

Mais oui ! (*Joyeux.*) Et moi qui n’ai justement rien à faire le jeudi matin !

ERNESTINE.

Parfait. Je vais donc dire à mon père que vous demandez à conduire la promenade, parce que, comme vous ne sortez jamais, ça vous donnera l'occasion de prendre l'air.

TOPAZE.

Excellent ! Ô ruse féminine ! *(Il se rapproche d'elle. Avec émotion.)* Mademoiselle Muche... C'est avec une joie profonde que je mènerai ces enfants à la promenade, parce que je... parce que je vous aime. *(Il fait le regard filtrant.)*

ERNESTINE.

Monsieur Topaze, je vous en prie...

TOPAZE

(il se rapproche. Son regard est de plus en plus filtrant).

Je vous aime... Non pas d'une passion perverse et déshonorante, mais d'un amour honnête et profond, pour tout dire, conjugal. *(Il s'est encore rapproché. Elle a peine à retenir son envie de rire. Il la prend brusquement dans ses bras.)* Laissez-moi vous dire... Laissez-moi vous dire... *(Il l'embrasse. Elle le repousse vigoureusement et le giflé.)*

ERNESTINE.

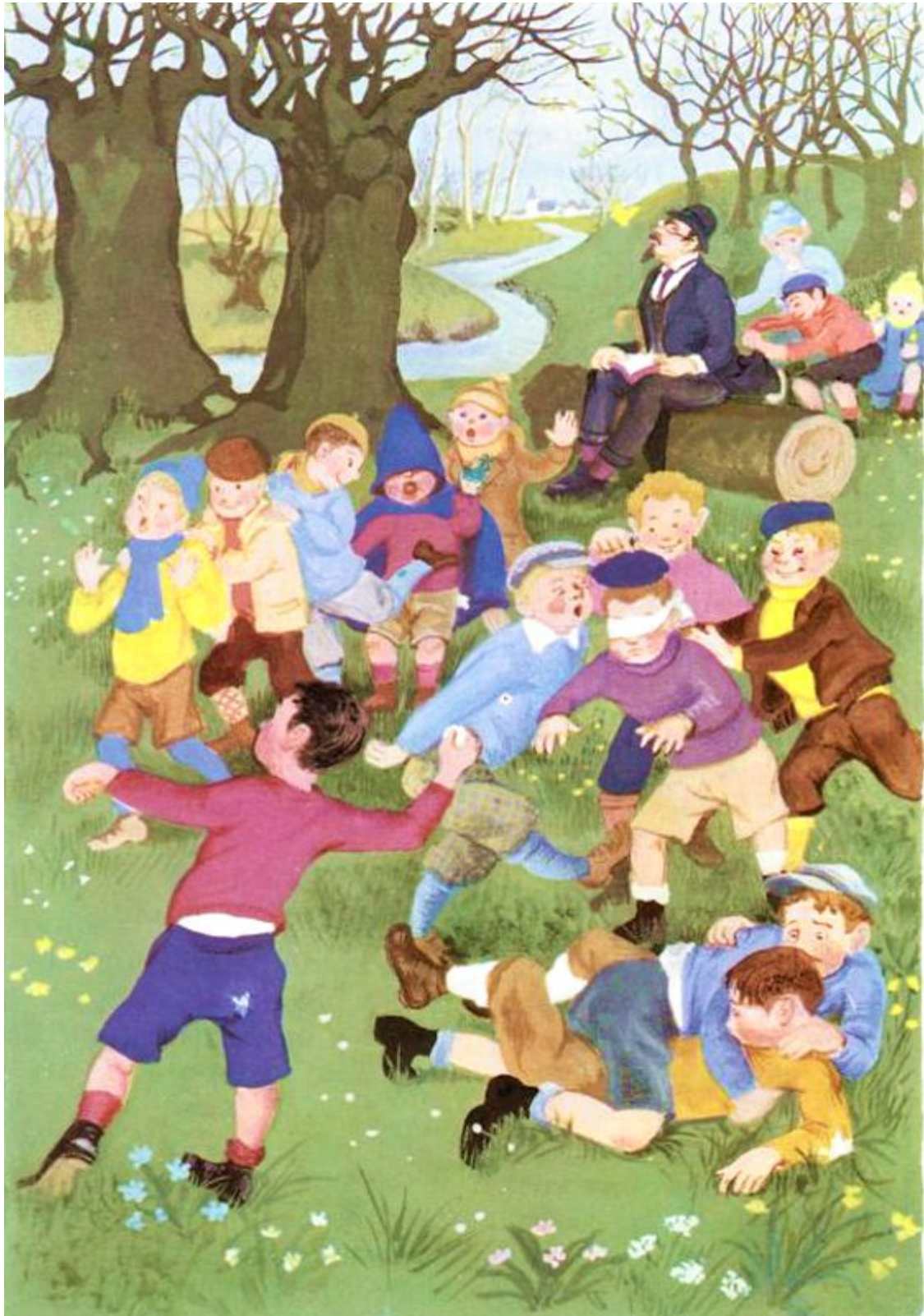
Monsieur Topaze, à quoi pensez-vous ? Est-ce ainsi qu'on s'adresse à une jeune fille ? Tâchez de ne pas recommencer cette plaisanterie, je vous prie. Et n'oubliez pas que jeudi vous faites la promenade à ma place. *(Elle sort.)*

TOPAZE.

Elle a eu la petite réaction prévue... Divine pudeur... Mais elle n'a pas appelé au secours, je crois que ça y est ! *(Il se frotte la joue et répète.)* Divine pudeur !

(Un terrible roulement de tambour est répercuté par les quatre murs de la citerne.)

On voit à travers la porte-fenêtre des enfants qui se mettent en rangs devant la classe. Topaze va leur ouvrir la porte. Mais ils n'entrent pas. Ils attendent son ordre. Il dit : « Allez ! » Toute la classe, qui se compose d'une douzaine de gamins de dix à douze ans, entre. Ils sont deux par deux.)



Scène XII

TOPAZE, LES ÉLÈVES

(Les enfants vont à leur place où ils restent debout, les bras croisés, à côté de leur banc. Topaze, debout sur l'estrade, attend que cette manœuvre soit terminée. Alors il frappe dans ses mains. Tous les enfants s'assoient. Ils ouvrent leurs serviettes ; ils sortent des cahiers, des livres. Quelques-uns bavardent. Topaze, immobile, surveille tout ce mouvement d'un air sévère.)

TOPAZE *(voix autoritaire)*.

Monsieur Cordier, vous croyez-vous sur une place publique ?

(M. Cordier, douze ans, baisse le nez vers son cahier.)

TOPAZE.

Monsieur Jusserand, aujourd'hui encore vous avez négligé d'arracher la feuille quotidienne. *(Il montre le calendrier.)* Je vous retire donc le calendrier.

JUSSERAND *(écœuré)*. Ben vrai !

TOPAZE *(sévèrement)*.

Silence, monsieur ! *(Puis avec une bienveillance épanouie.)* Monsieur Blondet, vos notes de cette semaine sont excellentes, je vous confie le calendrier. Dépouillez-le donc aussitôt de cette feuille périmée.

BLONDET.

Merci, m'sieur !

(M. Blondet va arracher la feuille qu'il jette dans le panier à papiers. Cependant, Topaze est allé s'asseoir à sa chaire. Il tire de sa poche un formidable oignon, et le pose devant lui. Il ouvre ses tiroirs et en sort divers accessoires ; carnets de notes, porte-plume, un petit chiffon pour éclaircir ses lunettes, un essuie-plumes, etc. On voit sous la chaire, entre le bas d'un pantalon luisant et des bottines à boutons, ses chaussettes de coton blanc. Un silence.)

TOPAZE *(solennel)*.

Demain matin, de huit heures et demie à neuf heures et demie, composition de morale. Inscrivez, je vous prie, la date de ce concours sur vos cahiers de texte individuels.

(Remue-ménage. On ouvre des cahiers. Topaze se lève, va au tableau, prend la craie, et écrit en grosses lettres :)

Mercredi 17 janvier...

(À ce moment, au dernier banc, avec des chuchotements irrités, deux élèves échangent quelques horions.)

TOPAZE *(au tableau sans tourner la tête)*.

Monsieur Kerguézec, je n'ai pas besoin de tourner la tête pour savoir que c'est vous qui troublez la classe...

(Il écrit sur la deuxième ligne : Composition de morale. À ce moment, l'élève Séguédille, assis au fond à droite, accomplit l'exploit qu'il préparait depuis son entrée. Avec un fil de caoutchouc, il lance un morceau de papier roulé qui va frapper le tableau à côté de Topaze. Le professeur se retourne brusquement, comme mû par un ressort. Les yeux fermés, la barbe hérissée, il tend un index menaçant vers la gauche de la classe et crie.)

TOPAZE.

Kerguézec ! À la porte... Je vous ai vu. *(Silence de mort. L'élève Séguédille, la tête baissée, rigole doucement.)* Kerguézec, inutile de vous cacher. Je vous ordonne de sortir. *(Silence.)* Où est Kerguézec ?

L'ÉLÈVE CORDIER (*il se lève timidement*).

Sieur, il est absent depuis trois jours...

TOPAZE (*démonté*).

Ah ! il est absent ? Eh bien, soit, il est absent. Quant à vous, monsieur Cordier, je vous conseille de ne pas faire la forte tête. Allons, écrivez. (*Un silence, Topaze est allé se rasseoir à sa chaire. Et il commence sa leçon.*) Pour nous préparer à la composition de morale qui aura lieu (*Il montre l'inscription au tableau.*) demain mercredi, nous allons faire aujourd'hui, oralement, une sorte de révision générale. Toutefois, avant de commencer cette révision, je veux parler à l'un d'entre vous, à celui qui depuis quelques jours trouble nos classes par une musique inopportune. Je le prie, pour la dernière fois, de ne point recommencer aujourd'hui sa petite plaisanterie que je lui pardonne bien volontiers. Je suis sûr qu'il a compris et que je n'aurai pas fait appel en vain à son sens moral. (*un très court silence. Puis la musique commence, plus ironique que jamais. Topaze rougit de colère, mais se contient.*) Bien : désormais, j'ai les mains libres. (*Un silence.*) Travaillons. (*Un court silence.*) Je vous préviens tout de suite. La question que vous aurez à traiter demain, et qui décidera de votre rang, ne sera pas une question particulière et limitée comme le serait une question sur la patrie, le civisme, les devoirs envers les parents ou les animaux. Non. Ce sera plutôt, si j'ose dire, une question fondamentale sur les notions de bien et de mal, ou sur le vice ou la vertu. Pour vous préparer à cette épreuve, nous allons nous pencher sur les mœurs des peuples civilisés, et nous allons voir ensemble quelles sont les nécessités *vitales* qui nous forcent d'obéir à la loi *morale*, même si notre esprit n'était pas *naturellement porté à la respecter*. (*On entend chanter la musique. Topaze ne bronche pas.*) Prenons des exemples dans la réalité quotidienne. Voyons. (*Il cherche un nom sur son carnet.*) Elève Tronche-Bobine. (*L'élève Tronche-Bobine se lève, il est emmitouflé de cache-nez ; il a des bas à grosses côtes, et un sweater de laine sous sa blouse.*) Pour réussir dans la vie, c'est-à-dire pour y occuper une situation qui corresponde à votre mérite, que faut-il faire ?

L'ÉLÈVE TRONCHE (*réfléchit fortement*).

Il faut faire attention.

TOPAZE.

Si vous voulez. Il faut faire... attention à quoi ?

L'ÉLÈVE TRONCHE (*décisif*).

Aux courants d'air. (*Toute la classe rit.*)

TOPAZE (*il frappe à petits coups rapides sur son bureau pour rétablir le silence*).

Elève Tronche, ce que vous dites n'est pas entièrement absurde, puisque vous répétez un conseil que vous a donné madame votre mère, mais vous ne touchez pas au fond même de la question. Pour réussir dans la vie, il faut être... Il faut être ?... (*L'élève Tronche sue horriblement, plusieurs élèves lèvent le doigt pour répondre en disant : « M'sieu... M'sieu... ». Topaze repousse ces avances.*) Laissez répondre celui que j'interroge. Élève Tronche, votre dernière note fut un zéro. Essayez de l'améliorer... Il faut être ho... ho...

(*Toute la classe attend la réponse de l'élève Tronche. Topaze se penche vers lui.*)

L'ÉLÈVE TRONCHE (*perdu*).

Horrible !

(*Éclat de rire général accompagné d'une ritournelle de boîte à musique.*)

TOPAZE (*découragé*).

Zéro, asseyez-vous. (*Il inscrit le zéro.*) Il faut être *honnête*. Et nous allons vous en donner quelques exemples décisifs. D'abord toute entreprise malhonnête est vouée par avance à un échec certain. (*Musique. Topaze ne bronche pas.*) Chaque jour, nous voyons dans les journaux que l'on ne brave point impunément les lois humaines. Tantôt, c'est le crime horrible d'un fou qui égorge l'un de ses semblables, pour s'approprier le contenu d'un portefeuille ; d'autres fois, c'est un homme alerte, qui, muni d'une grande prudence et d'outils spéciaux, ouvre illégalement la serrure d'un coffre-fort pour y dérober des titres de rente ; tantôt,

enfin, c'est un caissier qui a perdu l'argent de son patron en l'engageant à tort sur le résultat futur d'une course chevaline. *(Avec force.)* Tous ces malheureux sont aussitôt arrêtés, et traînés par les gendarmes aux pieds de leurs juges. De là, ils seront emmenés dans une prison pour y être péniblement régénérés. Ces exemples prouvent que le mal reçoit une punition immédiate et que s'écarter du droit chemin, c'est tomber dans un gouffre sans fond. *(Musique.)* Supposons maintenant que par extraordinaire un malhonnête homme... ait réussi à s'enrichir. Représentons-nous cet homme, jouissant d'un luxe mal gagné. Il est admirablement vêtu, il habite à lui seul plusieurs étages. Deux laquais veillent sur lui. Il a de plus une servante qui ne fait que la cuisine, et un domestique spécialiste pour conduire son automobile. Cet homme a-t-il des amis ?

(L'élève Cordier lève le doigt. Topaze lui fait signe. Il se lève.)

CORDIER.

Oui, il a des amis.

TOPAZE *(ironique)*.

Ah ? vous croyez qu'il a des amis ?

CORDIER.

Oui, il a beaucoup d'amis.

TOPAZE.

Et pourquoi aurait-il des amis ?

CORDIER.

Pour monter dans son automobile.

TOPAZE *(avec feu)*.

Non, monsieur Cordier... Des gens pareils... s'il en existait, ne seraient que de vils courtisans... L'homme dont nous parlons n'a point d'amis. Ceux qui l'ont

connu jadis savent que sa fortune n'est point légitime. On le fuit comme un pestiféré. Alors, que fait-il ?

ÉLÈVE DURANT-VICTOR.

Il déménage.

TOPAZE.

Peut-être. Mais qu'arrive-t-il dans sa nouvelle résidence ?

DURANT-VICTOR.

Ça s'arrangera.

TOPAZE.

Non, monsieur Durant-Victor, ça ne peut pas s'arranger, parce que, quoi qu'il fasse, où qu'il aille, il lui manquera toujours l'approbation de sa cons... de sa cons...

(Il cherche des yeux l'élève qui va répondre. L'élève Pitart-Vergniolles lève le doigt.)

PITART-VERGNIOLLES.

De sa concierge.

(Explosion de rires.)

TOPAZE *(grave)*.

Monsieur Pitart-Vergniolles, j'aime à croire que cette réponse saugrenue n'était point préméditée. Mais vous pourriez réfléchir avant de parler. Vous eussiez ainsi évité un zéro qui porte à votre moyenne un coup sensible. *(Il inscrit le zéro fatal.)* Ce malhonnête homme n'aura jamais l'approbation de sa conscience. Alors, tourmenté jour et nuit, pâle, amaigri, exténué, pour retrouver enfin la paix et la joie, il distribuera aux pauvres toute sa fortune parce qu'il aura compris que...

(Pendant ces derniers mots, Topaze a pris derrière lui un long bambou et il montre, du bout de cette badine, l'une des maximes sur le mur.

TOUTE LA CLASSE *(en chœur d'une voix chantante).*

Bien mal acquis ne profite jamais...

TOPAZE.

Bien. Et que...

(Il montre une autre maxime.)

TOUTE LA CLASSE *(même jeu).*

L'argent ne fait pas le bonheur...

TOPAZE.

Parfait. Voyons maintenant le sort de l'honnête homme. Élève Séguédille, voulez-vous me dire quel est l'état d'esprit de l'honnête homme après une journée de travail ?

ÉLÈVE SÉGUÉDILLE.

Il est fatigué.

TOPAZE.

Vous avez donc oublié ce que nous avons dit vingt fois dans cette classe. Le travail est-il fatigant ?

ÉLÈVE BERTIN *(il se lève les bras croisés et récite d'un trait).*

Le travail ne fatigue personne. Ce qui fatigue, c'est l'oisiveté, mère de tous les vices.

TOPAZE.

Parfait ! Monsieur Bertin, je vous donne un dix. Si cet honnête homme est caissier, même dans une grande banque, il rendra ses comptes avec une minutie scrupuleuse et son patron charmé l'augmentera tous les mois. *(À ce moment, la musique commence à vibrer frénétiquement. Topaze se lève.)* S'il est commerçant, il repoussera les bénéfices exagérés ou illicites ; il en sera récompensé par l'estime de tous ceux qui le connaissent et dont la confiance fera prospérer ses affaires. *(Topaze se rapproche peu à peu de l'élève Séguédille.)* Si une guerre éclate, il ira s'engager dans l'armée de son pays et s'il a la chance d'être gravement blessé, le gouvernement l'enrichira d'une décoration qui le désignera à l'admiration de ses concitoyens. Tous les enfants le salueront sans le connaître, et sur son passage, les vieillards diront entre eux : « Passez à la porte, immédiatement ! »

(Topaze s'est brusquement retourné et s'est précipité sur l'élève Séguédille.)

SÉGUÉDILLE *(terrorisé)*.

C'est pas moi... c'est pas moi...

TOPAZE *(trionphant)*.

Ah ! ce n'est pas vous !... Sortez de votre banc ; sortez ! *(Il le tire hors du banc, passe sa main sous le pupitre et en sort un moulinet à musique.)* Ah ! ah !... voici l'instrument. *(Il le fait sonner.)* Monsieur Séguédille, votre affaire est claire... Vous prenez donc ma bonté pour de la faiblesse ? *(Silence.)* Ma patience pour de l'aveuglement ? Ha, ha, monsieur Séguédille, sachez que le gant de velours cache une main de fer... *(Il brandit sa main, les doigts écartés.)* Et si vous avez le mauvais esprit, je vous briserai. *(M. Séguédille, tremblant, se prépare à sortir.)* Où allez-vous ?

SÉGUÉDILLE.

À la porte.

TOPAZE *(il le regarde un instant)*.

Eh bien, non. Restez ici. *(Il le met au piquet près de la bibliothèque.)* Sous les yeux de vos camarades qui vous jugent sévèrement. *(Eclat de rire général. Topaze*

frappe sur son bureau. Silence.) À la fin de la classe, je statuerai sur votre sort. Jusque-là, je vous condamne à *l'incertitude...* *(Un temps.)* Après cet incident pénible, revenons à nos travaux... Nous disions donc...

(La porte s'ouvre. Tous les élèves se lèvent, les bras croisés. Entre M. Muche, qui précède la baronne Pitart-Vergniolles. Elle a quarante ans depuis cinq ans et de la moustache. M. Topaze se lève, s'avance vers M. Muche et salue profondément la baronne.)

Scène XIII

TOPAZE, MUCHE, LA BARONNE

MUCHE.

Monsieur Topaze, Madame la baronne Pitart-Vergniolles désire vous parler.

TOPAZE.

Monsieur le directeur, je suis à votre entière disposition, quoique ma leçon ne soit point terminée... Et il serait peut-être préférable, dans l'intérêt des élèves...

MUCHE.

La matière ne souffre point de retard. *(Il se tourne vers les élèves qui sont restés debout.)* Mes enfants, vous pouvez aller jouer. *(À Topaze.)* J'ai prévenu M. Le Ribouchon qui les surveillera.

(Les élèves sortent. L'un d'eux se détache des rangs et vient embrasser la baronne. C'est le jeune Pitart-Vergniolles.)

MUCHE *(souriant)*.

Le charmant enfant...

LA BARONNE (*à Topaze*).

Je viens vous demander, monsieur Topaze, ce que vous pensez du travail de mon fils Agénor...

TOPAZE.

Madame, je serais très heureux de vous le dire, mais je préférerais que cet enfant n'entendît pas notre conversation.

MUCHE (*à la baronne*).

Excellent principe... Allez rejoindre vos camarades... (*La baronne embrasse l'enfant qui sort.*) Enfant sympathique et bien élevé.

LA BARONNE (*à Topaze*).

Il vous aime beaucoup, monsieur. Il parle souvent de vous à son père en des termes qui marquent une grande estime.

TOPAZE.

J'en suis très heureux, madame... Je tiens à mériter l'estime de mes élèves...

MUCHE.

Vous l'avez, mon cher Topaze... Je dirai même que vous savez gagner leur affection.

(*Topaze se rengorge et sourit.*)

LA BARONNE.

L'enfant vous apprécie à tel point qu'il a exigé que je vienne vous demander des leçons particulières...

MUCHE (*à Topaze*).

Tout à votre louange...

TOPAZE.

J'en suis très flatté, madame...

LA BARONNE.

Il en a eu envie comme d'une friandise ou d'un jouet... C'est charmant, n'est-ce pas ? Je viens donc vous dire, monsieur, que vous lui donnerez chaque semaine autant d'heures que vous voudrez, et au prix que vous fixerez...

MUCHE.

Hé, hé... très significatif...

LA BARONNE.

Quand on a la chance de rencontrer un maître de cette valeur, le mieux que l'on puisse faire, c'est de s'en remettre à lui entièrement...

TOPAZE.

Madame, j'en suis confus...

LA BARONNE.

Et de quoi seriez-vous confus ? D'être la perle des professeurs ?

TOPAZE.

Oh ! madame...

LA BARONNE.

C'est donc entendu. Vous viendrez chez moi demain soir et vous me mettrez au courant de ce que vous aurez décidé pour le nombre et le prix des leçons.

TOPAZE.

C'est entendu, madame. Je vais vous dire, d'ailleurs, tout de suite quelles sont mes heures de liberté... *(Il feuillette un petit carnet.)*

LA BARONNE.

Demain, demain... Permettez-moi maintenant de vous parler d'une affaire qui me tient à cœur...

MUCHE.

Oh ! Une bagatelle qui sera promptement rectifiée...

TOPAZE.

De quoi s'agit-il, madame ?

LA BARONNE *(elle tire de son sac une enveloppe)*.

Je viens de recevoir les notes trimestrielles de mon fils et je n'ai pas osé montrer ce bulletin à son père...

MUCHE.

J'ai déjà expliqué à Madame la baronne qu'il y a eu sans doute une erreur de la part du secrétaire qui recopie vos notes...

TOPAZE.

Je ne crois pas, monsieur le directeur... Car je n'ai pas de secrétaire, et ce bulletin a été rédigé de ma main...

(Il prend le bulletin et l'examine.)

MUCHE (*il appuie sur certaines phrases*).

Madame la baronne, qui vient de vous demander des *leçons particulières, a trois enfants dans notre maison*, et je lui ai moi-même de *grandes obligations !...* C'est pourquoi je ne serais pas étonné qu'il y eût une erreur.

TOPAZE (*regarde le bulletin*).

Pourtant, ces notes sont bien celles que j'ai données à l'élève...

LA BARONNE.

Comment ? (*Elle lit sur le bulletin.*) Français : zéro. Calcul : zéro. Histoire : un quart. Morale : zéro.

MUCHE.

Allons ! Regardez bien, monsieur Topaze... Regardez *de plus près, avec toute votre perspicacité...*

TOPAZE.

Oh ! c'est vite vu... Il n'a eu que des zéros... Je vais vous montrer mes cahiers de notes... (*Il prend un cahier ouvert.*)

MUCHE (*il lui prend le cahier et le referme*).

Écoutez-moi, mon cher ami. Il n'y a pas grand mal à se tromper : *Errare humanum est, perseverare diabolicum*. (*Il le regarde fixement entre les deux yeux.*) Voulez-vous être assez bon pour refaire le calcul de la moyenne de cet enfant ?

TOPAZE.

Bien volontiers... Ce ne sera pas long...

(*Il s'installe à sa chaire, ouvre plusieurs cahiers et commence ses calculs. Cependant, la baronne et Muche, debout, de part et d'autre de la chaire,*

échangent quelques phrases à haute voix, tout en regardant Topaze.)

MUCHE.

Aurez-vous bientôt, madame la baronne, l'occasion de rencontrer M. l'inspecteur d'Académie ?

LA BARONNE.

Je le verrai mercredi, car c'est le mercredi soir qu'il a son couvert chez moi... C'est un ancien condisciple du baron, il a pour nous une très grande amitié...

MUCHE.

Il a beaucoup d'estime pour notre ami M. Topaze, mais il n'a pas pu lui donner les Palmes cette année... Il ne les lui a décernées que moralement.

LA BARONNE.

Oh !... M. Topaze aura son ruban à la première occasion. Je vous le promets !

MUCHE.

Dites-donc, mon cher ami, madame la baronne promet que vous aurez réellement les Palmes l'an prochain...

TOPAZE (*il relève la tête*).

Ce serait vraiment une grande joie, madame... Cette nouvelle est pour moi plus que vous ne pensez, madame...

MUCHE.

Vous avez retrouvé l'erreur ?

TOPAZE.

Mais non... Il n'y a pas d'erreur...

MUCHE (*impatienté*). Voyons, voyons, soyez logique avec vous-même !... Vous croyez madame la baronne quand elle vous dit que vous aurez les Palmes et vous ne la croyez pas quand elle affirme qu'il y a une erreur !

TOPAZE.

Mais madame, je vous jure qu'il n'y a pas d'erreur possible. Sa meilleure note est un 2... Il a eu encore un zéro hier, en composition mathématique... Onzième et dernier : Pitart-Vergniolles...

LA BARONNE (*elle change de ton*).

Et pourquoi mon fils est-il le dernier ?

MUCHE (*il se tourne vers Topaze*).

Pourquoi dernier ?

TOPAZE.

Parce qu'il a eu zéro.

MUCHE (*à la baronne*).

Parce qu'il a eu un zéro.

LA BARONNE.

Et pourquoi a-t-il eu zéro ?

MUCHE (*il se tourne vers Topaze sévèrement*).

Pourquoi a-t-il eu zéro ?

TOPAZE.

Parce qu'il n'a rien compris au problème.

MUCHE (*à la baronne, en souriant*).

Rien compris au problème.

LA BARONNE.

Et pourquoi n'a-t-il rien compris au problème ? Je vais vous le dire, monsieur Topaze, puisque vous me forcez à changer de ton. (*Avec éclat.*) Mon fils a été le dernier parce que la composition était truquée.

MUCHE.

Était truquée !... ho ! ho ! ceci est d'une gravité exceptionnelle...

(*Topaze est muet de stupeur et d'émotion.*)

LA BARONNE.

Le problème était une sorte de labyrinthe à propos de deux terrassiers qui creusent un bassin rectangulaire. Je n'en dis pas plus.

MUCHE (*à Topaze, sévèrement*).

Madame la baronne n'en dit pas plus !

TOPAZE.

Madame, après une accusation aussi infamante, il convient d'en dire plus.

MUCHE.

Calmez-vous, cher ami.

LA BARONNE (*à Topaze*).

Nierez-vous qu'il y ait dans votre classe un élève nommé Gigond ?

MUCHE (*à Topaze*).

Un élève nommé Gigond ?

TOPAZE.

Nullement. J'ai un élève nommé Gigond.

MUCHE (*à la baronne*).

Un élève nommé Gigond.

LA BARONNE (*brusquement*).

Quelle est la profession de son père ?

TOPAZE.

Je n'en sais rien !

LA BARONNE (*à Muche sur le ton de quelqu'un qui porte un coup décisif*).

Le père du nommé Gigond a une entreprise de terrassement. Dans le jardin du nommé Gigond, il y a un bassin rectangulaire. Voilà. Je n'étonnerai personne en disant que le nommé Gigond a été premier.

MUCHE (*sévèrement*).

Que le nommé Gigond a été premier. (*À la baronne en souriant.*) Mon Dieu, madame...

TOPAZE (*stupéfait*).

Mais je ne vois nullement le rapport...

LA BARONNE (*avec autorité*).

Le problème a été choisi pour favoriser le nommé Gigond. Mon fils l'a compris tout de suite. Et il n'y a rien qui décourage les enfants comme l'injustice et la fraude.

TOPAZE (*tremblant et hurlant*).

Madame, c'est la première fois que j'entends mettre en doute ma probité... qui est entière, madame... qui est entière...

MUCHE (*à Topaze*).

Calmez-vous, je vous prie. Certes, on peut regretter que le premier en mathématiques soit précisément un élève qui, par la profession de son père, et par la nature même du bassin qu'il voit chez lui, ait pu bénéficier d'une certaine familiarité avec les données du problème. (*Sévèrement.*) Ceci d'ailleurs ne se reproduira plus, car j'y veillerai... Mais d'autre part, madame (*la main sur le cœur*) je puis vous affirmer l'entière bonne foi de mon collaborateur.

LA BARONNE.

Je ne demande qu'à vous croire. Mais il est impossible d'admettre que mon fils soit dernier.

MUCHE (*à Topaze*).

Impossible d'admettre que son fils soit dernier.

TOPAZE.

Mais, madame, cet enfant est dernier, c'est un fait.

LA BARONNE.

Un fait inexplicable.

MUCHE (*à Topaze*).

C'est peut-être un fait, mais il est inexplicable.

TOPAZE.

Mais non, madame, et je me charge de vous l'expliquer.

LA BARONNE.

Ah ! vous vous chargez de l'expliquer ! Eh bien, je vous écoute, monsieur.

TOPAZE.

Madame, cet enfant est en pleine croissance.

LA BARONNE.

Très juste.

TOPAZE.

Et physiquement, il oscille entre deux états nettement caractérisés.

MUCHE.

Hum...

TOPAZE.

Tantôt il bavarde, fait tinter des sous dans sa poche, ricane sans motif et jette des boules puantes. C'est ce que j'appellerai la période active. Le deuxième état est aussi net. Une sorte de dépression. À ces moments-là, il me regarde fixement, il paraît m'écouter avec une grande attention. En réalité, les yeux grands ouverts, il dort.

LA BARONNE (*elle sursaute*).

Il dort ?

MUCHE.

Ceci devient étrange. Vous dites qu'il dort ?

TOPAZE.

Si je lui pose une question, il tombe de son banc.

LA BARONNE.

Allons, monsieur, vous rêvez.

TOPAZE.

Non, madame, je veux vous parler dans son intérêt, et je sais que ma franchise lui sera utile, car les yeux d'une mère ne voient pas tout.

MUCHE.

Allons, mon cher Topaze, je crois que vous feriez beaucoup mieux de trouver l'erreur.

LA BARONNE (*à Muche*).

Laissez parler monsieur Topaze. Je crois qu'il va nous dire quelque chose d'intéressant. Qu'est-ce que les yeux d'une mère ne peuvent pas voir ?

TOPAZE (*convaincu et serviable*).

Regardez bien votre fils, madame. Il a un faciès terreux, les oreilles décollées, les lèvres pâles, le regard incertain.

LA BARONNE (*outrée*).

Oh !

MUCHE (*en écho*).

Oh !

TOPAZE (*rassurant*).

Je ne dis pas que sa vie soit menacée par une maladie aiguë : non. Je dis qu'il a probablement des végétations, ou peut-être le ver solitaire, ou peut-être une hérédité chargée, ou peut-être les trois à la fois. Ce qu'il lui faut, c'est une surveillance médicale.

(Pendant les dernières phrases, la baronne a tiré de son sac un face-à-main, et elle examine Topaze.)

LA BARONNE (*à Muche*).

Mais qu'est-ce que c'est que ce galvaudeux mal embouché ?

MUCHE (*sévère et hurlant*).

Monsieur Topaze ! (*Humble et désolé.*) Madame la baronne.

TOPAZE.

Mais madame...

LA BARONNE.

Un pion galeux qui se permet de juger les Pitart-Vergniolles.

MUCHE.

Monsieur Topaze, c'est incroyable... Vous jugez les Pitart-Vergniolles !

LA BARONNE.

Un crève-la-faim qui cherche à raccrocher des leçons particulières...

TOPAZE.

Mais je parlais en toute sincérité...

LA BARONNE.

Et ça court après les Palmes !

TOPAZE.

Mais, madame, je les ai déjà moralement.

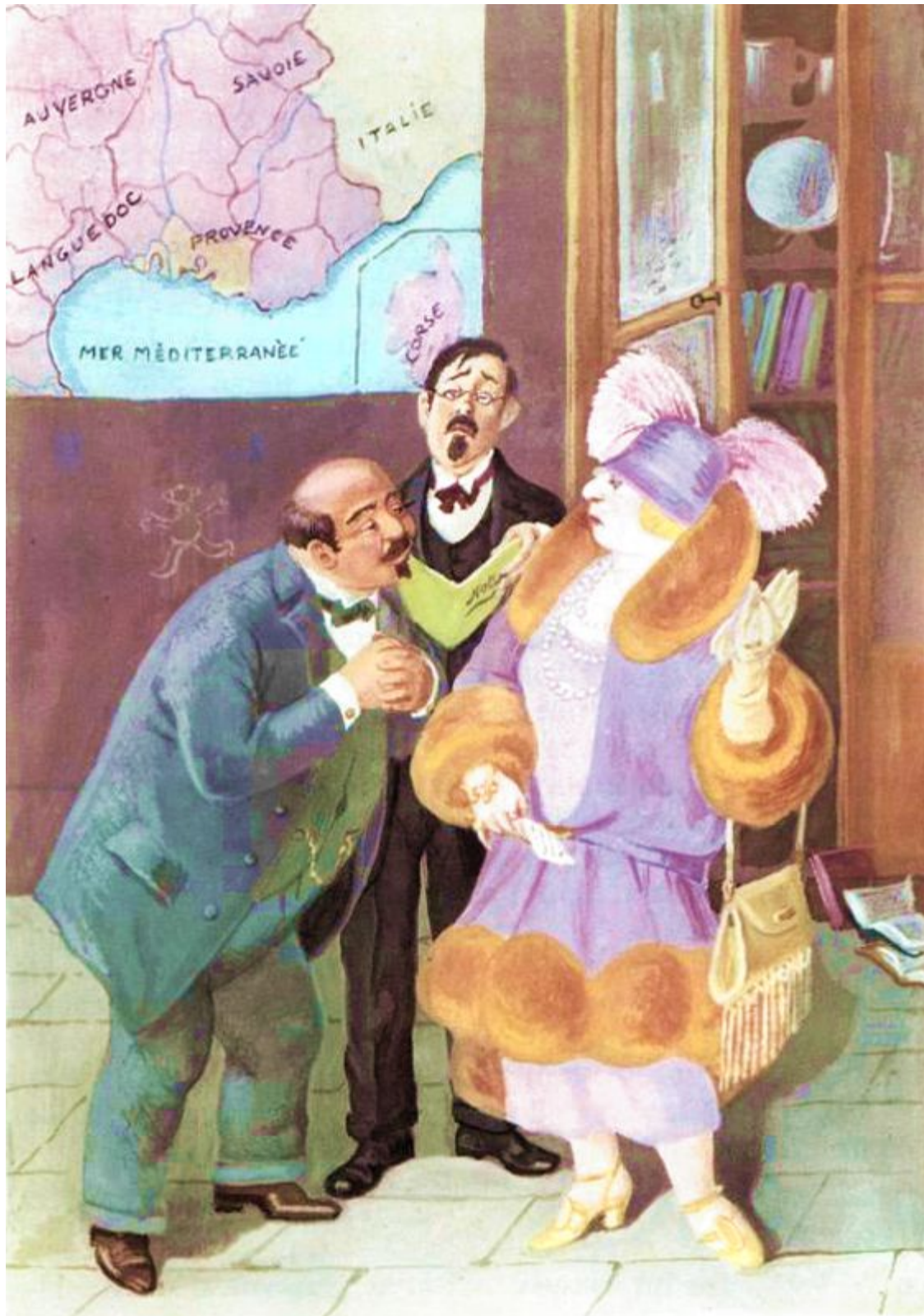
MUCHE (*sarcastique*).

Moralement ! Faites des excuses, monsieur, au lieu de dire de pareilles niaiseries ! Chère madame...

LA BARONNE.

Monsieur Muche, si ce diffamateur professionnel doit demeurer dans cette maison, je vous retire mes trois fils séance tenante. Quant à ce bulletin hypocrite, voilà ce que j'en fais.

(Elle déchire le bulletin, jette les morceaux au nez de Topaze et sort. M. Muche, affolé, la suit, en bégayant : « Madame la baronne... Madame la baronne ». Topaze reste seul, ahuri... Soudain, Muche rentre, terrible).



Scène XIV

MUCHE, TOPAZE

MUCHE.

Monsieur, vous avez parlé à cette dame avec une audace stupéfiante. Tâchez de la rejoindre avant qu'elle n'ait quitté cette maison, et présentez-lui vos excuses !

TOPAZE.

Si je l'ai offensée, je n'en avais pas l'intention.

MUCHE.

Courez le lui dire et obtenez son pardon, sinon votre carrière ici sera gravement compromise.

TOPAZE.

J'y cours, monsieur le directeur, j'y cours.

(Muche, resté seul, se promène fébrilement de long en large. Tamise entre, souriant, par la gauche.)

Scène XV

MUCHE, TAMISE

TAMISE.

Bonjour, monsieur le directeur.

MUCHE.

Bonjour.

TAMISE.

Je désirerais, monsieur le directeur, vous demander un conseil.

MUCHE.

Venez me voir dans mon bureau à midi.

TAMISE.

Monsieur le directeur, je m'excuse d'insister, mais j'aimerais vous parler tout de suite, car je crois que c'est le moment.

MUCHE (*qui regarde du côté de la fenêtre*).

Je vous écoute.

TAMISE (*machiavélique*).

Monsieur le directeur, vous n'êtes pas seulement le maître et le chef de cette maison, mais vous en êtes, à coup sûr, la plus haute autorité morale.

MUCHE (*distrain*).

Si vous voulez.

TAMISE.

C'est pourquoi je voudrais avoir votre opinion sur une affaire qui n'a rien de scolaire... (*Un temps, Muche le regarde d'un œil froid.*) J'ai un ami, qui est jeune, bien fait de sa personne et qui me paraît avoir un certain avenir.

MUCHE.

Eh bien ?

TAMISE.

Cet ami est amoureux d'une jeune fille qui, de son côté, n'est pas indifférente aux charmes de mon ami, puisqu'elle lui a donné des encouragements très nets.

MUCHE.

Eh bien ?

TAMISE.

Tout ceci, normalement, devrait se terminer par un mariage, mais il y a une certaine différence de fortune et de situation. Mon ami est lieutenant, le père de la jeune fille est général. Et voici la question que je veux vous poser. Si mon ami tente une démarche auprès du général, comment sera-t-il reçu ?

MUCHE.

Voilà qui mérite examen... Votre ami est-il un parfait honnête homme ?

TAMISE.

Pour ça, j'en réponds !

MUCHE.

Le général est-il homme de cœur ?

TAMISE.

Oh ! oui, il a une âme de général.

MUCHE.

Que votre ami présente sa demande. Il sera reçu à bras ouverts, du moins, je le crois.

TAMISE (*un large sourire*).

Eh bien, le général, c'est vous !

MUCHE (*stupéfait*).

Moi, général ?

TAMISE.

Le lieutenant, c'est Topaze, et la jeune fille, c'est la toute gracieuse M^{lle} Muche.

MUCHE.

Comment, Topaze veut épouser ma fille ?

TAMISE.

Oui.

MUCHE.

Et vous dites qu'elle lui a donné des encouragements ?

TAMISE.

Nets, mais discrets et dignes d'une jeune fille de bonne famille...

MUCHE.

Par exemple ?

TAMISE.

Quand elle a des devoirs à corriger, elle les lui confie, ils se retrouvent ici même pendant les récréations... Bref, c'est une idylle...

MUCHE.

Je vais étudier la question...

TAMISE.

Que dois-je dire à Topaze ?

MUCHE.

Rien. Je lui parlerai moi-même.

TAMISE.

J'aurais aimé lui rapporter...

MUCHE (*ex abrupto*).

J'ai moi aussi une question à vous poser. Croyez-vous que l'électricité soit un fluide gratuit ?

TAMISE (*déconcerté*).

Dans quel sens ?

MUCHE.

Hier, en quittant votre classe, vous avez négligé d'éteindre les quatre lampes qui l'éclairent. Elles brûlaient encore ce matin à huit heures, j'ai dû les éteindre

de ma main. C'est pour cette raison que je vous retiendrai, à la fin du mois, quinze francs, plus dix francs d'amende.

TAMISE.

Mais il me semble pourtant...

MUCHE.

D'autre part, si vous exerciez sur vos élèves une surveillance plus attentive, je n'aurais pas eu le déplaisir de lire sur un pupitre de votre classe une inscription gravée au couteau qui dit en majuscules de cinq centimètres : Muche égale salaud.

TAMISE.

Sur quel pupitre ?

MUCHE.

Allez-y voir, monsieur Tamise. Tâchez de découvrir le coupable, sinon je vous prierai de remplacer le pupitre à vos frais. Et puisque vous me demandez conseil, je vais vous donner celui-ci : il vaudrait mieux vous occuper de votre métier que de faire l'entremetteur bénévole, et de jouer les valets de comédie. Au revoir...

(Tamise, médusé, se dirige à reculons vers la sortie. Il veut parler encore une fois. Muche le coupe net.)

MUCHE.

Je ne vous retiens pas.

(Il sort, écrasé.)

Scène XVI

MUCHE, ERNESTINE

MUCHE (*il ouvre la porte de la classe d'Ernestine*).

Ernestine... viens ici... (*Elle entre.*) Est-il vrai que tu fasses corriger tous tes devoirs par Topaze ?

ERNESTINE.

Oui, c'est vrai.

MUCHE.

Pourquoi ?

ERNESTINE.

Parce que c'est un travail qui me dégoûte. Cette classe enfantine, j'en ai horreur. Pendant que d'autres se promènent avec des manteaux de fourrure, je reste au milieu de trente morveux... Tu crois que c'est une vie ?

MUCHE.

C'est la vie d'une institutrice.

ERNESTINE.

Puisque je la supporte, tu n'as rien à dire. Et si je trouve un imbécile qui corrige mes devoirs, je ne vois pas en quoi je suis coupable...

MUCHE.

Je ne te reproche pas de faire faire ton travail par un autre. Le principe même n'est pas condamnable. Mais pour quelle raison cet idiot fait-il ton travail ?

ERNESTINE.

Parce que je le fais marcher.

MUCHE.

Ouais... Tu ne lui as rien donné en échange ?

ERNESTINE.

Rien.

MUCHE.

Alors, pourquoi s'imaginer-t-il que tu l'aimes ? Il a l'intention de me demander ta main.

ERNESTINE.

Il peut toujours la demander !

MUCHE.

Comment aurait-il cette audace si les choses n'étaient pas allées plus loin que tu ne le dis ? Allons, dis-moi la vérité. Qu'y a-t-il entre vous ?

ERNESTINE.

Rien. Il me fait les yeux doux.

MUCHE.

C'est tout ?

ERNESTINE.

Il a même essayé de m’embrasser.

MUCHE.

Où ?

ERNESTINE.

Ici.

MUCHE (*il se prend la tête à deux mains*).

Malheureuse !... Dans une classe !... Tous les enfants pouvaient le voir, le raconter à leur famille ! Tu veux donc chasser les derniers élèves qui nous restent ?

ERNESTINE.

Oh ! pour ça, la cuisinière s’en charge !

MUCHE (*violent*).

Réponds à ce que je te dis, au lieu de diffamer la maison de ton père ! Il n’y a rien d’autre entre vous ?

ERNESTINE.

Mais non, voyons ! Pour qui me prends-tu !

MUCHE.

Bien.

(Il fait quelques pas, les mains derrière le dos, les dents serrées, le front barré de trois plis verticaux entre les sourcils. On voit enfin Topaze paraître sur la porte. Il a perdu son lorgnon. Il marche presque à tâtons, les yeux clignés, il se dirige vers la chaire.)

Scène XVII

LES MÊMES, TOPAZE

TOPAZE.

Monsieur le directeur, cette dame refuse de m'entendre tant que je n'aurai pas retrouvé cette erreur ! (*Avec violence.*) Et pourtant, il n'y en a pas ! Je ne peux pourtant pas inventer une erreur !

MUCHE (*glacial*).

Taisez-vous, taisez-vous, monsieur ! On peut duper les gens pendant longtemps, mais il vient toujours un moment où le bandeau tombe, où les yeux s'ouvrent, où l'imposteur est démasqué. Monsieur, vous êtes la honte de cette maison !

TOPAZE.

Monsieur le directeur...

MUCHE.

Vous donnez en cachette des leçons *gratuites* pour déconsidérer l'enseignement...

TOPAZE.

Monsieur le directeur...

MUCHE.

Vous m'annoncez des élèves qu'on refuse ensuite de nous confier. Vous refusez de retrouver une erreur, quand c'est un parent d'élève qui l'exige ; vous

truquez les compositions !

TOPAZE.

Mais, monsieur le directeur !

MUCHE.

Et pour comble, vous ajoutez à la sottise et à la mauvaise foi, la lubricité la plus scandaleuse !

TOPAZE.

Moi ? Moi ? Mademoiselle Muche...

MUCHE.

Ici même, dans cette classe, et sous les yeux de nos enfants épouvantés, n'avez-vous pas essayé de déshonorer ma fille !

TOPAZE.

Moi ? Moi ?

MUCHE.

C'est par égard pour cette maison que je ne ferai pas appeler la police. Passez à la caisse immédiatement. À partir d'aujourd'hui, dix heures trente, vous n'appartenez plus à l'établissement. Venez, Ernestine !

(Il entraîne sa fille et disparaît.)

TOPAZE.

Monsieur le directeur ! Monsieur Muche ! *(Ils sont partis. Il a un geste de désespoir.)* À la porte, moi... Mais c'est monstrueux !...

(Il réfléchit un moment ; on le devine prêt à courir chez Muche, puis il se retient. Pensif, il se relève, boutonne sa redingote, puis il ouvre les tiroirs de sa

chaire et fait ses paquets en silence. Il prend les liasses de devoirs que lui a confiés Ernestine, les regarde.)

C'est la journée des malentendus !

(Puis il glisse dans sa serviette tous ses accessoires, manchettes de lustrine, porte-plume, crayons, cahiers. Il prend sur l'armoire l'écureuil empaillé et se dispose à partir. Soudain, une idée le frappe. Il dépose l'écureuil sur l'estrade, et revient vers le tableau. Il efface l'inscription qui s'y trouve et écrit en grosses lettres : « LA COMPOSITION DE MORALE EST AJOURNÉE ».

Puis, tristement, il sort.)

RIDEAU

FIN DE L'ACTE PREMIER

ACTE DEUXIÈME

Un boudoir très moderne chez M^{me} Suzy Courtois.



Scène I

SUZY, CASTEL-BÉNAC

SUZY.

Régis, est-ce que vous vous moquez de moi ?

CASTEL-BÉNAC.

Mais non, mon chéri, je te jure que je t'ai réservé cent mille francs.

SUZY.

Eh bien, moi, je vous jure que vous m'en donnerez cent cinquante si vous tenez à revenir dans cette maison.

CASTEL-BÉNAC.

Écoute, Minouche, cent cinquante, c'est un gros cadeau.

SUZY.

Mais il ne s'agit pas d'un cadeau. Je réclame ma part. Dirait-on pas que j'attends vos cadeaux sans rien faire ?

CASTEL-BÉNAC.

Il est certain que tu me donnes des conseils précieux, mais tout de même, si le maire a voté pour moi les balayeuses automobiles, c'est parce que j'ai voté pour lui l'affaire des urinoirs souterrains qui vont lui rapporter une fortune...

SUZY.

Régis, je vous prie de me respecter.

CASTEL-BÉNAC.

À propos de quoi ?

SUZY.

Je n'aime pas du tout cette façon de mettre des urinoirs dans la conversation. Dites-moi clairement que vous voulez m'escroquer ma part et épargnez-moi vos grossièretés. (*Un temps.*) Il me faut cent cinquante billets avant le 15.

CASTEL-BÉNAC.

Ecoute, coco, en ce moment je n'ai aucune disponibilité.

SUZY.

Allons donc ! l'affaire des balayeuses va faire rentrer presque un million.

CASTEL-BÉNAC.

Un million pour le brut, mais elle est très lourde. En plus des pots de vin habituels il faut verser quatre-vingts billets au secrétaire de la Fédération des balayeurs.

SUZY.

Pourquoi ? Les balayeurs devraient être bien contents d'avoir des machines.

CASTEL-BÉNAC.

Ceux qui seront sur les machines seront bien contents ; mais ceux qu'on va foutre à la porte ?

SUZY.

Pourquoi ?

CASTEL-BÉNAC.

L'achat des balayeuses entraîne la suppression de deux cents balayeurs, c'est même en insistant sur cette économie que j'ai enlevé le vote du Conseil Municipal. La Fédération fera du bruit, si je n'achète pas le secrétaire. Et puis, il y a la presse, il y a... ma femme.

SUZY.

Comment, votre femme ?

CASTEL-BÉNAC.

Il faut bien que je lui offre un vison ou une voiture.

SUZY.

Mon cher, je ne savais pas que vous aviez assez peu de délicatesse pour raconter vos escroqueries à votre femme.

CASTEL-BÉNAC.

Mais je ne lui raconte rien du tout. Chaque mois elle va lire les délibérations du Conseil, et quand elle voit que j'ai fait voter quelque chose, elle me réclame sa part ; c'est automatique ; l'année dernière, quand j'ai fait donner à Bernard Shaw le titre de citoyen, elle n'a jamais voulu croire que c'était à l'œil, elle a exigé vingt billets.

SUZY.

Et tu as été assez bête pour les donner ?

CASTEL-BÉNAC.

J'ai été assez prudent pour les donner ; toi qui as toujours peur qu'il nous arrive des histoires, tu ne devrais pas me faire ce reproche.

SUZY.

Oui, évidemment. Mais quand on donne un vison à sa femme, on ne refuse pas cent cinquante mille francs à sa maîtresse.

CASTEL-BÉNAC.

Coco, regarde le bilan... tu verras. *(Il lui tend une feuille de papier.)*

SUZY *(elle refuse de la prendre)*.

Ça ne m'intéresse pas.

CASTEL-BÉNAC.

Regarde et tu verras que si je te donne cent cinquante, j'y suis de ma poche.

SUZY.

Eh bien, vous êtes là pour ça.

CASTEL-BÉNAC.

Oh ! comme c'est méchant ce que tu viens de dire là.

SUZY.

C'est oui ou c'est non ?

CASTEL-BÉNAC.

C'est oui.

(Entre un maître d'hôtel qui annonce M. Roger de Berville.)

SUZY.

Une minute. (*Le maître d'hôtel sort.*) Pourquoi vient-il ici ?

CASTEL-BÉNAC.

C'est moi qui l'ai convoqué.

SUZY.

Tu as une nouvelle affaire en vue ?

CASTEL-BÉNAC.

Mais non, c'est pour les balayeuses.

SUZY.

Comment, l'adjudication sera close demain et ce n'est pas réglé ?

CASTEL-BÉNAC.

En principe tout est réglé, mais il n'a pas encore signé.

SUZY.

Il n'a pas voulu ?

CASTEL-BÉNAC.

Il n'a pas pu. Depuis quinze jours, il avait un bras en écharpe.

SUZY.

Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

CASTEL-BÉNAC.

Oh ! Un accident banal... Son démarreur était coincé, il a voulu remettre en marche à la main, et il a pris un retour de manivelle, voilà tout.

SUZY (*sarcastique*).

Oui, voilà tout ! Eh bien, mon cher, ça y est, vous êtes roulé.

CASTEL-BÉNAC.

Roulé ? Pourquoi ?

SUZY.

Parce que le petit jeune homme vous a joué la comédie, afin de signer au dernier moment.

CASTEL-BÉNAC.

Mais puisqu'il vient signer à temps...

SUZY.

À quelles conditions ?

CASTEL-BÉNAC.

Cinq pour cent, comme d'habitude.

SUZY.

Comptez là-dessus.

CASTEL-BÉNAC.

Comment ? Tu crois qu'il aurait machiné sa petite affaire, et...

SUZY.

Il faut que tout soit réglé ce soir, sinon l'affaire est ratée. Moi, si j'étais à sa place, tu n'y couperais pas de trente-cinq pour cent... Avec lui, ça sera du trente.

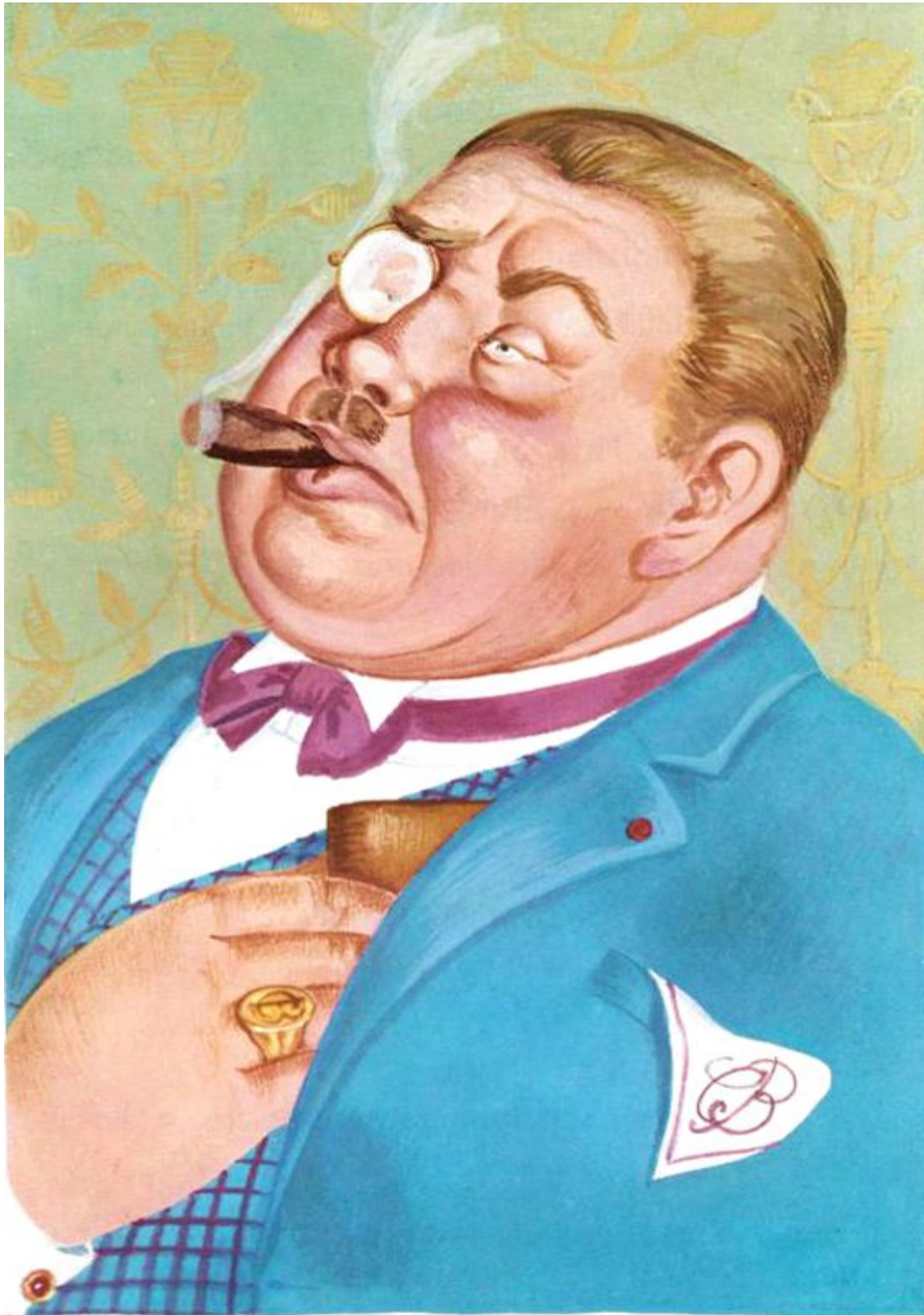
CASTEL-BÉNAC (*hagard*).

Si ce petit voyou m'a fait ce coup-là...

SUZY.

Doucement, mon cher, doucement. Ce n'est plus le moment de crier. Tâchons de voir ce qu'on peut encore sauver de l'affaire. (*Elle sonne le maître d'hôtel.*) Faites entrer M. de Berville. (*Le maître d'hôtel sort.*) Essayez de l'amadouer en lui promettant la nouvelle agence, puisque aussi bien nous avons l'intention de la lui donner ! Et surtout, tâchez d'éviter ces explosions d'injures et de mots orduriers qui ne peuvent que gâter une affaire. Soyez calme et distingué, si vous le pouvez.

(*Entre Roger de Berville.*)



Scène II

LES MÊMES, plus ROGER de BERVILLE

ROGER.

Bonjour, chère madame, comment allez-vous ?

SUZY.

Fort bien, et vous-même ?

ROGER.

Le mieux du monde.

CASTEL-BÉNAC.

Alors ce bobo, c'est guéri ?

ROGER.

Oui, presque... le décollement de l'olécrane est en bonne voie et les ligaments de la face interne paraissent suffisamment resserrés.

CASTEL-BÉNAC (*il tâte son bras*).

Eh bien, tant mieux. Tu vois, il avait un décollement de l'olécrane, et un relâchement des ligaments de...

SUZY.

Oui, il vient de nous le dire. (*À Roger.*) Vous pouvez signer ?

ROGER.

Je l'espère.

CASTEL-BÉNAC.

Vous avez apporté les pièces nécessaires pour le dépôt de la soumission ?

ROGER.

Oui, cher ami. Extrait de naissance et casier judiciaire.

CASTEL-BÉNAC.

Eh bien, si nous passions tout de suite dans les bureaux pour cette petite formalité ?

ROGER.

Ah ? vous avez de nouveaux bureaux ?

SUZY.

Oui. Régis vient d'acheter l'immeuble voisin, et tout le premier étage est transformé en bureaux. J'ai fait percer le mur ici.

ROGER.

Oui, c'est la porte dérobée qui conduit chez la princesse ! Ces bureaux je crois sont destinés à une agence ? Il me semble que vous m'aviez parlé de ça il y a quelque temps ?

CASTEL-BÉNAC.

Mon cher, il s'agit en effet d'une agence qui centralisera toutes les affaires de fournitures à la ville. Naturellement, nous aurons un directeur général : situation considérable... Nous ne l'avons pas encore choisi, d'ailleurs... *(Il cligne un œil vers Suzy.)* Passez, cher ami...

ROGER.

Après vous.

CASTEL-BÉNAC.

Mon cher ami... Je suis presque chez moi...

ROGER.

Non, non, montrez-moi le chemin...

CASTEL-BÉNAC.

Mon cher ami, je n'en ferai rien !

ROGER.

Soit !

(Il passe. Castel-Bénac le suit et referme la porte. Suzy s'installe sur le divan et commence à préparer des cocktails. Entre le maître d'hôtel.)

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Madame, M. le professeur est arrivé.

SUZY.

Bien, conduisez-le chez Gaston, et dites-lui qu'il vienne me voir après sa leçon.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Il demande si madame veut le recevoir tout de suite.

SUZY.

Bien, qu'il entre.

(Le maître d'hôtel sort. Puis, M. Topaze entre. Il a mis son costume de la distribution des prix.)

Scène III

SUZY. TOPAZE

SUZY.

Bonjour, monsieur Topaze.

TOPAZE.

Bonjour, madame.

SUZY.

Vous avez quelque chose à me dire ? Je vous écoute. Asseyez-vous donc.

(Topaze s'assoit sur un quart de fesse, au bord d'un fauteuil.)

TOPAZE.

Ce matin même, madame, vous m'avez demandé s'il me serait possible de donner à M. Gaston deux heures de leçon chaque jour... Eh bien, madame, je viens vous dire que si vous avez la bonté de maintenir cette proposition, je suis tout prêt à l'accepter.

SUZY.

Impossible maintenant. Le père de Gaston sera de passage ici demain, il emmène l'enfant avec lui.

TOPAZE (*déçu*).

Ah ! fort bien, madame, fort bien.

SUZY.

Vous avez l'air déçu. Et pourtant, ce matin, quand je vous demandais ces deux heures, vous m'avez répondu que vous manquiez de temps.

TOPAZE.

C'était exact, madame. Mais à partir d'aujourd'hui dix heures, j'ai beaucoup plus de loisirs.

SUZY.

M. Muche a réduit votre emploi du temps ?

TOPAZE (*avec effort*).

Oui, il l'a réduit, en fait il l'a même réduit à rien.

SUZY.

Et il vous paie, pour ne rien faire ?

TOPAZE.

C'est-à-dire qu'il a réduit mon traitement dans les mêmes proportions.

SUZY.

Dites tout de suite qu'il vous a remercié ?

TOPAZE.

Même pas. En fait, il m'a mis à la porte.

SUZY.

Oh... C'est bien fâcheux... J'espère que ma visite n'y est pour rien ?

TOPAZE.

Oh, non madame... Il y a eu simplement une suite invraisemblable de malentendus...

SUZY.

Mais alors, qu'allez-vous faire ?

TOPAZE.

Si M. Muche ne me rappelle pas, je chercherai des leçons.

SUZY.

Si parmi mes relations je puis vous trouver des élèves, je ne manquerai pas de vous les adresser.

TOPAZE.

Je vous en serai très reconnaissant, madame. Est-il utile que j'aie donné une dernière leçon à M. Gaston ?

SUZY.

Mais oui, monsieur Topaze. L'enfant vous attend.

TOPAZE.

Je lui ferai faire une petite dictée d'adieu.

SUZY.

Oui, très bien... Et n'oubliez pas, avant de partir, de me remettre la note de vos honoraires...

TOPAZE.

Bien, madame... À tout à l'heure, madame...

(Il salue et sort.)

Scène IV

SUZY, CASTEL-BÉNAC, ROGER

(La porte du bureau s'ouvre, Castel-Bénac en sort suivi de Roger.)

CASTEL-BÉNAC *(calme et froid)*.

Eh bien, soit, cher ami, n'en parlons plus.

ROGER *(mondain)*.

Étant donné la différence de nos points de vue, je crois qu'il serait inutile de prolonger la discussion.

SUZY *(comme effrayée)*.

Vous n'allez pas parler d'affaires, au moins ?

ROGER.

Non, chère madame, rassurez-vous, nous avons fini.

SUZY (*elle tend un coffret*).

Cigarette ?

ROGER.

Bien volontiers... Etes-vous allée au concert ces temps-ci ?

SUZY.

Oui... J'ai entendu les chœurs de la Chapelle Sixtine. Ils sont merveilleux.

ROGER.

Ah ! la pureté de ces voix ! On se sent transporté au-dessus des banalités quotidiennes... J'en ai pleuré, parole d'honneur. (*À Castel.*) J'espère, cher ami, que vous n'avez pas manqué ce régal ?

CASTEL-BÉNAC (*sarcastique*).

Malheureusement, je n'ai pas pu accompagner madame. Je m'étais démanché l'olécrane et distendu le ligament.

ROGER (*avec un étonnement parfaitement naturel*).

Comment ? vous aussi ?

CASTEL-BÉNAC (*il éclate, il suffoque de colère contenue*).

Ah ! sacré bon Dieu ! (*Les yeux au plafond.*) Renégat, vendu, margoulin ! Écraser la tête sous mon pied, comme un putois. (*Il se frappe la poitrine.*) À un homme comme moi !

SUZY (*sévèrement*).

Qu'avez-vous, cher ami ?

CASTEL-BÉNAC (*il montre Roger du doigt*).

Cent mille francs !

SUZY.

Comment, cent mille francs ?

CASTEL-BÉNAC.

Pour les balayeuses, il exige cent mille francs !

ROGER.

Et monsieur m'en offre cinquante.

SUZY.

Cinquante, ce n'est pas beaucoup, mais cent, c'est énorme...

ROGER (*souriant*).

Oh !... Énorme ?

CASTEL-BÉNAC.

Si ce n'est pas une exigence de scélérat, c'est une prétention de fou !

ROGER (*très digne*).

Dans ce cas, cher ami, le fou se retire... Chère madame, voulez-vous me permettre...

SUZY.

Ah ! mais non !... Vous n'allez pas manquer une affaire pareille parce que vous êtes tous les deux de mauvaise humeur... Venez vous asseoir ici, Régis va

nous préparer des cocktails. Tenez, Régis, secouez donc ces Alexandra. (*À Roger.*) Voulez-vous me permettre une question ?

ROGER.

Mais certainement, chère madame...

SUZY.

Pourquoi exigez-vous cette somme, alors que jusqu'ici vos prétentions étaient plus modestes ? Dans l'affaire du chauffage central des écoles, vous aviez cinq pour cent.

ROGER.

Oui, j'avais cinq pour cent, mais si vous me permettez le mot, j'étais une poire.

CASTEL-BÉNAC.

Une poire qui a touché quarante-cinq mille francs.

ROGER.

Et vous huit cent cinquante. Comparez.

CASTEL-BÉNAC (*il éclate*).

Mais, nom de Dieu, qui est-ce qui est conseiller municipal ? C'est vous, ou c'est moi ?

ROGER.

Cher ami, vous sortez de la question.

CASTEL-BÉNAC.

Mais pas du tout ! Est-ce que le Conseil aurait voté cette installation, si je ne l'avais pas proposée ? Jamais de la vie, puisqu'on venait d'acheter des poêles ! Ils étaient tout neufs ! Il a fallu les casser à coups de marteau pour les mettre à la ferraille ! Et même si on avait eu vraiment besoin de ces radiateurs à vapeur, est-ce qu'on serait allé vous chercher ?

ROGER.

Pourquoi pas ?

CASTEL-BÉNAC.

Allons donc ! Vous ne saviez pas même ce que c'était. Dans votre rapport vous avez écrit cinq fois « gladiateurs » ! Et il en a fourni deux mille !

ROGER (*modeste*).

Je n'en ai que plus de mérite.

SUZY.

Oui, c'est vrai. Mais en somme, dans toutes ces affaires, vous n'avez qu'à prêter votre nom !

ROGER.

Pas plus !

CASTEL-BÉNAC.

Mais oui, pas plus !

SUZY.

Régis, ne soyez pas injuste, c'est tout de même quelque chose.

ROGER.

Surtout si l'on pense au nom que je porte : Roger de Berville.

SUZY.

La particule a sa valeur.

ROGER.

On ne peut nier qu'elle ne soit supérieure au trait d'union.

SUZY.

Certainement.

ROGER.

Et d'autre part, je suis depuis hier trésorier du Cercle de la rue Gay-Lussac, ce qui prouve que j'ai une réputation bien établie de probité. Eh bien, la probité, ça se paie cher, parce que c'est rare. Surtout dans une affaire comme celle-là.

CASTEL-BÉNAC.

Moi j'ai connu des gens d'une probité formidable qui marchaient à quatre pour cent.

ROGER.

Oui, des gens sans surface... Moi, cher ami, je suis bien forcé d'exiger une part qui corresponde à mon standing.

CASTEL-BÉNAC.

Quand je vous ai connu, en fait de standing, vous n'aviez qu'un gant, un chapeau de paille et des dettes ! C'est moi qui vous ai mis à flot.

ROGER.

Du moins, vous le dites.

CASTEL-BÉNAC.

Comment, je le dis ? Votre studio, c'est l'affaire des pavés de bois ; votre voiture, c'est l'éclairage de l'abattoir, et cette perle que tu vois dans sa cravate, c'est le nouveau frigorifique de la morgue !

ROGER.

Mais vous sortez encore de la question...

CASTEL-BÉNAC (*éclatant*).

Mais non, monsieur, je ne sors pas de la question ! J'y suis en plein, dans la question ! La vérité, c'est que vous êtes un ingrat ! Ah ! c'était donc ça, le bras en écharpe ! Une manœuvre, tout simplement !

ROGER.

Monsieur !

CASTEL-BÉNAC.

Une manœuvre scélérate, pour préparer un chantage odieux, c'est puant, monsieur, c'est puant !

SUZY.

Voyons, Régis !

ROGER (*stupéfait et blessé*).

Quoi ! Vous oseriez vraiment supposer...

CASTEL-BÉNAC.

Est-ce que vous me prenez pour un nouveau-né ? Vous pensez bien que j'ai fait ça avant vous, hein ?

ROGER (*souriant*).

Dans ce cas, mon cher, vous connaissez donc parfaitement la force de ma position. Je vous tiens à la gorge, c'est un fait. Et je vous le demande en toute conscience : que penseriez-vous de moi si vous vous en tiriez à moins de cent mille ?

CASTEL-BÉNAC.

Je penserais que vous êtes un ami. (*Il lui tend la main.*) Allons, Roger, vous êtes un ami !

ROGER (*il lui serre la main*).

Eh bien, oui, je suis un ami. Mais je tiens à conserver votre estime. C'est cent mille ou rien.

SUZY.

Allons, Roger, Régis ira jusqu'à soixante, mais faites un effort.

ROGER.

Chère madame, récapitulons : j'ai inventé une histoire de retour de manivelle qui risque de dévaloriser ma voiture quand je voudrai la revendre ; j'ai cherché des mots spéciaux dans un ouvrage de médecine ; j'ai porté le bras en écharpe pendant quinze jours. Grâce à quoi, j'ai endormi monsieur, je l'ai tenu le bec dans l'eau jusqu'à maintenant ! Est-ce que ça ne vaut pas quelque chose ? Allons, si vous êtes beau joueur, vous allez me donner cent mille et nous resterons bons amis.

CASTEL-BÉNAC.

Jeune homme, s'il vous manque quelque chose, ce n'est sûrement pas le culot.

ROGER.

Mais non, mon cher, mais non ! Voulez-vous écouter mon raisonnement ? La petite comédie que je vous ai jouée, ce n'est déjà pas très chic de ma part ; mais si je n'en retire aucun bénéfice, alors ça devient positivement malhonnête !

SUZY.

Vous avez bien des scrupules !

ROGER.

Et puis, je me connais : il y a une question d'amour-propre. Si j'avais réussi ce coup-là pour rien, je serais complètement démoralisé, je n'aurais plus aucune confiance en moi !

SUZY.

Alors, tout compte fait, que demandez-vous ?

ROGER.

Soixante-dix pour les balayeuses, et trente pour l'olécrane.

CASTEL-BÉNAC (*avec un grand calme*).

Eh bien, jeune homme, apprenez ceci : je n'aime pas beaucoup que l'on se foute de moi. Vous n'aurez ni cent mille, ni vingt-cinq mille, ni rien du tout. (*Il éclate brusquement.*) Mais c'est tout de même saugrenu !

SUZY.

Attendez, Régis, on pourrait peut-être...

CASTEL-BÉNAC.

Non, non, puisque je me trouve en face d'un fou, j'aime mieux renoncer à l'affaire. Je ferai annuler le crédit. (*Noble.*) Et la ville se passera de balayeuses, parce que ce jeune homme est un mauvais citoyen !

ROGER.

Monsieur ?

SUZY.

Régis, vous êtes vraiment dur pour Roger !

CASTEL-BÉNAC.

Un mauvais citoyen et un mauvais Français.

ROGER.

Halte-là, monsieur. Vous portez atteinte à mon honneur !

CASTEL-BÉNAC (*brusquement pathétique*).

Ce n'est pas à votre honneur que je m'adresse, c'est à votre cœur. Voyons, monsieur Roger de Berville, ne ferez-vous pas un petit sacrifice pour adoucir le sort des balayeurs ? Songez aux malheureux qui, chaque jour, à l'aube, saisissent à pleines mains un manche rugueux, et poussent au ruisseau les débris de la veille... Au XX^e siècle, supporterons-nous qu'un homme, un électeur, use ses forces à des besognes dégradantes quand le machinisme nous permet de le remplacer par une voiture propre, efficace, et d'aspect coquet ? Supporterons-nous...

ROGER.

Supporterons-nous qu'il nous répète tout son discours du Conseil Municipal ?

(*Il rit.*)

CASTEL-BÉNAC.

Monsieur, si vous riez de ces choses-là, nous n'avons plus rien à nous dire. Adieu, monsieur.

SUZY.

Régis, ne vous froissez pas pour si peu de chose...

CASTEL-BÉNAC.

Madame, je suis un élu du peuple ; je n'ai pas le droit de me laisser insulter...

SUZY.

Mais qui vous insulte ?

CASTEL-BÉNAC.

Si ce margoulin ne respecte pas ma personne, qu'il respecte au moins mes fonctions.

ROGER.

Madame, je ne puis soutenir ce ton. Souffrez que je vous présente mes hommages.

SUZY.

Vous n'avez même pas goûté à ce cocktail !

CASTEL-BÉNAC.

Non, non, c'est fini. Pas de balayeuses, pas d'agence, rien du tout, absolument rien. Il peut crever la bouche ouverte au coin d'une route ! Il n'aura plus un sou de moi ! Et qu'il foute le camp !

ROGER.

Monsieur, dans votre famille, on fout le camp ; dans la mienne, on prend congé.

(Il s'incline devant Suzy une dernière fois et sort très digne.)

Scène V

LES MÊMES, moins ROGER

SUZY.

Et voilà comment on rate une affaire magnifique ! Est-ce que vous n'auriez pas dû vous méfier plus tôt ?

CASTEL-BÉNAC.

Non, que veux-tu. Moi, je suis trop honnête, les canailleries des autres, ça me surprend toujours. (*Il allume un cigare, et réfléchit tristement.*) Ah ! la vie est de plus en plus dure. Mon pauvre père m'avait bien dit qu'il faut toujours se méfier d'un ami... Mais je croyais pouvoir compter sur un complice. Il paraît que c'est changé. Quelle époque !

SUZY.

J'espère que vous n'allez pas pleurer ?

CASTEL-BÉNAC.

Eh non, c'est raté, c'est raté. Voilà tout !

SUZY.

Alors, vous admettez que cette affaire tombe à l'eau ?

CASTEL-BÉNAC.

Que veux-tu que je fasse ?

SUZY.

Mais vous connaissez pourtant d'autres prête-noms ! Tâchez donc de joindre Ménétrier !

CASTEL-BÉNAC.

Il est à Madagascar !

SUZY.

Depuis quand ?

CASTEL-BÉNAC.

Il s'est embarqué samedi dernier. On lui a donné une très belle chaîne de montagnes, du côté de Tananarive... Il est allé là-bas pour la vendre aux gens qui l'habitent.

SUZY.

Mais alors, qui ?

CASTEL-BÉNAC.

Tu vois bien, je réfléchis...

SUZY.

Pourquoi ne prendriez-vous pas Malaval ?

CASTEL-BÉNAC.

Il est brûlé !

SUZY.

Et votre ami Fernet ?

CASTEL-BÉNAC.

Trop cher. Depuis que je l'ai fait décorer, il demande du cinquante pour cent.

SUZY.

Et Faubert ?

CASTEL-BÉNAC.

Ah ! Faubert ! Ce serait le rêve... Un bon garçon, celui-là... Un collaborateur adroit, dévoué. Et quelle probité !

SUZY (*elle a pris son livre d'adresses*).

Wagram, 86-02.

CASTEL-BÉNAC.

Plus maintenant, il est en prison...

SUZY.

Depuis quand ?

CASTEL-BÉNAC.

Depuis les Porcheries du Maroc.

SUZY.

Je croyais que c'était une affaire honnête ?

CASTEL-BÉNAC.

Justement. Dans une affaire honnête, on ne se méfie pas. Si ça flanche, on est compromis tout seul... et on ne s'en tire pas.

SUZY.

Et Picard ?

CASTEL-BÉNAC (*choqué*).

Picard ? Oh non, chère amie, non.

SUZY.

C'est un garçon très bien, Picard... Il est sérieux, il a de l'entregent ? Pourquoi n'essaierait-on pas Picard ?

CASTEL-BÉNAC.

Parce que c'est l'amant de ma femme, et que la plus élémentaire délicatesse...

SUZY.

Bon, bon. Je ne savais pas...

CASTEL-BÉNAC.

Naturellement. Toute la ville en parle, vous êtes la seule à l'ignorer. Ce qui prouve d'ailleurs de quelle façon vous vous intéressez à moi.

SUZY.

Mais, mon cher, je n'ignorais pas que vous fussiez cocu, mais j'ignorais que c'était Picard, voilà tout. Il faut pourtant en sortir, voyons ! Il ne doit pas être difficile de trouver quelqu'un !

CASTEL-BÉNAC.

Chère amie, on voit bien que vous n'avez pas étudié le problème. Il n'y a rien d'aussi délicat que le choix d'un prête-nom. Si on prend un homme d'une honnêteté morbide, il refuse la plupart des affaires qu'on lui propose. Et si on prend un homme d'esprit moderne, il risque de pousser le modernisme jusqu'à nous voler nous-mêmes. Les marchés sont faits en son nom. Il peut garder le

bénéfice, et tu penses bien que nous n'avons aucun recours devant les tribunaux !...

SUZY.

Évidemment. En somme, il faut quelqu'un qui fasse honnêtement des affaires malhonnêtes.

CASTEL-BÉNAC.

Non... non... Employons des mots innocents, ça nous fera la bouche fraîche. Il nous faut quelqu'un qui fasse à la manière d'avant-guerre des affaires d'après-guerre. Ou alors, un parent, un homme sur qui on aurait un moyen d'action, comme l'honneur du nom ou le sentiment de la famille. Par exemple, l'amant de ta sœur, si elle n'en avait qu'un. Ou ton frère, s'il n'avait pas ce petit casier judiciaire, ou ton père, si on pouvait savoir qui c'est...

SUZY (*brusquement*).

Si je trouvais quelqu'un, combien lui donnerais-tu ?

CASTEL-BÉNAC.

Tu as une idée ?

SUZY.

Peut-être.

CASTEL-BÉNAC.

J'irais bien jusqu'à cinquante mille pour les balayeuses.

SUZY.

Et pour l'agence ?

CASTEL-BÉNAC.

Dix pour cent.

SUZY.

S'il acceptait moins, me donneriez-vous la différence ?

CASTEL-BÉNAC.

Oui, dis ton idée.

SUZY.

Topaze.

CASTEL-BÉNAC.

Qui ça, Topaze ?

SUZY.

Le professeur de Gaston.

CASTEL-BÉNAC.

Ce malheureux barbu en chapeau melon ?

SUZY.

Pourquoi pas ?

CASTEL-BÉNAC.

Ma chère amie, il ne faudrait pas, pour rattraper vos cent cinquante mille francs de balayeuses, nous lancer dans une dangereuse improvisation.

SUZY.

D'abord, ce n'est pas une improvisation. J'y ai pensé déjà quelquefois, et puis, avec lui, aucun danger.

CASTEL-BÉNAC.

Pourquoi ?

SUZY.

Parce que nous avons sur lui un moyen d'action.

CASTEL-BÉNAC.

Lequel ?

SUZY.

Moi.

CASTEL-BÉNAC.

Tiens, tiens, amoureux ?

SUZY.

Dès qu'il me voit, il rougit, il bafouille, il est ridicule et touchant. Je suis sûre qu'avec deux mots, j'en ferai ce que je voudrai.

CASTEL-BÉNAC.

On croit ça, et puis quelquefois...

SUZY.

Mais non, mon cher. Une femme sent très bien ces choses-là. Cet homme-là m'aime d'un amour sans espoir, mais définitif. Une sorte d'amour que vous ne pouvez certainement pas imaginer. Je vous affirme que nous n'aurons même pas besoin de lui expliquer de quoi il s'agit ; si c'est moi qui le lui demande, il signera n'importe quoi les yeux fermés.

CASTEL-BÉNAC.

Oui, peut-être, mais il finira par les ouvrir. Et alors, s'il pousse des cris affreux ? S'il nous accuse de l'avoir déshonoré ? S'il se suicide en laissant une belle lettre pour le commissaire de police ?

SUZY.

Mais non, mais non ! Je me charge de le calmer avec un peu de comédie.

CASTEL-BÉNAC.

Oui, un peu de comédie, ou alors beaucoup d'argent !

SUZY.

Comment ça ?

CASTEL-BÉNAC.

Quand il connaîtra toutes mes affaires, s'il me faisait du chantage ?

SUZY.

Lui ? Allons donc ?... Je suis sûre que c'est un homme absolument désintéressé, et parfaitement incapable...

CASTEL-BÉNAC.

Oui, parce qu'il est mal habillé, vous lui prêtez de grands sentiments. Ma chère amie, j'ai connu des maîtres chanteurs qui avaient l'air du Jeune Homme Pauvre...

SUZY.

Mais s'il marche dans vos combinaisons, il ne pourra plus que se taire !

CASTEL-BÉNAC.

Évidemment, on peut l'embarquer tout de suite dans cinq ou six affaires, et il devient inoffensif.

SUZY.

Et puis, écoutez donc, Régis : nous allons lui donner le petit logement que j'ai fait préparer pour mon chauffeur : juste au-dessus des bureaux. Et nous aurons sous la main, à toute heure du jour, un collaborateur absolument dévoué qui nous devra tout.

CASTEL-BÉNAC.

Ma foi, on peut toujours le voir.

(Suzy sonne. Le maître d'hôtel paraît.)

SUZY.

Dites au professeur que je désire lui parler tout de suite.

(Le maître d'hôtel s'incline et sort.)

CASTEL-BÉNAC.

« Topaze, agent d'affaires. » Ça ne ferait pas mal sur une plaque de cuivre... Mais dites donc, est-ce qu'il va accepter de quitter sa situation ?

SUZY.

Son directeur, qui est un abominable marchand de soupe, l'a mis à la porte ce matin, à la suite d'une histoire que j'ignore, et à laquelle lui-même n'a certainement rien compris.

CASTEL-BÉNAC.

C'est à voir, c'est à voir...

(Entre Topaze.)

Scène VI

LES MÊMES, TOPAZE

(Topaze paraît sur la porte. Suzy se lève et va vers lui.)

SUZY *(à Castel-Bénac)*.

Mon cher ami, permettez-moi de vous présenter M. Topaze, dont nous venons de parler. *(À Topaze.)* M. Castel-Bénac, qui est un grand brasseur d'affaires.

TOPAZE *(il s'incline profondément)*.

Monsieur, je suis extrêmement honoré.

CASTEL-BÉNAC.

Monsieur, l'honneur est pour moi.

TOPAZE.

Monsieur, vous êtes trop bon.

CASTEL-BÉNAC.

Nullement, monsieur, nullement.

SUZY.

Asseyez-vous, monsieur Topaze... Vous allez boire un petit cocktail avec nous.

TOPAZE.

C'est un bien grand honneur pour moi, madame.

(Il s'assied au bord de la chaise. Pendant les répliques suivantes, Suzy servira les cocktails.)

SUZY.

Je viens de parler de votre cas à M. Castel-Bénac.

TOPAZE.

Madame, vous êtes mille fois trop bonne.

SUZY.

Mais non. Et j'ai le plaisir de vous dire qu'il est tout prêt à s'occuper de vous.

TOPAZE.

Monsieur, je vous en suis bien reconnaissant.

CASTEL-BÉNAC.

Mais non, monsieur... L'intérêt que je vous porte est tout naturel. Madame vient de me dire que vous êtes une valeur.

TOPAZE *(modeste)*.

Oh ! monsieur...

SUZY.

Mais si, mais si...

CASTEL-BÉNAC.

Une valeur qui est en ce moment, disons-le, inemployée.

TOPAZE.

Oui, en somme, c'est le mot.

SUZY.

Eh bien, M. Castel-Bénac veut exploiter lui-même cette valeur.

TOPAZE.

Exploiter lui-même cette valeur. (*Elle lui tend un verre.*) Merci, madame.

SUZY.

Est-ce que vous tenez beaucoup à rester dans l'enseignement ?

TOPAZE.

À rester dans l'enseignement ? Mon Dieu, oui, madame.

SUZY.

Pourquoi ?

TOPAZE.

Parce que c'est une profession très considérée, peu fatigante et assez lucrative.

CASTEL-BÉNAC (*coup d'œil vers Suzy*).

Assez lucrative. Fort bien.

TOPAZE (*il boit une gorgée, tousse, devient très rouge*).

Oh ! c'est fort, ce vin !...

CASTEL-BÉNAC.

Oui, c'est assez fort.

SUZY.

Qu'espérez-vous gagner, en donnant des leçons ?

TOPAZE.

Je ne le sais pas encore exactement, mais je connais des professeurs libres qui se font jusqu'à douze cents francs.

SUZY.

Par mois ?

TOPAZE.

Oui, madame. Il est vrai qu'un professeur a des frais de tenue, n'est-ce pas, puisqu'il peut être appelé à converser avec des personnes de la meilleure société. Mais quand on gagne douze cents francs...

CASTEL-BÉNAC.

C'est évidemment très beau.

TOPAZE.

Cette question de gain est un peu vulgaire, mais elle a son importance. L'argent ne fait pas le bonheur. Mais on est tout de même bien content d'en avoir.

(*Il rit.*)

CASTEL-BÉNAC *(rit)*.

Nous en sommes tous là.

SUZY.

La situation que monsieur va peut-être vous offrir vous permettrait de gagner davantage.

CASTEL-BÉNAC.

Pas beaucoup plus, mais un peu plus. Oui, un peu plus. Je pourrais vous donner un fixe et une petite prime pour chaque affaire. Vous toucheriez en moyenne deux mille cinq cents francs.

TOPAZE.

Par mois ?

SUZY.

Oui.

TOPAZE.

Pour moi ?

CASTEL-BÉNAC.

Oui.

TOPAZE *(exorbité, il se lève)*.

Pour des leçons de quoi ?

SUZY.

Il ne s'agit pas de leçons.

CASTEL-BÉNAC.

Il s'agit de remplir auprès de moi certaines fonctions assez... comment dirai-je ? non pas difficiles, mais délicates...

TOPAZE.

Ha ! ha !... Mais ces délicates fonctions, serai-je capable de les remplir ?

SUZY.

Pourquoi pas ?

CASTEL-BÉNAC.

Nous allons le voir. Voulez-vous me permettre de vous regarder un moment ?

TOPAZE.

Mais, c'est tout naturel, monsieur.

(Régis examine Topaze qui rougit, toussote, baisse les yeux. Régis passe derrière Topaze et cligne un œil vers Suzy.)

CASTEL-BÉNAC.

Bien. Puis-je vous poser quelques questions ?

TOPAZE.

Bien volontiers.

CASTEL-BÉNAC.

Avez-vous de la famille ?

TOPAZE.

Hélas ! non. Je suis seul au monde. Oui, tout seul.

CASTEL-BÉNAC.

Bravo, c'est parfait. Je veux dire que c'est bien triste, mais c'est le destin. Et les femmes ?

TOPAZE.

Comment, les femmes ?

CASTEL-BÉNAC.

Vous avez bien quelque maîtresse, hein ?

TOPAZE (*il regarde Suzy, comme choqué*).

Non, monsieur, non...

SUZY.

Cher ami, vous posez devant moi des questions...

CASTEL-BÉNAC.

Excusez-moi, chère amie... Le mot a dépassé ma pensée... Quelles sont vos relations habituelles ?

TOPAZE.

Mes collègues... Je veux dire mes anciens collègues de la pension Muche. Et je vois aussi quelquefois un camarade de régiment qui est maintenant garçon de café.

CASTEL-BÉNAC.

Je vous demanderai de fréquenter ces braves gens le moins possible, et en tout cas, de ne pas les recevoir dans nos bureaux. Ni même chez vous.

TOPAZE.

Chez moi ?

CASTEL-BÉNAC.

Car il faudra que vous habitiez ici.

TOPAZE.

Ici ?

SUZY.

Les bureaux sont dans l'immeuble voisin, et votre petit logement est au-dessus, tout près de chez moi. Y voyez-vous un inconvénient ?

TOPAZE (*rougissant*).

Non, madame, non. Mais ces fonctions, de quelle nature sont-elles ?

CASTEL-BÉNAC.

Eh bien, mon cher Topaze... Vous me permettez de vous appeler mon cher Topaze ?

TOPAZE.

C'est un grand honneur pour moi, monsieur.

CASTEL-BÉNAC.

Eh bien, mon cher Topaze, asseyez-vous. Je vais ouvrir une nouvelle agence d'affaires. Et comme je suis débordé de travail, il me faut un homme de confiance. L'agence portera son nom, et il en sera, en somme, le véritable directeur.

SUZY.

Voilà le poste que monsieur vous destine.

TOPAZE.

Mais, madame, un directeur... dirige.

SUZY.

Exactement.

TOPAZE.

Suis-je capable de diriger ?

SUZY.

Pourquoi pas ?

TOPAZE.

Madame, cette confiance m'honore, mais je crains que vous n'ayez une trop bonne idée de mes capacités.

SUZY.

Mais non... Vous êtes professeur, monsieur Topaze.

TOPAZE.

Justement, madame. Je suis professeur. C'est-à-dire que, hors d'une classe, je ne suis bon à rien.

CASTEL-BÉNAC.

Allons, cher ami... Vous savez dicter ?

TOPAZE (*il s'éclaire*).

Oh ! pour ça, oui.

SUZY.

Vous dicterez le courrier aux dactylos, et vous surveillerez leur orthographe.

TOPAZE (*joyeux*).

Pour l'orthographe, je m'en charge.

CASTEL-BÉNAC.

Et vous savez signer ?

TOPAZE (*enthousiaste*).

Naturellement ! Je ne dis pas que j'ai une jolie signature, mais elle est très difficile à imiter. Aucun de mes élèves n'y a jamais réussi.

CASTEL-BÉNAC.

Eh bien, vous signerez à ma place, voilà tout.

SUZY.

Que pensez-vous de cette proposition ?

TOPAZE.

Ce que j'en pense ? C'est la plus belle chance de ma vie et c'est à vous que je la dois... mais j'hésite à l'accepter.

SUZY.

Pourquoi ?

CASTEL-BÉNAC (*brusquement, à lui-même*).

Ah ! Bon Dieu ! Zut ! J'avais oublié ça.

SUZY.

Quoi donc ?

CASTEL-BÉNAC (*à Topaze*).

Où êtes-vous né ?

TOPAZE.

Moi ? À Tours.

CASTEL-BÉNAC.

Alors, c'est fichu pour les balayeuses.

TOPAZE.

Parce que je suis Tourangeau ?

CASTEL-BÉNAC (*à Suzy*).

On n'a pas le temps de faire venir ses papiers d'état civil.

SUZY.

Ah ! c'est vrai !

TOPAZE (*souriant*).

Les voici !

CASTEL-BÉNAC.

Comment ?

SUZY.

Vous les portez sur vous ?

TOPAZE.

Par hasard ! C'est mon dossier que M. Muche m'a rendu ce matin.

CASTEL-BÉNAC (*à Suzy*).

Ah ! ça, c'est épatant !

SUZY.

Vous voyez bien que c'est Dieu qui l'envoie !

TOPAZE.

Oh ! non, madame, c'est tout simplement M. Muche.

SUZY (*à Castel-Bénac*).

Qu'en dites-vous ?

CASTEL-BÉNAC.

Mais il est parfait ! Il est certain que nous avons là toutes les pièces nécessaires.

SUZY.

Alors, il peut signer les balayeuses ?

TOPAZE.

Ha ! ha... Me voilà déjà en pays inconnu.

CASTEL-BÉNAC (*à Suzy*).

Vous êtes d'avis qu'on le fasse marcher si vite ?

TOPAZE.

Mais oui, monsieur... Faites-moi marcher tout de suite, n'hésitez pas.

SUZY (*à Castel-Bénac*).

Que risquons-nous ?

TOPAZE.

Absolument rien. Je ne dis pas que je réussirai du premier coup, mais je puis toujours essayer.

CASTEL-BÉNAC (*à Suzy*).

Vous en prenez la responsabilité ?

SUZY.

Absolument.

CASTEL-BÉNAC.

Eh bien ! soit ! (*À Topaze.*) Je vais d'abord vous donner une petite signature.

(*Topaze dévisse le capuchon de son stylo. Castel-Bénac a tiré son carnet de chèques, il signe et lui tend un chèque.*)

TOPAZE (*il lit*).

Payez à l'ordre d'Albert Topaze la somme de cinq mille deux cents francs. Pourquoi ?

CASTEL-BÉNAC.

Votre commission sur l'affaire, et un mois d'avance.

TOPAZE.

Cinq mille deux cents francs... *(Il les regarde, l'un après l'autre, puis consterné.)* Ah... grands dieux...

SUZY.

À quoi pensez-vous ?

TOPAZE *(ému, mais digne)*.

J'ai, madame, une assez grande expérience de la vie. Et je sais bien que l'on n'offre pas des fonctions aussi grassement payées à un homme incapable de les remplir.

CASTEL-BÉNAC.

Mais puisqu'on vous dit...

TOPAZE *(catégorique)*.

On ne me dit pas tout. Votre bienveillance cache quelque chose, et je sais bien quoi. Madame, je vous remercie, mais je n'en suis pas encore là.

SUZY *(un peu troublée, mais souriante)*.

J'avoue que je ne comprends pas !

(Régis reprend vite les papiers étalés sur la table.)

TOPAZE.

Ah ! madame, n'est-il pas visible que cette histoire d'agence et de balayeuses n'est qu'une façon déguisée de me faire la charité ?

(Castel-Bénac pousse un grand soupir de soulagement et pouffe de rire.)

SUZY.

Mais qu'allez-vous imaginer ? Croyez-vous que je me serais permis une chose pareille ?

CASTEL-BÉNAC.

Mon cher ami, vous vous trompez complètement... Je vous donne ma parole d'honneur que vous pouvez me rendre les plus grands services.

TOPAZE (*convaincu*).

Votre parole d'honneur ?

SUZY.

Faut-il que je vous fasse un grand serment ?

TOPAZE (*illuminé*).

Mais alors, c'est trop beau...

CASTEL-BÉNAC (*rondement*).

Signez donc, cher ami... Et inscrivez sous votre nom : « Agent d'affaires ».

TOPAZE (*le stylo à la main*).

Monsieur, madame, c'est avec une émotion profonde et une définitive gratitude que je vous donne cette signature.

(*Il signe. Régis prend les papiers.*)

CASTEL-BÉNAC.

Bien ! mon cher directeur, je vous remercie. Je serai de retour dans une demi-heure, et si vous voulez bien m'attendre, nous pourrions causer plus longuement.

SUZY.

Eh bien, j'espère que vous êtes content ?

TOPAZE.

Comment vous témoigner mon dévouement ?

CASTEL-BÉNAC.

D'abord, en changeant de chapeau.

SUZY.

Régis !

CASTEL-BÉNAC.

Oui. M. Topaze a un très joli chapeau de professeur, mais, maintenant, il lui faut un feutre d'homme d'affaires.

TOPAZE.

Bien. Et ensuite ?

SUZY.

Ensuite, remplissez scrupuleusement vos fonctions. Pour le moment, il ne faut que signer et vous taire.

TOPAZE (*surpris*).

Me taire ?

SUZY.

Oui. En affaires, la première qualité c'est la discrétion.

CASTEL-BÉNAC.

Très important ! Secret professionnel.

TOPAZE (*il est visiblement flatté*).

Comme pour un médecin ?

SUZY.

Exactement.

CASTEL-BÉNAC.

Reprenez votre chèque. À tout à l'heure, mon cher directeur, j'aurai d'ailleurs quelques signatures à vous demander. Vous me permettez de vous enlever madame pour quelques instants ?

TOPAZE.

Bien volontiers, monsieur.

SUZY (*coquette*).

Comment ? Bien volontiers ?

TOPAZE.

C'est-à-dire que... Hum.

CASTEL-BÉNAC.

Oui, hum... (*À Suzy.*) Il est inouï !

(*Ils sortent.*)

Scène VII

TOPAZE seul puis LE MAÎTRE D'HOTEL et ROGER

(Topaze reste seul quelques secondes. Il sourit, il regarde le chèque, puis il murmure.)

TOPAZE.

Monsieur le directeur... mon cher directeur... *(Il regarde encore le chèque. Il murmure.)* Cinq mille deux cents francs... *(Et après un court calcul mental.)* Trois cent quarante-six leçons à quinze francs... Ah ! les affaires, c'est inouï... *(Temps.)* Quand Tamise va savoir ça ! Lui qui me traitait d'arriviste ! *(Un temps.)* Il avait peut-être raison !

(Entre le maître d'hôtel qui précède le jeune Roger.)

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Je vais prévenir madame.

ROGER.

Bien, allez.

Scène VIII

TOPAZE, ROGER

(Topaze a remis son chèque dans sa poche. Il feint de regarder de près les tableaux. Roger l'examine, puis s'assoit. Il paraît légèrement inquiet. Enfin, après quelques regards, Roger le salue d'un signe de tête. Topaze répond en s'inclinant profondément, et reprend sa contemplation des tableaux. Roger se lève et vient regarder le même tableau.)

ROGER.

Vous aimez beaucoup la peinture ?

TOPAZE.

Oui, j'en suis curieux. *(Un temps.)*

ROGER.

Vous peignez peut-être vous-même ?

TOPAZE.

Non, monsieur.

ROGER.

Vous êtes peut-être marchand de tableaux ?

TOPAZE.

Non. *(Un temps.)* Je suis dans les affaires.

ROGER.

Ah ? *(Un temps.)* Moi aussi. Vous êtes des amis de Castel-Bénac ?

TOPAZE.

Je ne puis pas dire que je sois de ses amis, quoiqu'il me témoigne beaucoup d'amitié. Je suis simplement son collaborateur.

ROGER.

Depuis longtemps ?

TOPAZE.

Mon Dieu, non. Depuis quelques minutes, mais pour longtemps, je l'espère.

ROGER (*il change de ton*).

C'est-à-dire que c'est vous qui faites les balayeuses ?

TOPAZE (*distant*).

Monsieur, en affaires, la première qualité c'est la discrétion.

ROGER.

Surtout pour ces affaires-là.

TOPAZE (*innocent et mystérieux*).

Peut-être.

ROGER.

Non, pas peut-être. Sûrement. Vous pensez si je connais le coup des balayeuses ! Je connais même un monsieur qui l'aurait fait, s'il avait consenti à travailler au rabais. Comme vous.

TOPAZE.

Comme moi ? Au rabais ? (*Il a un sourire ironique.*) Au rabais !

(*Il rit comme quelqu'un à qui on vient d'en dire « une bien bonne ».*)

ROGER.

Entre nous, qu'est-ce qu'il vous donne ?

TOPAZE.

Cette fois, je puis vous répondre puisqu'il s'agit de moi-même. Voyez.

(Il montre le chèque.)

ROGER.

Cinq mille deux cents. C'est votre commission ?

TOPAZE.

Mon fixe et ma commission.

ROGER.

Dites donc, vous rigolez ?

TOPAZE *(béat)*.

Un peu. *(Roger recule et regarde Topaze avec stupeur.)* Je n'ai eu d'ailleurs aucun mérite à obtenir cette somme, c'est lui-même qui me l'a proposée.

ROGER.

Cher monsieur, en affaires il est souvent très bon de prendre l'air idiot, mais vous poussez la chose un peu loin.

TOPAZE *(digne et froid)*.

Monsieur, il m'est pénible de m'entendre appeler idiot par une personne que je ne connais pas. Par égard pour la maison de notre hôtesse, il vaut mieux arrêter là cette conversation.

(Il lui tourne le dos.)

ROGER.

Vous avez tort de faire tant de dignité devant un homme qui vous reverra sans doute quelque jour en correctionnelle.

TOPAZE (*effaré*).

Correctionnelle ?

ROGER.

Peut-être plus tôt que vous ne pensez. Ce n'est pas moi qui irait vous dénoncer, certes non, mais il y a cinq ou six personnes qui sont au courant et qui risquent de manger le morceau. Si vous avez marché à ce prix-là pour une pareille responsabilité, alors, c'est navrant !

TOPAZE.

Voyons, monsieur, vous me donnez l'impression que vous parlez de cette affaire comme si elle n'était pas rigoureusement honnête. (*Roger rigole doucement.*) Monsieur, je vous somme de vous expliquer.

ROGER.

De toutes les canailleries que cette vieille fripouille a montées, l'affaire des balayeuses est celle qui présente les plus grands dangers.

TOPAZE.

Mais à qui, dans votre pensée, s'applique ce terme de vieille fripouille ?

ROGER.

À notre brillant conseiller municipal.

TOPAZE.

Quel conseiller municipal ?

ROGER.

Comment ? Vous ne savez même pas que Castel-Bénac est conseiller municipal ?

TOPAZE.

Mais non !

ROGER.

Alors, vous ignorez le genre de services qu'il attend de vous ?

TOPAZE.

Je dois le seconder et signer à sa place, tout simplement.

ROGER.

Tout simplement. Oh ! celui-là, alors, il est inouï ! Mais d'où sortez-vous ?

TOPAZE.

De l'enseignement.

ROGER.

Ah ! malheur ! j'aurais dû m'en douter. Allez, mon pauvre monsieur, si vous savez où est votre chapeau, prenez-le et foutez le camp. Vous n'avez rien à faire ici.

TOPAZE (*enflammé*).

Ah non ! monsieur, on ne diffame pas ainsi les gens sans apporter des précisions. De quoi accusez-vous mon bienfaiteur ?

ROGER.

Mon cher monsieur, votre « bienfaiteur » profite simplement de son mandat politique pour faire voter l'achat de n'importe quoi et fournit lui-même ce

n'importe quoi sous le couvert d'un prête-nom.

TOPAZE.

Mais ce serait de la prévarication.

ROGER.

Peut-être !

TOPAZE (*indigné*).

La forme la plus honteuse du vol !

ROGER (*souriant et désabusé*).

Oh ! mon Dieu, vous savez, il ne l'a pas inventée, c'est la base même de tous les régimes démocratiques. (*Un temps.*) Des autres aussi, d'ailleurs.

TOPAZE (*il crie*).

Des preuves, donnez-moi des preuves...

ROGER.

Écoutez donc : je veux bien éclairer votre lanterne, mais vous ne direz jamais d'où vous viennent ces renseignements ?

TOPAZE.

S'ils sont exacts, je vous promets le silence.

ROGER.

Eh bien, passez un instant à côté. Sur le bureau il y a des dossiers, ouvrez donc le premier venu ; si l'enseignement ne vous a pas absolument détruit, vous serez vite renseigné.

TOPAZE.

Bien, mais si vous m'avez menti, je reviens vous jeter à la porte !

ROGER.

Oui, c'est ça. *(Topaze sort.)* Sainte innocence !

Scène IX

ROGER, SUZY, CASTEL-BÉNAC

(Entre Suzy. Elle paraît étonnée de voir Roger, et elle cherche Topaze du regard.)

SUZY.

Re-bonjour. Vous avez eu un remords ?

ROGER.

Non, madame, un regret. J'ai regretté cette rupture quand j'ai réalisé qu'elle me priverait du plaisir de vous voir.

SUZY.

Flatteur...

ROGER.

Et je reviens faire la paix avec Castel-Bénac.

SUZY.

Mon cher ami, la paix est toute faite... À l'heure actuelle, il a certainement oublié la discussion de tout à l'heure... Mais pour repêcher les balayeuses, je crains qu'il ne soit trop tard... J'ai l'impression qu'il est allé chercher quelqu'un...

ROGER.

Oui, j'en ai comme une intuition. Mais s'il ne trouve personne, ou si la personne qu'il aura trouvée ne lui offrait pas une sécurité complète, j'espère que vous me rappellerez au bon souvenir de notre ami.

SUZY.

Soyez certain que je n'y manquerai pas, et je suis touchée de cette démarche...

ROGER.

D'ailleurs, madame, s'il était impossible de raccrocher l'affaire, je voudrais que vous rassuriez notre ami sur mes intentions à son égard. Dites-lui bien, madame, je vous en prie, que malgré la façon un peu cavalière dont il en use envers moi, il ne saurait être question, entre nous, de représailles.

SUZY.

Quelles représailles ?

ROGER.

Je pourrais par exemple le taquiner par des échos dans les journaux, ou me divertir par l'envoi de lettres non signées qui donneraient à ses ennemis les moyens de lui nuire... Je tenais à vous dire, madame, que je ne le ferai pas.

SUZY.

Mais, cher ami, j'en suis bien certaine. D'abord parce que vous êtes gentilhomme. Et ensuite, parce que vous n'avez aucun intérêt à dévoiler des histoires dans lesquelles vous avez joué un rôle important.

ROGER.

C'est vrai. Mais il a fait sans moi d'autres affaires et beaucoup de gens les connaissent... Si, par exemple, il avait des ennuis pour les balayeuses, je tiens à vous dire à l'avance qu'ils ne viendraient pas de moi.

SUZY.

J'en suis absolument persuadée...

ROGER.

Je vous en remercie, madame.

CASTEL-BÉNAC (*entrant*).

Vous êtes encore là ?

ROGER.

Oh ! cher ami, je disais à madame que si, par hasard, vous aviez besoin de moi, je serai jusqu'à minuit à Passy virgule un.

(*Il sort.*)

Scène X

SUZY, TOPAZE, CASTEL-BÉNAC

CASTEL-BÉNAC.

Lessivé ! Les balayeuses, bztt ! Ah ! je suis content de ne plus travailler avec cette fripouille !

SUZY.

Tu as déposé le dossier ?

CASTEL-BÉNAC.

Oui, maintenant l'affaire est réglée. Où est ton protégé ?

SUZY.

Je pense qu'il visite les bureaux.

CASTEL-BÉNAC.

Il est très bien ce garçon. Il me plaît beaucoup. C'est le type même de l'abruti... (*Entre Topaze.*) Eh bien, cher ami.

(*Il va vers lui. Topaze s'écarte.*)

TOPAZE (*mélodramatique*).

Madame... Savez-vous qui est M. Castel-Bénac ?

CASTEL-BÉNAC (*stupéfait*).

Comment, qui je suis ?

SUZY.

Quelle étrange question !

TOPAZE.

Madame, ignorez-vous ce que je viens d'apprendre ?

CASTEL-BÉNAC.

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

TOPAZE (*à pleine voix*).

Cet homme qui jouit de votre confiance et que vous honorez de votre amitié, cet homme est un malhonnête homme.

CASTEL-BÉNAC.

Moi !

SUZY.

Monsieur Topaze, songez-vous à ce que vous dites ?

TOPAZE.

Madame, écoutez bien les mots que je prononce. *M. Castel-Bénac est un prévaricateur*. Il est donc juste et nécessaire que cet homme soit mis en prison. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

SUZY.

Où allez-vous ?

TOPAZE (*en sortant*).

Chez le Procureur de la République.

CASTEL-BÉNAC.

Ah ! ça ! Mais...

SUZY.

Monsieur Topaze, un instant ! (*Elle veut le retenir.*)

CASTEL-BÉNAC (*à Suzy*).

Eh bien, chère amie, on peut dire que vous avez la main heureuse. C'est vous qui avez choisi cet halluciné !

SUZY.

Régis, laissez-nous seuls, je vous prie ; je me charge d'expliquer la chose à monsieur.

CASTEL-BÉNAC.

Bien. Expliquez-lui ce que vous voudrez, mais surtout dites-lui bien que s'il est piqué des hannetons, moi je le fais boucler chez les fous, et puis ça ne sera pas long !

(*Il sort.*)

Scène XI

SUZY, TOPAZE

SUZY.

Monsieur Topaze, voulez-vous me perdre ?

TOPAZE.

Vous ?

SUZY.

Moi.

TOPAZE.

Votre sort est donc lié au sien ?

SUZY (*elle se laisse tomber sur le divan et dans un souffle, elle murmure*).

Oui.

TOPAZE.

Vous, complice de ce forban ! Vous ! Ah ! Grands dieux !

SUZY.

Vous avez tout compris trop tôt, et vous savez dès maintenant ce que je voulais vous dire demain.

TOPAZE.

Madame, que vouliez-vous me dire ?

SUZY.

Mon histoire, ma stupide histoire... Vite : nous avons peu de temps... Écoutez-moi...

TOPAZE.

Je vous écoute, madame.

SUZY.

Quand j'ai connu Castel-Bénac, je n'étais encore qu'une enfant. Il fréquentait la maison de mon père, il était le conseil financier de toute ma famille... Il exerçait la profession d'avocat, et il faisait de la politique.

TOPAZE.

Naturellement.

SUZY.

Oui, naturellement. Quand je me suis trouvée seule au monde, je me suis tournée vers lui parce qu'il était l'exécuteur testamentaire de mon père.

TOPAZE.

Je vois ça très bien.

SUZY.

Il m'a conseillé de tout vendre : l'usine, les terres, le château, puis je lui ai confié toute ma fortune, et il s'est occupé de placer mon argent.

TOPAZE.

Dans quelles affaires, grands dieux !

SUZY.

Je ne le savais pas ! De temps à autre, il me faisait signer des papiers, auxquels je ne comprenais rien, sinon qu'il s'agissait de contrats avec la ville...

TOPAZE.

Vous avez signé ?

SUZY.

Oui.

TOPAZE.

Vous eussiez mieux fait de vous couper la main droite !

SUZY.

Oh oui ! mais je signalais sans savoir : comme vous tout à l'heure.

TOPAZE.

C'est vrai, comme moi !... Et quand avez-vous compris ?

SUZY.

Trop tard.

TOPAZE.

Pourquoi ? Il n'est jamais trop tard !

SUZY.

Je pouvais le perdre : je ne pouvais plus me sauver. Quel tribunal aurait cru à ma bonne foi ?

TOPAZE.

Mais, madame, il aurait suffi de raconter ce douloureux roman comme vous venez de me le raconter. L'accent de la sincérité ne trompe pas !

SUZY.

Oui, peut-être, j'aurais dû le dénoncer dès que j'ai compris. Mais maintenant je suis perdue, car depuis plus d'un an j'assiste sans mot dire à ces tripotages, et il m'a bien souvent forcée à y prendre part. Vous m'avez crue complice ! Ah ! Pas complice... victime ! Jugez-moi !

TOPAZE (*un temps*).

Les voilà bien les drames secrets du grand monde ! Ah ! le monstre est complet ! Mais pourtant, madame, c'est vous, tout à l'heure, qui m'avez jeté dans ses griffes ! Pourquoi ?

SUZY.

Vous n'avez pas compris ?

TOPAZE.

Non.

SUZY.

Que peut faire une femme seule, qui se sent au pouvoir d'un homme redoutable ? Pleurer... Et chercher un appui.

TOPAZE (*ébloui*).

Et vous m'aviez choisi ? Moi ? Moi ?... Pourquoi, madame, dites-moi pourquoi ?

SUZY (*à voix basse*).

Je ne sais pas...

TOPAZE.

Mais oui, vous le savez... Vous le savez, dites-le moi !

SUZY.

Eh bien... La première fois que je vous ai vu, j'ai été frappée, dès l'abord, par votre visage énergique... (*Topaze prend un air énergique.*) Il m'avait semblé lire dans vos yeux... un certain intérêt... Presque une promesse de dévouement... Je pensais : « Celui-là n'est pas comme les autres... Il est simple, intelligent,

énergique, désintéressé... Si j'avais tout près de moi... un homme comme lui, je serais protégée, défendue... peut-être sauvée ! » (*Elle le regarde en face.*) Me suis-je trompée ?

TOPAZE.

Non, non, madame. Cet immense honneur, je veux en être digne. Madame, qu'attendez-vous de moi ?

SUZY.

D'abord le silence. Si vous parlez, je suis ruinée, déshonorée, perdue.

TOPAZE.

C'est bien. Je me tairai.

SUZY.

Et puis, il faut rester auprès de moi. J'ai tant besoin de vous !

TOPAZE (*tremblant*).

Oui, madame... Je veux rester auprès de vous.

SUZY.

Merci. (*Elle lui serre les deux mains.*) Merci. Mais savez-vous à quelle condition ?

TOPAZE.

Non.

SUZY.

Il faut regagner la confiance de notre ennemi.

TOPAZE.

Comment le puis-je, après les mots que j'ai prononcés tout à l'heure ?

SUZY.

Écoutez mon plan. Il est simple, il est efficace – car cette situation qui est nouvelle pour vous, j'y pense depuis bien longtemps ! Il faut vous installer dans la place – il faut faire bon visage à Castel-Bénac, le seconder dans ses affaires... Ainsi, peu à peu, vous l'étudierez, vous chercherez son point faible, vous le trouverez, et quand vous jugerez que vous pouvez le frapper sans m'atteindre, alors vous frapperez !

TOPAZE.

Quoi ! Je découvre un criminel, et je deviendrais son complice !

SUZY.

Oui, si vous voulez me sauver !

TOPAZE *(un long temps. Il se lève, soupire profondément)*.

Ah ! Ce débat est cornélien ! Quel carrefour ! Quel conflit de devoirs ! Ah ! si j'avais seulement une heure pour peser le pour et le contre !

SUZY.

C'est tout de suite qu'il faut choisir. Castel-Bénac est dans la pièce à côté. Il croit que je suis en train de vous exposer les avantages de votre complicité, et peut-être de vous proposer une augmentation, afin de calmer vos scrupules.

TOPAZE.

Quelle bassesse !

SUZY.

Il faut lui laisser croire que tel fut le sujet de notre conversation. Et, pour le rassurer, il faudrait lui donner très vite une preuve de docilité.

TOPAZE.

Oui, évidemment. Mais laquelle ?

SUZY (*elle feint de chercher*).

Oui, laquelle ?

TOPAZE.

Si je lui serrais la main, la première fois que je le verrai ?

SUZY.

Il faut le faire, mais ce n'est pas assez.

TOPAZE.

Si je lui rendais ces papiers, en lui disant que tout va bien ?

SUZY.

Excellent ! Mais il faut les lui rendre signés.

TOPAZE.

Pourquoi signés ?

SUZY.

Parce que votre signature signifie que vous marchez avec lui et endormira sa méfiance. Donnez. (*Elle prend les papiers.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

TOPAZE.

Achat de huit maisons à la rue Jameau, pour les revendre très cher à la ville, qui doit exproprier pour élargir la rue.

SUZY.

Tenez, asseyez-vous là... Prenez cette plume, et signez ici...

TOPAZE *(il a une dernière hésitation, il regarde Suzy).*

C'est difficile.

SUZY.

Pour moi.

(Il signe. Elle lui passe un autre papier.)

Celui-ci... *(Il signe.)* Celui-ci... *(Il signe.)*

Pendant que le RIDEAU descend.

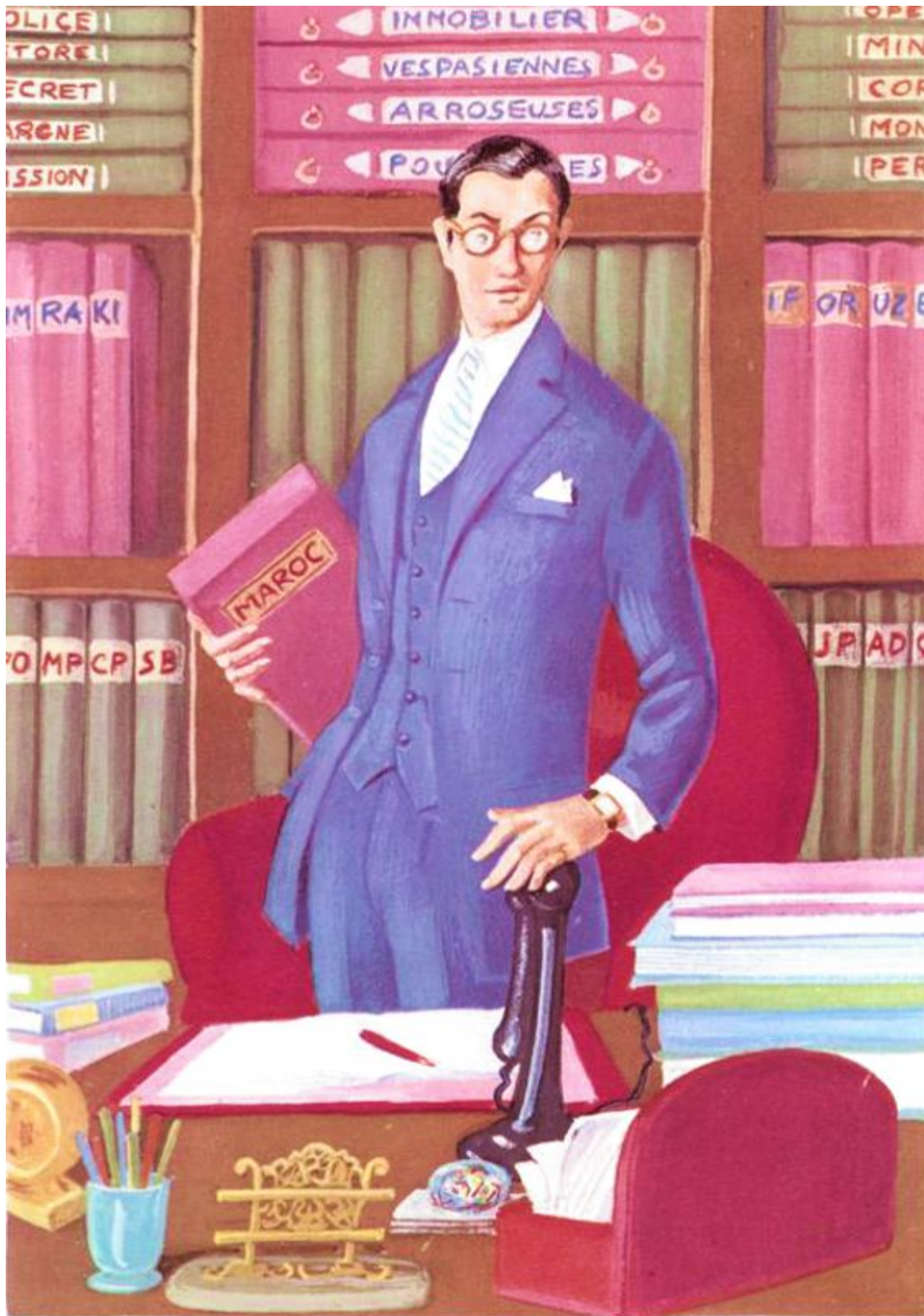


ACTE TROISIÈME

Un bureau moderne tout neuf. Au premier plan, deux énormes fauteuils de cuir, dos au public. Au second plan, un formidable bureau américain. Contre le mur du fond, entre les deux portes, un énorme coffre-fort.

Aux murs, des placards sévères portant des inscriptions catégoriques : « Soyez brefs », « Le temps, c'est de l'argent », « Parlez de chiffres », etc., etc.

Au premier plan, à gauche, la porte d'entrée. À droite, sur une autre porte : « Comptabilité ». Sur le bureau : annuaires, bottin, téléphone, un fichier contre le mur.



Scène I

TOPAZE, LA DACTYLO

(Quand le rideau se lève, Topaze est assis derrière le bureau. Il est immobile. On ne voit que le haut de son visage. Il porte maintenant de grosses lunettes à monture d'écaille. Il est très pâle, il paraît anxieux, tourmenté. Au moindre bruit, il tressaille. On frappe à la porte. Il tressaille, il attend. On frappe de nouveau, il se lève, il demande : « Qui est là ? » Une voix répond : « La dactylo ». Il tire le verrou, il entrebâille la porte et laisse entrer une petite dactylo.)

LA DACTYLO.

C'est un monsieur qui voudrait voir monsieur le directeur.

(Elle tend une fiche. Topaze la prend, la lit, et frissonne.)

TOPAZE.

Oscar Muche !

LA DACTYLO.

Il est avec une jeune fille.

TOPAZE.

Ernestine !... Que vous a-t-il dit ?

LA DACTYLO.

Rien. Il attend.

TOPAZE.

De quel air ?

LA DACTYLO.

Il a l'air sévère.

TOPAZE.

Très sévère ?

LA DACTYLO.

Oh ! oui ! et il marche tout le temps.

TOPAZE.

Dites-lui que je suis absent.

LA DACTYLO.

Bon !

TOPAZE.

Mais dites-le lui avec sincérité, d'un ton naturel...

LA DACTYLO (*en sortant*).

Oh ! j'ai l'habitude...

TOPAZE.

Ernestine ! Elle était avec lui ! Grands dieux !

(*La dactylo revient.*)

LA DACTYLO.

Il a dit qu'il reviendrait.

TOPAZE.

Il ne faudra pas le recevoir. Jamais ! Jamais ! Vous savez les ordres : dites toujours que je suis absent, et ne recevez personne, entendez-vous ? Personne. Allez, retirez-vous, j'ai du travail.

LA DACTYLO.

Je voudrais demander quelque chose à monsieur le directeur.

TOPAZE.

Demandez.

LA DACTYLO.

Est-ce que monsieur le directeur nous permet de faire apporter un piano ?

TOPAZE.

Un piano ? Pour quoi faire ?

LA DACTYLO.

Pour apprendre.

TOPAZE.

Ici ?

LA DACTYLO.

Non à côté, parce que l'autre dactylo s'ennuie ; si on pouvait faire un peu de musique, ça la distrairait.

TOPAZE.

Évidemment, la musique est une distraction. Si j'étais seul, mademoiselle, je vous accorderais peut-être cette autorisation. Mais mon associé, M. Castel-Bénac, s'y opposera certainement.

LA DACTYLO.

Tant pis !

TOPAZE.

Je profite de cette occasion pour vous dire qu'il a vu d'un très mauvais œil les jeux que j'ai tolérés. Il m'a conseillé de vous interdire les cartes, les dominos et le jacquet. D'autre part, il ne veut pas admettre la présence des jeunes gens qui viennent parfois vous tenir compagnie. Il a cru voir en eux des espèces de fiancés.

LA DACTYLO (*indignée*).

Eh bien, vous pourrez lui dire qu'il s'est joliment trompé. Je n'ai pas de fiancé, et Germaine non plus. Ce sont des jeunes gens qu'on rencontre dans la rue, alors on les amène ici pour s'embrasser. Parce que Germaine a des chagrins d'amour et il faut la distraire. C'est pour ça qu'elle boit du Pernod. Si vous l'empêchez de vivre, elle deviendra folle.

TOPAZE.

Eh bien, je vais parler de tout cela à M. Castel-Bénac. Jusqu'à nouvel ordre, il vaut mieux ne faire monter personne et ne jouer à rien.

LA DACTYLO.

Alors, qu'est-ce que nous allons faire ?

TOPAZE.

Attendre.

LA DACTYLO.

Attendre quoi ?

TOPAZE.

Que je vous donne du travail.

LA DACTYLO.

Vous allez nous donner du travail ?

TOPAZE.

Il est probable que la semaine prochaine je vous ferai copier une lettre.

LA DACTYLO.

Oh ! ça, je m'y attendais ! Depuis quelques jours, vous avez du parti pris contre nous. On ne peut pas s'y remettre si brusquement.

TOPAZE *(avec une colère subite qui rappelle exactement ses explosions de la pension Muche).*

Mademoiselle, si je vous donne l'ordre de me copier une lettre, vous me la copierez. Ah ! ça, vous prenez donc ma bonté pour de la faiblesse ? Non, mademoiselle. Sachez que le gant de velours cache une main de fer. Prenez garde, mademoiselle, si vous avez le mauvais esprit, je vous briserai ! Allez, et préparez-vous à me copier cette lettre samedi prochain.

LA DACTYLO.

Bien.

(Elle va sortir lentement. Topaze la regarde, puis il la rappelle.)

TOPAZE.

Mademoiselle... je viens de vous parler durement. Ne m'en veuillez pas : les affaires sont les affaires.

LA DACTYLO (*humble*).

Oui, monsieur le directeur.

(*Elle sort.*)

Scène II

TOPAZE seul, puis SUZY, puis CASTEL-BÉNAC

(*Topaze est nerveux. Il se promène, l'air sombre, il hoche la tête et il murmure : « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn ». Soudain, le téléphone sonne. Topaze prend le récepteur. Il écoute. Il se pince les narines de la main gauche pour répondre.*)

TOPAZE.

M. Topaze est sorti, monsieur... Quel journal ? *La Conscience Publique* ! Bien, monsieur... Je ne sais pas s'il pourra vous recevoir, monsieur... Ce n'est peut-être pas la peine de vous déranger... Bien, monsieur, je vous remercie. (*Il raccroche.*) Un journaliste, naturellement.

(*Entre Suzy.*)

SUZY.

Bonjour, mon cher Topaze. Comment allez-vous ?

TOPAZE.

Aussi bien qu'il m'est possible, madame, et je vous remercie de l'intérêt que vous voulez bien me porter.

SUZY.

Mais, mon cher, si je ne m'intéressais pas à vous, je ne vous aurais pas confié la direction d'une affaire aussi importante.

TOPAZE.

Je vous en suis très reconnaissant, madame.

SUZY.

Où dînez-vous, ce soir ?

TOPAZE.

Dans ma chambre.

SUZY.

Eh hé ! Compagnie galante ?

TOPAZE.

Non, madame. Solitude et réflexion.

SUZY.

Eh bien, ce soir, vous dînez avec moi.

TOPAZE.

Avec vous ?

SUZY.

Oui. Il y aura aussi Castel-Bénac et quelques amis... Cela vous distraira.

TOPAZE.

Je vous demanderai la permission de ne pas accepter cette invitation, car j'aime mieux ne voir personne.

SUZY.

Vous refusez ?

TOPAZE.

Si vous me le permettez, madame.

SUZY.

Même si je vous dis que j'aimerais assez bavarder avec vous ?

TOPAZE.

Non, madame. D'abord, je ne sais plus bavarder, et ensuite vous n'y prendriez aucun plaisir.

SUZY.

Voyons, mon cher Topaze, qu'avez-vous ?

TOPAZE.

Je n'ai rien, madame. Absolument rien.

SUZY.

Savez-vous que Castel-Bénac est très inquiet sur votre compte ?

TOPAZE.

C'est une grande bonté de sa part.

SUZY.

Il vous trouve amaigri... sans entrain...

TOPAZE.

C'est un homme qui a du cœur.

SUZY.

Qu'avez-vous donc ? Vous ne pouvez pas vous habituer ?

TOPAZE.

Il y a des choses auxquelles on ne peut pas s'habituer.

SUZY.

Voyons... vous savez que je suis votre amie ?

TOPAZE.

Certainement.

SUZY.

Eh bien, qu'y a-t-il ?

TOPAZE (*brusquement*).

Madame, il y a que je sais tout. Il y a quarante-deux jours que je suis entré dans cette maison, et depuis vingt-trois, je sais que vous vous moquez de moi.

SUZY.

Si vous continuez à me parler sur ce ton, je crois que je finirai par me moquer de vous !

TOPAZE.

Le 13 avril, à sept heures du soir, je suis allé chez vous, car vous m'aviez invité à dîner. J'attendais dans le petit salon, lorsque à travers une porte vitrée j'entendis une conversation effroyable.

SUZY.

Effroyable ?

TOPAZE.

Hideuse. Mais pleine de sens pour moi. M. Castel-Bénac disait : « Chérie, pourquoi as-tu invité le sympathique idiot ? » et vous avez répondu : « Le sympathique idiot est très utile et il faut un peu l'amadouer. » Le sympathique idiot, c'était moi. Quant au mot « chérie », il m'a suffisamment renseigné sur la nature de vos relations avec cet homme.

SUZY.

Mon cher, si vous ne l'aviez pas compris tout de suite, vous méritiez qu'on vous le cache.

TOPAZE.

Cachât !

SUZY.

Comment, cachât ?

TOPAZE.

Qu'on vous le cachât. Ainsi, vous avouez ! Vous êtes la... la maîtresse de cet homme adultère.

SUZY.

Et après ?

TOPAZE.

Ah ! grands dieux !

SUZY.

Et cette petite aventure prouve une fois de plus qu'on n'a aucun intérêt à écouter aux portes. Je vous croyais plus délicat et je trouve que vous avez une bien vilaine façon d'apprendre par surprise ce que tout le monde sait.

TOPAZE.

Ah ! madame ! Oseriez-vous dire que j'aurais accepté cette situation affreuse si vous ne l'aviez pas déguisée ? Vous m'avez attiré dans un guet-apens !

SUZY.

Mais non ! C'est le hasard qui vous a conduit ici, au moment même où nous cherchions quelqu'un. Et c'est parce que j'avais pour vous de la sympathie que je vous ai offert...

TOPAZE.

Madame, si vous aviez pour moi de la sympathie, vous auriez mieux fait, ce jour-là, de me jeter dans la Seine.

SUZY.

Mais quand vous avez accepté...

TOPAZE.

J'ai accepté sur un sourire, sur deux mots de vous, enivré par le conte absurde que votre beauté m'avait fait croire... J'étais le vaillant chevalier, choisi pour combattre le monstre et délivrer la beauté prisonnière... Je vivais dans un rêve,

dans une atmosphère de poésie et d'extravagance... Mais le 13 avril, à sept heures du soir, je suis retombé sur le sol, et ce sol c'était de la fange et de la boue.

SUZY.

Selon ce que m'a dit Régis, vous avez gagné trente-deux mille francs en un mois. De quoi vous plaignez-vous ?

TOPAZE.

De ma conscience.

SUZY.

Laissez-la donc tranquille !

TOPAZE.

Mais c'est elle qui me poursuit, qui me traque, qui m'environne ! Le poids de mes actes m'écrase. Caché dans ce bureau, je sens que l'univers m'assiège !... Ce matin encore, je me suis penché à cette fenêtre, malgré moi, pour voir passer trois balayeuses, qui portent sur l'avant, mon nom en lettres nickelées : « Système Topaze ».

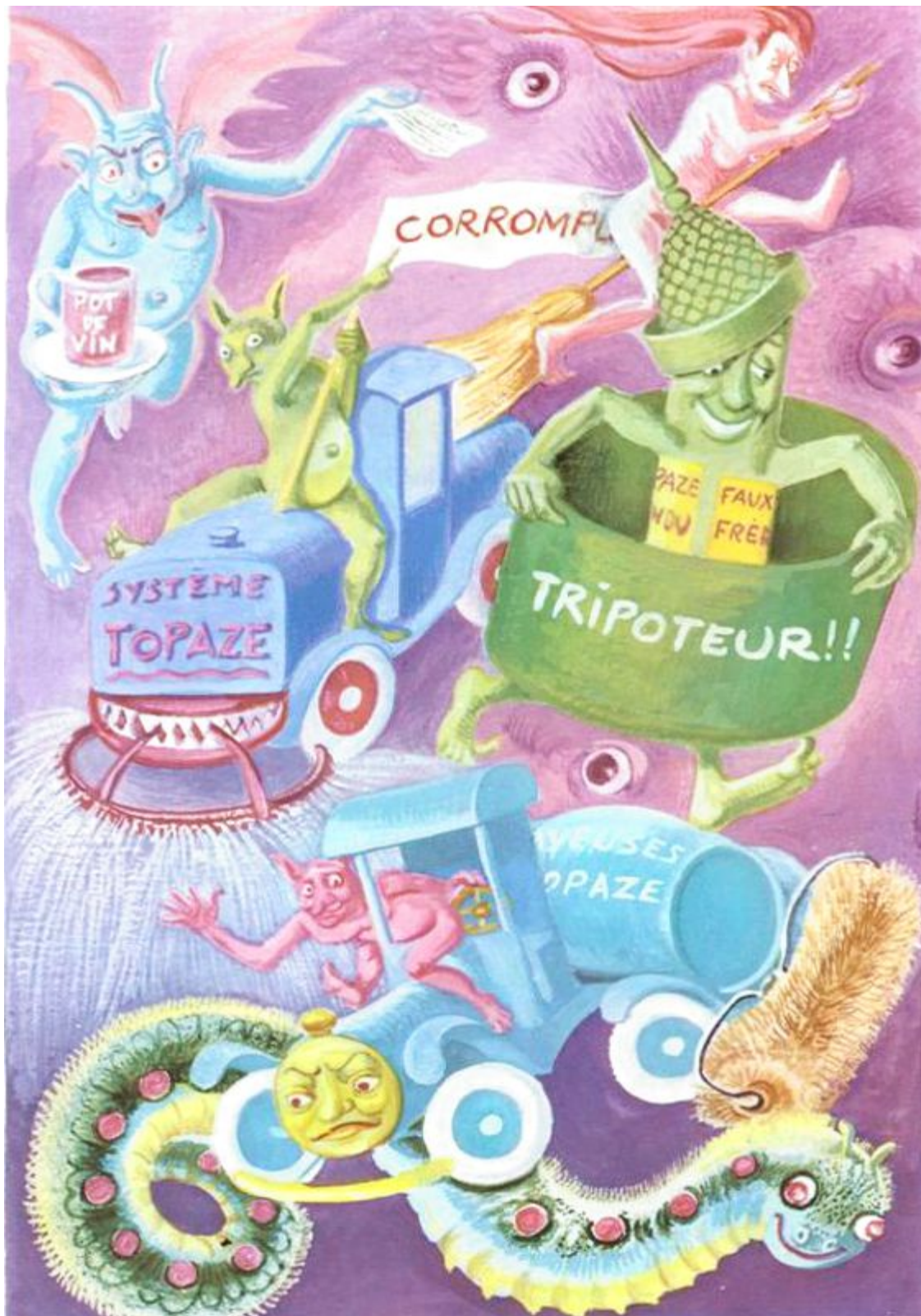
Le reflet du soleil sur cette imposture étincelante m'a forcé de baisser les yeux : j'ai bondi en arrière, j'ai refermé la fenêtre, mais le bruit de leurs moteurs m'arrivait encore et savez-vous ce qu'ils disaient, ces moteurs ? Ils disaient : « Tripoteur ; Tripoteur ; Tripoteur ! » Et les brosses obliques, en frôlant les pavés, chuchotaient : « Topaze escroc ! Topaze escroc ! »

SUZY.

Mais vous êtes fou, mon pauvre ami ! Il faut parler de ces visions à M. Castel-Bénac !

TOPAZE (*more*).

À quoi bon ! Je sais bien que ce sont des hallucinations, mais elles me tourmentent nuit et jour...



SUZY.

Parce que vous demeurez ici, enfermé comme un prisonnier ! Il faudrait profiter de votre situation, voir des gens, sortir !

TOPAZE.

Sortir ! Croyez-vous, madame, que je sois en état de soutenir le regard d'un honnête homme ?

SUZY.

En admettant que le regard d'un honnête homme ait quelque chose de particulier, on n'en rencontre pas tellement ! (*Elle le regarde, surprise par les tics nerveux qui l'agitent.*) Mais c'est vrai, qu'il a l'air d'un fou ! Topaze, écoutez-moi ; en ce moment, vous êtes malade ? Voulez-vous aller passer quelques semaines à la campagne ? J'expliquerai la chose à Castel-Bénac.

TOPAZE.

Non, non, madame. Non. Je reste ici. J'attends.

SUZY.

Et qu'attendez-vous ?

TOPAZE (*solennel*).

Ce qui doit arriver.

SUZY (*inquiète*).

Est-ce que vous nous auriez dénoncés ?

TOPAZE.

Hélas non... Je n'ai même plus ce courage... Révéler votre indignité, ce serait proclamer mon infamie... Et puis, vous dénoncer, vous ?

SUZY.

Pourquoi pas moi ?

TOPAZE (*rudement*).

Allons, madame, ne feignez pas. Ce sentiment que je vous tais vous l'avez su même avant moi. Et vous vous en êtes servie avec une adresse diabolique, pour me jeter dans les tourments où je suis aujourd'hui. Et voyez jusqu'où va ma bêtise : je sais tout, et ce sentiment n'est pas mort. Oui, je vous hais et je vous aime à la fois... Et je sais pourquoi je vous hais, mais j'ignore pourquoi je vous aime... Mais, dans tous ces malheurs et toute cette haine, la seule douceur qui me reste, c'est de vous aimer toujours.

SUZY (*après un silence rêveur*).

Vous êtes fou, mais vous dites parfois des mots gentils.

TOPAZE (*amer*).

Oui, gentils.

SUZY.

Depuis longtemps, j'attendais cette scène... Car je savais bien que vous-finiriez par apprendre la vérité, et je me demandais avec une certaine inquiétude ce que vous feriez.

TOPAZE.

Vous le voyez, madame, j'ai maigri, et c'est tout ce que j'ai pu faire.

SUZY (*sincère*).

Mon pauvre ami ! Si vous saviez comme parfois je regrette...

TOPAZE.

Mais non, vous ne regrettez rien, puisque vous avez obtenu ce que vous désiriez : un homme de paille soumis et timide ; ainsi vous gagnez de l'argent, et vous vivez dans une sécurité trompeuse auprès de celui que vous aimez ; vous l'aimez, cet homme, cet abominable gredin, cet abcès politique, cette canaille enflée qui verra quelque jour fondre sa graisse jaune au soleil des travaux forcés !

SUZY.

Mais non, mais non ! D'abord, il n'ira jamais aux travaux forcés, et ensuite, je ne l'aime pas.

TOPAZE.

Vous ne l'aimez pas ?

SUZY.

Voyons, Topaze, vous rêvez !

TOPAZE.

Mais alors, pourquoi êtes-vous à lui ?

SUZY.

Parce qu'il me fait une vie honorable !

TOPAZE.

Honorable ! Mais vous n'êtes qu'une femme entretenue !

SUZY.

Bah ! Comme toutes les femmes ! Que ce soit un mari ou un amant, la différence est-elle si grande ?

TOPAZE.

Si vous ne l'aimez pas, qui donc aimez-vous ?

SUZY.

Personne.

TOPAZE.

Peut-être avez-vous eu, dans votre adolescence, une déception sentimentale ?

SUZY.

Pas du tout ! L'amour ne m'a jamais déçue, je ne lui ai rien demandé.

TOPAZE.

Vous n'avez donc jamais eu de cœur ?

SUZY.

Je n'ai jamais eu de temps. J'ai eu des soucis, moi, est-ce que vous croyez que tout le monde a votre chance ?

TOPAZE.

Ma chance !

SUZY.

Mais oui ! La fortune vous est venue sans même que vous y pensiez, et vous n'avez même pas eu le courage de lui faire bon accueil ! Moi, il m'a fallu la gagner, et la gagner vite, sinon, je serais morte d'impatience et de désir. Mais sachez bien que chaque pas que j'ai fait sur cette route, il m'a fallu le préparer et le payer. (*Brusquement.*) Au fond, que me reprochez-vous ? De n'avoir point de mari ? Mais si à vingt ans j'avais rencontré un homme riche, prêt à m'épouser, je vous jure que je n'aurais pas dit non ! Mais j'étais pauvre. Qui étaient mes

prétendants ? Le fils d'un maréchal-ferrant, un marchand de journaux et un contrôleur des tramways. Si j'avais accepté, que serais-je aujourd'hui ? Une femme vieillie avant l'âge, les dents jaunes et les mains détruites. Regardez ce que j'ai sauvé !

(Elle montre ses dents et ses mains.)

TOPAZE *(faiblement)*.

Pourtant l'argent ne fait pas le bonheur.

SUZY.

Non, mais il l'achète à ceux qui le font. Moi, j'ai su ce que je voulais, et ce que j'ai voulu, je l'ai ! D'ailleurs, je n'ai pas à me justifier devant vous, et je ne sais même pas pourquoi je vous raconte ces choses.

TOPAZE.

Peut-être avez-vous pour moi de la sympathie ?

SUZY.

Oui, je vous l'ai dit et c'est vrai.

TOPAZE.

Mais peut-être un jour, cette sympathie...

SUZY.

Mon cher Topaze, mettons les choses au point : je me suis intéressée à vous parce que j'ai reconnu en vous la noble, la grandiose, l'émouvante stupidité de mon père... Il avait un petit emploi, plus petit encore que n'était le vôtre. Il le remplissait, comme vous, avec une merveilleuse conscience... Il est mort pauvre. Pauvre... Vous voyez que cette sympathie, ce n'est pas de l'amour... Et d'ailleurs, même si j'avais envie de vous aimer, je ne me laisserais pas aller.

TOPAZE.

Pourquoi ?

SUZY.

Parce que vous êtes un homme timide, faible, crédule... J'aurais besoin d'un homme qui me traîne dans la vie et vous, vous n'êtes qu'une remorque.

TOPAZE.

Si vous saviez, dans le fond, quel courage et quelle énergie...

SUZY.

Non, mon cher. Vous avez des visions, vous entendez parler les balayeuses ! C'est bien joli, mais ce n'est pas rassurant. Je ne vous demande que votre amitié, comme je vous donne la mienne. Et maintenant que la crise est passée, tâchez donc d'apprendre la vie, je vous aiderai de mon mieux.

TOPAZE.

Avant que vous entriez ici, je vous aimais d'une façon haineuse ; et maintenant, même après ces paroles qui ne me laissent aucun espoir, je vous pardonne de tout cœur ce que vous m'avez fait.

SUZY.

Mon bon Topaze ! Ce n'est pas du mal, c'est du bien !

TOPAZE.

Non. Mais puisque vous l'avez fait dans une bonne intention, je vais vous dire ce que je gardais secret, ce que...

(Entre Castel-Bénac.)

CASTEL-BÉNAC.

Bonjour, mon cher Topaze.

TOPAZE.

Bonjour, monsieur le conseiller.

CASTEL-BÉNAC.

Rien de neuf ?

TOPAZE.

Non, monsieur le conseiller.

CASTEL-BÉNAC.

Il n'est pas venu un certain M. Rebizoulet ?

TOPAZE.

Non, non. Il n'est venu personne.

CASTEL-BÉNAC.

Eh bien, il viendra quelqu'un, car vous allez traiter vous-même une affaire. Comme c'est la première, je l'ai choisie facile, et comme vous faites toujours une gueule d'enterrement, je l'ai choisie gaie.

TOPAZE.

Bien, monsieur le conseiller.

CASTEL-BÉNAC.

Rebizoulet viendra vous voir certainement aujourd'hui.

TOPAZE.

Bien, monsieur le conseiller.

CASTEL-BÉNAC.

Ce Rebizoulet est propriétaire de la grande brasserie suisse. L'année dernière, nos services de l'hygiène ont construit devant la brasserie l'un de ces petits monuments de tôle qui perpétuent le souvenir de l'empereur Vespasien.

SUZY.

À la bonne heure !

CASTEL-BÉNAC.

Or, à mesure que l'été s'avance et que le soleil chauffe, cette vespasienne rend la terrasse de la brasserie positivement inhabitable, et la clientèle s'en va. Rebizoulet est donc venu me trouver pour me demander la suppression de l'édicule.

TOPAZE.

Cela se comprend.

CASTEL-BÉNAC.

Je lui ai répondu que je n'avais pas le temps de m'en occuper, mais que s'il s'adressait à M. Topaze, l'édicule serait sans doute supprimé. Il va donc venir, et vous le recevrez. Vous lui direz que vous vous chargerez d'obtenir la chose, mais que vous avez des frais et que vous exigez, avant toute démarche, une somme de dix mille francs.

TOPAZE.

Mais de quel prétexte puis-je colorer cette demande ?

CASTEL-BÉNAC.

Vous n'avez rien à colorer. Vous lui demandez dix mille francs. Comme ça. Et il vous les donnera sans aucune difficulté. Alors, je ferai démolir la vespasienne et la ferai transférer en face, devant le café Bertillon.

TOPAZE.

Mais que dira M. Bertillon ?

CASTEL-BÉNAC.

Il viendra vous dire la même chose. Il viendra vous donner dix mille francs. Et après Bertillon, il y en aura d'autres. Avant que cet édicule ait fait le tour de l'arrondissement, nous aurons encaissé plus de trois cents billets. C'est une affaire sûre, pratique et même amusante. Nous pourrions faire cinq ou six cafés par an d'une façon régulière... Vous ne trouvez pas ça rigolo ?

TOPAZE.

Si, monsieur le conseiller.

CASTEL-BÉNAC.

Eh bien, riez, riez !

TOPAZE.

Est-il nécessaire que je reçoive M. Rebizoulet ?

CASTEL-BÉNAC.

C'est indispensable, mon cher !... Vous êtes ici depuis deux mois. Il faudrait pourtant que vous commenciez à jouer un rôle actif !... Il est certain que votre signature pourrait me suffire. Mais je trouve absurde de vous laisser inemployé... Je voudrais vous former, faire de vous un collaborateur très au courant, très adroit... Il y a beaucoup d'argent à gagner. Je serai peut-être député un jour. Je pourrais faire de grandes choses avec vous !...

TOPAZE.

Vous êtes bien aimable, monsieur le conseiller.

CASTEL-BÉNAC.

Ne me donnez plus ce titre. Appelez-moi patron.

TOPAZE.

Oui, patron.

CASTEL-BÉNAC.

Dites donc, il faudra téléphoner à l'Hôtel de Ville pour demander s'ils ne se décideront pas bientôt à envoyer le chèque des balayeuses.

TOPAZE.

Bien, patron. Ils l'ont envoyé.

CASTEL-BÉNAC.

Où est-il ?

TOPAZE.

Dans le tiroir.

(Il ouvre le tiroir et en sort le chèque.)

SUZY.

Et vous ne pouviez pas le dire plus tôt ?

CASTEL-BÉNAC.

Mais il faut aller l'encaisser tout de suite !... Portez-le donc à la banque Jackson. Je vous ai fait ouvrir un compte. Versez-le à ce compte.

TOPAZE.

Bien patron. Tout de suite ?

CASTEL-BÉNAC.

Mais oui, tout de suite.

SUZY.

La banque est à côté, au coin de l'avenue Wilson.

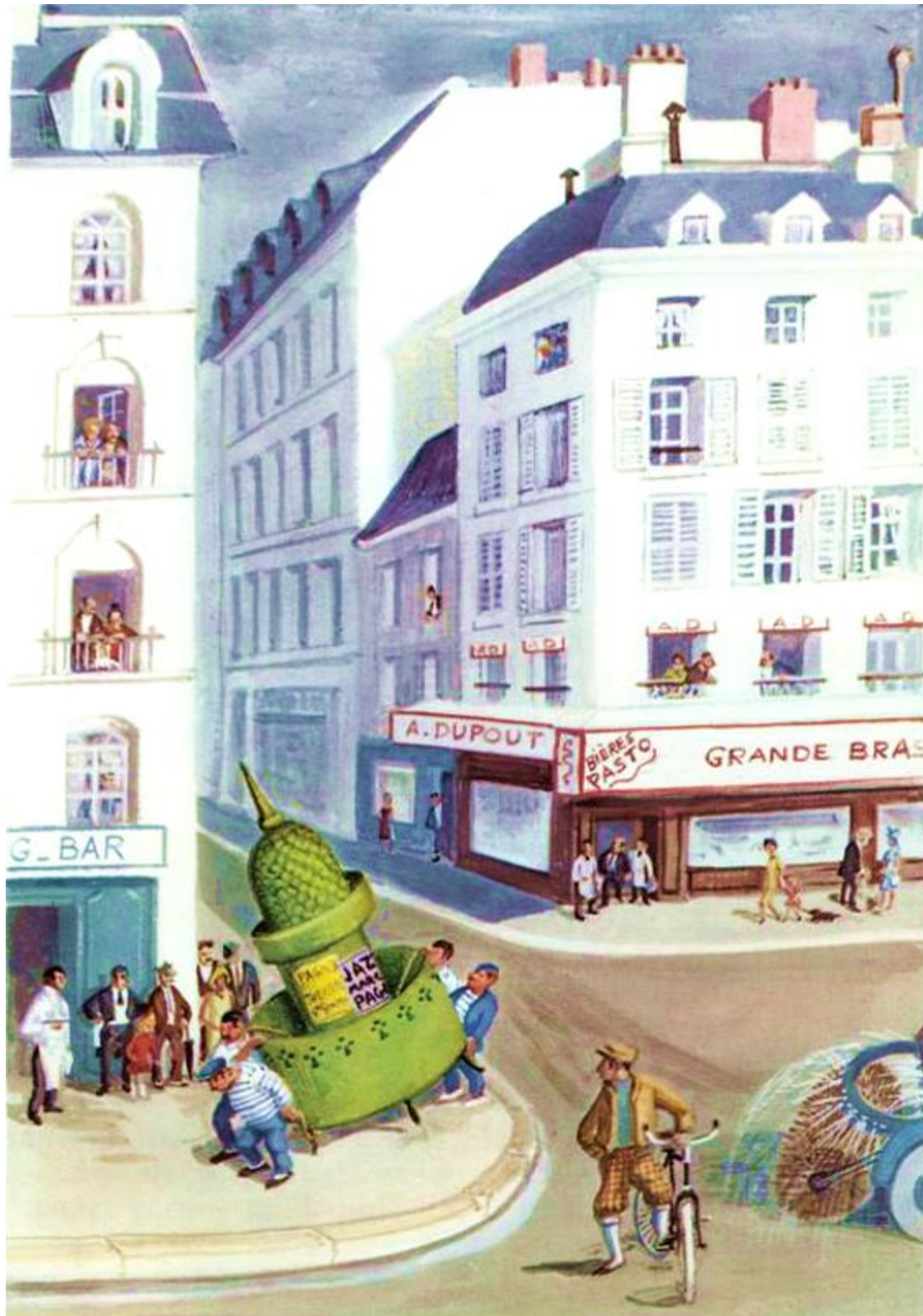
TOPAZE.

Bien patron. Alors j'y vais ?

CASTEL-BÉNAC.

Mais bien sûr, vous y allez !

(Topaze prend le chèque, toussote, met son chapeau et sort à contrecœur.)



Scène III

CASTEL-BÉNAC, SUZY

CASTEL-BÉNAC.

Il est toujours aussi abruti.

SUZY.

Il se fera. Tout à l'heure, il m'a fait la scène que nous attendions.

CASTEL-BÉNAC.

Ah !

SUZY.

Il avait compris depuis longtemps, et, au fond, il prend ça mieux que je ne l'espérais.

CASTEL-BÉNAC.

Tu crois qu'on finira par en faire quelque chose ?

SUZY.

Je crois que maintenant il ira de mieux en mieux. Moi, ce n'est pas lui qui m'inquiète, c'est le petit Roger.

CASTEL-BÉNAC.

Tu l'as vu ?

SUZY.

Ce matin.

CASTEL-BÉNAC.

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

SUZY.

Il m'a parlé vaguement du danger qu'il y a à utiliser des gens maladroits dans des affaires délicates. Il m'a juré encore une fois que si nous avons des ennuis, ils ne viendraient pas de lui. Tu n'es pas inquiet de ce côté-là ?

CASTEL-BÉNAC.

Oh ! pas du tout. Il se donne des airs de maître chanteur, mais c'est par amour-propre.

SUZY.

Tu ne crains pas qu'il n'envoie des échos aux journaux ?

CASTEL-BÉNAC.

Mais non. Aucun journal sérieux n'accepterait une ligne contre moi. Je connais à fond trop de canailleries pour qu'on me reproche mes irrégularités. J'ai mes fiches, moi.

SUZY.

Mais tu ne crois pas qu'une lettre anonyme au Procureur... ?

CASTEL-BÉNAC.

Allons, mon petit, quand on a mes relations...

SUZY.

Oh ! les relations ! Tu sais, j'ai vu coffrer des gens qui tutoyaient des ministres.

CASTEL-BÉNAC.

Oui, pendant la guerre... Mais maintenant, la vie a repris son cours normal.

(Il sort.)

Scène IV

SUZY, TOPAZE

(Suzy reste seule un instant. Elle examine divers papiers sur le bureau. Soudain, on entend un galop effréné et un remue-ménage horrible. Topaze paraît sur la porte des appartements de Suzy. Il est pâle, haletant, hagard. Il court à la fenêtre, il regarde la rue et il dit : « Sauvé ! ».)

Il ferme à clef toutes les portes.)

SUZY *(effrayée)*.

Qu'y a-t-il ?

TOPAZE *(hors d'haleine, pâle, défait, se laisse tomber sur un fauteuil)*.

Grands dieux ! Je m'y attendais, évidemment... Mais tout de même... Ah ! Ah ! (*Il défaille presque. Il se verse un verre d'eau et le boit en tremblant.*)

SUZY.

Topaze ! Voyons, Topaze ! Mais parlez donc !

TOPAZE (*presque à soi-même*).

Ils m'ont suivi... C'était fatal... Ils me guettent depuis quinze jours... Comme je franchissais le seuil, le sbire en bras de chemise s'est avancé vers moi. Mais j'ai compris et, sans tourner la tête, j'ai fui... Alors, toute une meute s'est mise à ma poursuite : mais j'avais des ailes ! J'ai fait deux fois le tour du pâté de maisons pour les dépister... Je me suis jeté dans votre corridor... et me voici... Sauvé, pour le moment, hélas !

SUZY.

Eh bien, de pareilles extravagances ne peuvent plus durer. Tant que vous avez des visions ici même, ce n'est rien. Mais si votre imagination finit par attirer sur nous...

TOPAZE.

Ah ! vous doutez, madame ! Tenez, voyez vous-même. (*Il est allé à la fenêtre, et il écarte le rideau avec des précautions de Peau-Rouge.*) Voyez, madame, il a repris sa place...

SUZY.

Mais que voyez-vous donc ?

TOPAZE.

Ce gros homme en bras de chemise, en tablier bleu...

SUZY.

Eh bien ! C'est l'épicier du coin !

TOPAZE (*il referme le rideau*).

Non, madame ! non. Cet homme a trop l'air d'être l'épicier du coin, pour qu'il soit vraiment l'épicier du coin.

SUZY.

Mais alors, qui est-ce ?

TOPAZE (*dans un souffle*).

La police !

SUZY.

Est-ce qu'il a l'air de vous surveiller ?

TOPAZE.

Justement, madame. Il ne tourne jamais son regard vers mes fenêtres. Jamais, comprenez-vous ? Et il y a aussi un faux raccommodeur de parapluies. Quant aux chanteurs des rues, il en passe cinq ou six par jour. C'est clair, madame, c'est clair ! Et puis, vous ne savez pas tout, parce que je vous ai caché jusqu'ici tous les symptômes de la catastrophe prochaine !

SUZY.

S'il y a vraiment de pareils symptômes, pourquoi les avez-vous cachés ?

TOPAZE.

Parce que je jugeais que je n'avais pas le droit de vous avertir, et d'avertir Castel-Bénac. Voici, d'abord, madame, une lettre que j'ai reçue la semaine dernière.

SUZY (*elle lit*).

« *Topaze, il y a de l'eau dans le gaz et l'œil de la police voit tout. Lâche ces os, sinon tu es fait comme un rat.* » Signé : « *Un ami.* » C'est une plaisanterie. Une lettre anonyme ! Je vous défends de me faire peur avec des sottises de ce genre. C'est absurde.

TOPAZE.

Et ceci... Le journal *La Conscience Publique*, numéro de ce matin :

Un scandale à l'Hôtel de Ville.

« *Le service d'information de La Conscience Publique est sur la piste d'une très grave affaire de concussion. Des renseignements concordants qui nous ont été fournis, il résulte que :*

« *1° Un conseiller municipal, après avoir fait voter un crédit important pour l'achat de certains véhicules utilitaires, aurait fourni lui-même ces véhicules, à des prix exorbitants.*

« *2° Le prête-nom dans cette affaire, serait un malheureux pion révoqué pour une affaire de mœurs.*

« *À bientôt des chiffres, des noms et l'exécution des coupables.* »

Ces lignes sont encadrées au crayon bleu.

SUZY.

Vous en avez parlé à Régis ?

TOPAZE.

Non. Que son destin s'accomplisse ! Moi, je ne fuirai pas devant le mien ! Il y a autre chose encore, madame. Hier matin, devant la porte, en face de la plaque de cuivre, des gens se sont arrêtés... Un groupe s'est formé qui bientôt devint une foule... Ils ont crié, ils ont montré le poing.

SUZY.

Vous les avez vus ?

TOPAZE.

Oui, madame, et quand je me suis approché de la fenêtre, alors les huées ont redoublé. Ce n'est pas une hallucination, madame ! Je les ai vus, je les ai entendus. La société va frapper, il est temps de fuir.

SUZY.

Il est absolument impossible...

TOPAZE.

Il est impossible que le châtiment ne vienne pas. Ce dénouement était inévitable parce que la société est bien faite, parce que la faute entraîne inexorablement la punition. Si vous avez la chance de recommencer votre vie, souvenez-vous qu'il n'y a qu'une route, le droit chemin.

SUZY.

Vous êtes un fou, et je suis bien bête de vous écouter. Quant aux gens que vous dites avoir entendus...

TOPAZE.

Ils criaient : « Bravo Topaze !... C'est indigne ! Allez donc chercher la police !... Et puis hou ! ha ha ! Assez ! »

(Soudain dans la rue, les mêmes cris retentissent.)

DES VOIX.

Hoho ! Il n'y a pas de quoi rire ! C'est odieux ! Mais allez donc chercher la police !

(Suzy est stupéfaite. Elle s'approche de la fenêtre, elle recule, effrayée.)

LA DACTYLO *(ouvre la porte et entre, toute pâle).*

Monsieur... c'est la police.

Scène V

TOPAZE, SUZY, L'AGENT DE POLICE, LA DACTYLO

(Un agent de police paraît. Topaze recule d'un pas, l'agent fait un salut militaire.)

TOPAZE.

Pouvez-vous m'accorder une minute ?

L'AGENT.

Oui, quoique ça soye un peu pressé. Entrez, mademoiselle.

(Entre la seconde dactylo, visiblement ivre.)

TOPAZE.

Qu'est-ce que c'est ?

L'AGENT.

C'est votre employée qui se met à la fenêtre et qui appelle le monde. Ça a commencé hier matin. Je passe comme d'habitude et je vois, à cette fenêtre, une femme qui montre sa gorge, pas toute, rien qu'une gorge. Pour ainsi dire, un nichon, sauf le respect que je dois à madame. Naturellement, plusieurs personnes se sont arrêtées, et il y en a même qui ont applaudi, principalement des hommes. Moi je fais mon rapport au commissaire. Il me dit : « Pas de gaffe, qué ? C'est le bureau de M. l'ingénieur Topaze, celui des balayeuses. Cette femme, à la fenêtre, c'est peut-être de la publicité américaine. » Mais voilà que ce matin, je la vois encore. Mais cette fois, elle buvait une bouteille de liqueur. Alors j'ai compris que c'est une femme qui boit et je suis monté vous le dire.

TOPAZE.

Je vous en remercie bien vivement.

SUZY (*elle rit*).

Pouvez-vous vous charger de la reconduire ?

L'AGENT.

Avec plaisir, madame.

(Il frise sa moustache et regarde la dactylo de côté. Suzy sort.)

TOPAZE (*le rappelle*).

Dites, monsieur l'agent, est-ce que cette affaire aura des suites ?

L'AGENT.

Des suites ?... Dites... parlez pas de malheur ! Je suis marié, moi !...

(Il sort au bras de la dactylo.)

Scène VI

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD, TOPAZE

(Entre un vénérable vieillard. Il porte des favoris blancs comme un notaire de province. Toute sa personne est d'une éminente dignité. Il s'avance, l'air triste et noble et salue Topaze cérémonieusement.)

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

J'ai le plaisir de parler à monsieur Topaze ?

TOPAZE.

Oui, monsieur. En quoi puis-je vous servir ?

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

En rien, monsieur. Ce n'est point pour vous demander votre aide mais pour vous offrir la mienne que je suis venu ici aujourd'hui.

(Il s'assoit près du bureau.)

TOPAZE.

Je vous remercie par avance, monsieur, mais j'aimerais assez savoir qui vous êtes.

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Qui je suis ? Un vieux philosophe qui a la faiblesse de s'intéresser aux autres. Quant à mon nom, il importe peu. Venons-en au fait. Vous avez dû lire, avant-hier, dans une feuille publique, un écho qui contient une allusion assez nette à certaines affaires que vous avez traitées.

TOPAZE.

Oui, monsieur. Il m'a semblé, en effet, que le pion douteux pouvait bien s'appliquer à moi-même, quoique je n'aie pas été révoqué pour une affaire de mœurs.

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Je l'admets, mais il faut bien accorder un peu de fantaisie aux journalistes... Il n'en est pas moins vrai que vous avez fourni à la ville des balayeuses dites « système Topaze ». Or, ces véhicules sortent d'une maison italienne et vous n'êtes, en l'affaire, que le prête-nom de M. Castel-Bénac. Le directeur de ce journal a fait lui-même une enquête des plus sérieuses, et le numéro de demain doit révéler toute la combinaison à ses lecteurs. C'est ce numéro que je vous apporte. Voici.

(Il tend un journal à Topaze. En première page, un titre énorme : « Le scandale Topaze ». Tandis que Topaze, effaré, le parcourt, le vénérable vieillard l'observe.)

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Quatre colonnes de preuves irréfutables ! Cinq cent mille exemplaires dans les rues demain matin.

TOPAZE.

Avec ma photographie... Mais enfin, monsieur, pourquoi ces gens-là veulent-ils me perdre ?

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD *(dignement)*.

Monsieur, le premier devoir de la presse, c'est de veiller à la propreté morale et de dénoncer les abus. Je dirais même que c'est sa seule raison d'être. Enfin, vous voilà prévenu.

(Il se lève.)

TOPAZE.

Je vous remercie de votre démarche spontanée, quoique je n'en tire pas un grand avantage...

(Un temps.)

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Vous n'avez rien à me dire ?

TOPAZE.

Non, monsieur. Que dire ?

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD *(insinuant)*.

Je connais bien Vernickel, le directeur. Ne me chargerez-vous point d'une commission pour lui ?

TOPAZE.

Dites-lui qu'il a raison et qu'il fait son devoir.

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Oh ! voyons, monsieur, vous n'allez pas attendre que le scandale éclate ? *(Topaze répond par un geste de lassitude et d'impuissance.)* Réfléchissez, monsieur, l'honneur est ce que nous avons de plus précieux et il vaut tous les sacrifices. Vernickel n'est pas une brute... Certain geste pourrait le toucher... Allons, monsieur, vous devinez ce qui vous reste à faire ?

TOPAZE.

Monsieur, je n'ose vous comprendre.

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD *(souriant)*.

Osez, monsieur, osez...

TOPAZE.

Et vous croyez que si je fais ce geste, le numéro ne paraîtra pas ?

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Je vous donne ma parole d'honneur que c'est un enterrement de première classe.

TOPAZE *(perplexe)*.

De première classe ?

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Allons, un peu de bonne volonté. Exécutez-vous.

TOPAZE (*hagard*).

Tout de suite ?

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Ma foi, le plus tôt sera le mieux.

TOPAZE (*même jeu*).

Quoi ? Devant vous ?

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD (*joyeux*).

Tiens, mais oui, parbleu !

TOPAZE.

Monsieur, vous tenez donc à voir râler un de vos semblables ?

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD (*débonnaire*).

Mais qui vous oblige à râler ? C'est ce que je leur dis toujours. Pourquoi râler, puisque vous finirez par y passer comme les autres ? Mais non, ils râlent toujours, on dirait que ça les soulage !

TOPAZE (*indigné*).

Mais savez-vous bien, monsieur, que ce sang-froid ne vous fait pas honneur ? Oui, j'ai commis une faute grave, je le reconnais, je l'avoue. Oui, j'ai mérité un châtimement... Mais, cependant...

(Castel-Bénac vient d'entrer. Il regarde Topaze, puis le vieux monsieur, puis Topaze.)

Scène VII

CASTEL-BÉNAC, LE VÉNÉRABLE VIEILLARD, TOPAZE

CASTEL-BÉNAC.

Qu'est-ce que c'est ?

TOPAZE.

Cet homme a surpris nos secrets, et il exige que je me tue devant ses yeux.

CASTEL-BÉNAC.

Sans blague ?

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Mais non, je voulais...

CASTEL-BÉNAC.

Combien ?

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Vingt-cinq mille.

(Il donne à Castel-Bénac le numéro du journal.)

TOPAZE.

Comment, monsieur...

CASTEL-BÉNAC.

Taisez-vous, asseyez-vous, cher ami... (*Il parcourt le journal.*) Bien. Est-ce que Vernickel sait que je suis dans le coup ?

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Oui, mais il m'avait dit de m'adresser à M. Topaze.

CASTEL-BÉNAC.

Il n'est pas bête. (*Il prend le téléphone.*) « Allô, mademoiselle... Demandez-moi Vernickel à *La Conscience Publique*. » Dites donc, vénérable vieillard, ce n'est pas la première fois que vous faites du chantage ?

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD (*froissé*).

Oh ! monsieur... Ai-je l'air d'un débutant ? J'ai commencé avec Panama.

CASTEL-BÉNAC.

Ça, c'était du beau travail.

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Ah ! oui... Des députés, des ministres, pensez donc... Des gens très bien... J'en ai fait une quarantaine, et sans entendre seulement un mot grossier... Et pourtant, à cette époque-là, je n'avais pas encore le physique...

CASTEL-BÉNAC.

« Allô ? » Le physique, ce n'est rien, mais c'est le culot !

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Eh bien, monsieur, ne croyez pas ça. Le physique voyez-vous...

CASTEL-BÉNAC (*au téléphone*).

« Bonjour, mon cher Vernickel... Pas mal, mon vieux, et vous-même ? Dites donc, il y a chez moi un vénérable vieillard qui vient de votre part. Je le trouve un peu cher. Oui, une petite réduction. Non, encore trop cher... Ce que je donne ? Eh bien, je donne cinq francs, oui, cent sous. Bon. Eh bien, mon cher, vous avez tort de menacer un vieil ami. Attendez une seconde... » (*À Topaze.*) Le dossier... (*Topaze lui passe le dossier.*) Une petite histoire... (*Il lit sur une fiche.*) Vous avez peut-être connu un apprenti imprimeur qui s'enfuit de Melun en novembre 1894 en emportant la caisse de son patron ? Il fut condamné le 2 janvier 1898 par le tribunal correctionnel de Melun à treize mois de prison... Très curieux hein ? Ah ! bon !... bon !... Un simple malentendu, évidemment... Très vieille amitié, mais oui. Et votre petit Victor va bien ? Oui, c'est à cet âge-là qu'ils sont le plus intéressants... Au revoir, cher ami... À bientôt !... » (*Au vénérable vieillard.*) C'est réglé.

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD (*souriant*).

Et fort bien réglé, monsieur, mes compliments... Je n'ai plus qu'à me retirer.

CASTEL-BÉNAC.

Aucun doute là-dessus.

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Mais je voudrais vous demander une faveur...

CASTEL-BÉNAC.

Laquelle ?

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Voulez-vous me permettre de copier la suite de la fiche de Vernickel ?

CASTEL-BÉNAC.

Vénérable vieillard, je vous trouve un peu culotté !

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Dans ce cas, n'en parlons plus... Messieurs...

CASTEL-BÉNAC.

Ah ! écoutez. Un mot. *(Il l'entraîne dans un coin et lui dit à demi-voix.)* Vous me feriez plaisir de sortir à reculons.

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Pourquoi ?

CASTEL-BÉNAC.

Parce que si vous me tournez le dos, je ne pourrai pas m'empêcher de vous botter le derrière.

LE VÉNÉRABLE VIEILLARD.

Ah ! Fort bien, fort bien...

(Il sort à reculons et, sur la porte, il s'enfuit.)

Scène VIII

CASTEL-BÉNAC, TOPAZE

CASTEL-BÉNAC.

Et voilà !

TOPAZE.

Et voilà !

CASTEL-BÉNAC.

Toutes les fois que vous recevrez un de ces oiseaux-là, dites-lui de revenir quand je serai là... À tout à l'heure, mon cher Topaze...

(Il sort par la porte qui conduit chez Suzy. Topaze reste seul.)

Scène IX

MUCHE, TOPAZE

(Paraît M. Muche.)

MUCHE *(très affectueux)*.

Bonjour, mon cher ami... Je suis ravi de vous voir, je suis absolument enchanté...

TOPAZE.

Bonjour, monsieur le directeur...

MUCHE.

J'ai essayé plusieurs fois de vous rendre visite, mais vous étiez toujours absent... Je le comprends fort bien, d'ailleurs. Vous êtes maintenant dans les affaires... Et quelles affaires !

TOPAZE.

Oui... quelles affaires... On vous en a parlé ?

MUCHE.

Naturellement... Et j'ai tous les matins, vers huit heures, une émotion bien douce... Par la fenêtre de mon bureau, je vois passer trois balayeuses... Elles suivent trois chemins parallèles, elles avancent, à la même vitesse, sans jamais se rejoindre, ni se dépasser... Et les trois brosses tournent avec un doux murmure, et sur les trois capots étincelle votre nom : « Système Topaze ». Eh bien, mon cher ami, quand elles passent, je salue.

TOPAZE.

Monsieur le directeur, il n'y a pas de quoi saluer.

MUCHE.

Oh ! Je sais que vous êtes modeste, mais vous ne pouvez défendre à vos amis d'être fiers pour vous ; si vous saviez combien souvent nous parlons de vous... Hier, en plein conseil de discipline, quand j'ai annoncé à vos collègues que j'avais résolu de vous offrir la présidence de la distribution des prix, ils ont accueilli la nouvelle avec une joie qui vous eût touché, et ils m'ont pressé de venir vous arracher votre consentement.

TOPAZE.

Moi, président...

MUCHE.

Mais oui... Vous feriez un discours charmant, avec une petite pointe d'émotion, du moins, je l'espère...

TOPAZE (*très ému*).

Mais non, c'est impossible... Et d'ailleurs, d'ici là... Monsieur le directeur, il y a eu entre nous un grave malentendu... mais je vous sais un homme intègre, et je vous dois la vérité. Donnez-moi votre parole de ne jamais répéter ce que je vais vous dire.

MUCHE.

Si vous m'estimez assez pour m'honorer d'une confiance, elle restera ensevelie au plus profond de moi-même, je vous en donne ma parole d'honneur.

TOPAZE.

Monsieur le directeur, je ne suis plus un honnête homme.

MUCHE.

Allons donc !...

TOPAZE.

Je ne suis plus que le prête-nom d'un prévaricateur.

MUCHE.

Allons donc... Allons donc...

TOPAZE.

Mais, puisque je vous le dis...

MUCHE.

On dit tant de choses, mon cher ami, vous cédez à ce goût de paradoxe qui d'ailleurs a toujours fait le charme de votre conversation. Cependant, pour entrer dans votre plaisanterie, c'est bien de Castel-Bénac que vous êtes l'homme de paille ?

TOPAZE.

Précisément...

MUCHE.

Dans ce cas, je vous dirai, pour le plaisir de faire un bon mot, que vous êtes l'homme de paille d'un homme d'acier... (*Il rit.*) C'est-à-dire que vous ne courez aucun danger...

TOPAZE.

Il est bien facile de voir que je n'ai pas inventé les balayeuses. Beaucoup de gens doivent le comprendre et le dire...

MUCHE.

Eh bien ! qu'ils viennent me le dire à moi. Et je leur répondrai que j'ai vu, de mes yeux vu, les esquisses et les plans que vous traciez sans cesse sur le tableau noir de votre classe.

TOPAZE.

Vous les avez vus ?

MUCHE.

J'en suis à peu près certain. Et en tout cas, je pourrais en témoigner. Où et quand vous voudrez. Vous gagnez beaucoup d'argent ?

TOPAZE.

Trop.

MUCHE.

Ah ! la belle réponse... « Trop »... Vous êtes vraiment un homme extraordinaire, mon cher ami... Je le savais d'ailleurs depuis bien longtemps... Que de fois n'ai-je pas dit à la table de famille : « Ce garçon a trop d'envergure, il finira par nous quitter... » Et je disais à M^{me} Muche : « S'il veut partir, je le

laisserai libre ! » Et c'est par pure amitié, mon cher Topaze, que le jour où vous m'avez demandé votre liberté, je n'ai pas essayé de me cramponner à vous. Et maintenant, mon cher ami, je voudrais vous entretenir d'un sujet qui me tient à cœur. Je suis père, mon cher Topaze. Et père malheureux... Combien malheureux !...

TOPAZE.

M^{lle} Muche est malade ?

MUCHE.

Hélas !... son sort, mon ami, vous intéresse encore ? Elle est frappée d'un mal qui ne pardonne pas...

TOPAZE.

Les poumons ?

MUCHE.

Non, le cœur.

TOPAZE.

Il faut voir un spécialiste.

MUCHE.

Il est devant moi. Oui. Hélas ! oui... à l'époque récente où vous étiez l'honneur de la pension Muche, vous passiez le long des couloirs, pensif, perdu dans des spéculations scientifiques qui vous empêchaient de regarder à vos pieds et d'y voir le cœur de cette pauvre enfant...

TOPAZE.

Le cœur de votre fille ?

MUCHE.

L'amour l'avait touchée de son aile, et moi, père aveugle, je n'avais pas compris... Mais, depuis votre départ, son attitude me brise le cœur. Elle rêve de longues heures auprès de la cheminée... Elle s'est lentement amaigrie... Et puis, hier, elle m'a tout dit... Voilà la confession d'un père.

(Il essuie une larme.)

TOPAZE *(il éclate tout à coup)*.

Ah ! non, non, tout de même...

MUCHE.

Ah !... Pas de mots irréparables... Elle est là, dans l'antichambre, et elle attend avec une angoisse...

TOPAZE.

Mais je vous ai pourtant demandé la main de votre fille et, pour toute réponse, vous m'avez mis à la porte.

MUCHE.

Vous m'avez demandé la main de ma fille ?

TOPAZE.

Oui.

MUCHE.

Je vous l'accorde.

(Il se lève comme un ressort et sort en courant.)

TOPAZE.

Monsieur Muche...



Scène X

ERNESTINE, TOPAZE, LA DACTYLO

(Ernestine a les cheveux coupés à la garçonne. Elle est fardée, poudrée, parée pour s'offrir à un homme riche. Elle entre, les yeux baissés, le sein palpitant.)

ERNESTINE.

Bonjour.

TOPAZE.

Bonjour, mademoiselle.

(Elle le regarde, elle sourit, elle soupire, elle s'assoit.)

ERNESTINE.

Je suis bien contente ! Je savais bien que tout finirait par s'arranger.

TOPAZE.

Puis-je vous demander à quel événement vous faites allusion ?

ERNESTINE.

Papa ne vous a pas dit qu'il consent ?

TOPAZE.

À quoi ?

ERNESTINE.

À ce que vous demandez... Et moi, je ne devrais pas dire oui si vite, mais je ne veux pas vous inquiéter. C'est oui.

TOPAZE.

Mademoiselle, je vous demande en grâce, de ne pas vous offenser des paroles que je vais prononcer...

ERNESTINE.

Désormais, vous pouvez tout me dire sans m'offenser...

TOPAZE.

Il est exact qu'un jour j'ai demandé votre main à votre père. Il refusa. Depuis, je n'ai eu ni l'occasion, ni le désir de renouveler cette démarche.

ERNESTINE.

Je ne comprends pas...

TOPAZE.

Faites un petit effort, mademoiselle. Je viens de vous dire que je ne songe plus à me marier.

(Elle s'élance vers lui.)

ERNESTINE.

Henri... Henri...

TOPAZE.

Je m'appelle Albert.

ERNESTINE.

Ah !... *(Elle s'évanouit dans ses bras. Topaze paraît d'abord assez embarrassé, puis il la dépose dans un fauteuil. Elle se cramponne à lui comme instinctivement en murmurant.)* Albert, laissez-moi. Nous sommes seuls, n'en abusez pas.

(Elle ferme les yeux et d'un geste machinal cherche à ouvrir son corsage.)

TOPAZE.

Mademoiselle, la comédie que vous me donnez est inutile. Je ne suis pas un idiot. Rajustez-vous, je vous en prie...

(À ces mots, elle se lève brusquement. On frappe à la porte.)

TOPAZE.

Entrez. *(Paraît la dactylo. Elle tend une carte à Topaze.)* Bien. Attendez un instant. Restez là, mademoiselle. Mademoiselle Muche, mes affaires ne me laissent pas le temps de continuer en ce moment cette conversation... Nous pourrons la reprendre plus tard, un autre jour...

ERNESTINE.

Demain. Où ?

TOPAZE.

C'est que... précisément demain, je serai forcé de rester ici.

ERNESTINE.

Je viendrai ici, vous me donnerez la clef et j'irai vous attendre chez vous... À demain...

TOPAZE *(à la dactylo)*.

Voulez-vous reconduire mademoiselle.

ERNESTINE.

Vous me chassez ? Goujat !

(Elle le gifle.)

Scène XI

CASTEL-BÉNAC, SUZY, TOPAZE.

(Entre Castel-Bénac suivi de Suzy.)

CASTEL-BÉNAC *(il voit la gifle et se tourne vers Suzy).*

Vous voyez bien, chère amie, ce n'est plus possible...

TOPAZE.

Permettez-moi de vous expliquer...

CASTEL-BÉNAC.

Non, mon cher, ne m'expliquez rien. Madame vient de me raconter ce qui s'est passé ici en mon absence, et vraiment, je crois qu'il n'y a rien de mieux à faire que de nous séparer. Tenez, voilà d'abord un petit cadeau d'adieu.

(Il lui tend un petit écrin.)

TOPAZE.

Qu'est-ce que c'est ?

SUZY.

Les Palmes que Régis avait demandées pour vous.

TOPAZE (*très ému*).

Mais... je les ai officiellement ?

CASTEL-BÉNAC.

Tout ce qu'il y a de plus officiel.

SUZY.

Vous verrez votre nom demain dans la promotion.

(Topaze a ouvert l'écrit et il regarde avec stupeur des Palmes Académiques. Il paraît profondément absorbé.)

CASTEL-BÉNAC.

Et maintenant, qu'est-ce que vous diriez d'un gentil petit poste de professeur, au collège d'Oran, par exemple ? Trois mois de vacances et un traitement honorable, avec le quart colonial en plus. Hein ? Ça vous va ?

TOPAZE (*doucement*).

Non, patron... Non, merci.

CASTEL-BÉNAC.

Ah ? Est-ce que vous voudriez par hasard, une petite indemnité ?

TOPAZE.

Non, patron... Je ne veux pas une petite indemnité.

CASTEL-BÉNAC.

Une grosse indemnité, alors ? (*À Suzy.*) Oh, mais dites donc, il est peut-être moins bête qu'il n'en a l'air ! Laissez-moi vous dire, mon garçon, que votre position vis-à-vis de moi n'est pas aussi forte que vous croyez. Si je voulais vous mettre dehors nu et cru, je ne me gênerais pas le moins du monde. Ne vous imaginez pas que vous pouvez me faire quelque sale histoire, en allant raconter ce que vous savez. Vous y seriez pris le premier, mon ami. Compris, hein ? Pas de chantage avec moi. Dites carrément ce que vous voulez, et je vous le donnerai par amitié. Allez-y.

TOPAZE.

Je veux rester ici.

CASTEL-BÉNAC.

Pour quoi faire ?

TOPAZE.

Mes preuves.

CASTEL-BÉNAC.

Il me semble qu'elles sont déjà faites !

TOPAZE.

Non, patron. Jusqu'ici j'ignorais absolument bien des choses que j'entrevois.

SUZY.

Lesquelles ?

TOPAZE.

La vie n'est peut-être pas ce que je croyais. C'est peut-être vous qui avez raison, après tout...

(La dactylo, qui attendait depuis le début de cette scène, fait un pas en avant.)

LA DACTYLO.

Alors, qu'est-ce que je lui dis au monsieur qui attend ?

CASTEL-BÉNAC.

Quel monsieur ? (*La dactylo lui tend la carte, il lit.*) Rebizoulet ?

TOPAZE.

Voulez-vous que j'essaye de le recevoir ?

CASTEL-BÉNAC.

À quoi bon ? Pour gâcher encore cette affaire ?

SUZY.

Régis, faites-lui crédit encore une fois !

CASTEL-BÉNAC.

C'est qu'il est dangereux, chère amie.

SUZY.

Je vous le demande.

CASTEL-BÉNAC.

Allons, et mettez donc vos Palmes pour vous donner plus d'assurance.

SUZY.

Donnez...

(*Elle prend le petit ruban violet, et l'attache à la boutonnière de Topaze.*)

CASTEL-BÉNAC.

Vous me téléphonerez le résultat à huit heures chez Maxim's. Venez, chère amie...

SUZY.

C'est vrai. Le Procureur doit nous attendre !

TOPAZE (*effrayé*).

Le Procureur ? Pour quoi faire ?

CASTEL-BÉNAC.

Mais pour dîner, parbleu !

(*Ils sortent.*)

TOPAZE (*resté seul, réfléchit un moment. Puis, il ouvre de nouveau l'écrit, en tire le papier qu'il déplie et lit :*)

« *Le Ministre de l'Instruction Publique, etc. à M. Albert Topaze, ingénieur, pour services exceptionnels.* » (*Il secoue la tête, puis se tourne, décidé, vers sa dactylo.*) Faites entrer M. Rebizoulet !

(*Elle sort. Il s'assoit derrière son bureau et attend.*)

RIDEAU

FIN DE L'ACTE TROISIÈME

ACTE QUATRIÈME

Même décor. Il est quatre heures de l'après-midi.

Scène I

SUZY, CASTEL-BÉNAC

(Suzy et Castel-Bénac sont assis dans des fauteuils et attendent, la mine assez grise. Ils fument tous deux. Soudain Castel-Bénac se lève et tire sa montre.)

CASTEL-BÉNAC.

Il a tout de même du toupet ! Il est quatre heures et demie et je lui avais dit que je viendrais à deux heures.

SUZY.

S'il est retenu quelque part, il pourrait au moins téléphoner.

CASTEL-BÉNAC.

Ma chère amie, en ce qui vous concerne, il y a une excuse. Il ne se doute pas que vous devez assister à notre règlement de compte mensuel.

SUZY.

Comment ? Il travaille pour nous depuis huit mois, et j'ai été présente toutes les fois.

CASTEL-BÉNAC.

Oui, sans doute, mais vous étiez là en curieuse, et comme par hasard... Il sait bien que votre présence n'est pas nécessaire.

SUZY.

Au fond, c'est vrai... Il vaudrait peut-être mieux que je m'en aille. *(Elle se lève.)*

CASTEL-BÉNAC *(soulagé)*.

Je n'osais pas vous le dire, mais je le souhaitais. Il me déplairait que vous ayez l'air d'avoir attendu ce monsieur.

SUZY.

Vous avez raison. *(Elle se dirige vers la porte. Soudain elle se retourne, avec un rire moqueur.)* Vous seriez bien content si je sortais ? Ah non ! Pas si bête, mon cher. *(Elle vient se rasseoir.)*

CASTEL-BÉNAC *(surpris)*.

Comment, pas si bête ?

SUZY.

Vous espériez peut-être me cacher l'affaire du Maroc ?

CASTEL-BÉNAC *(stupéfait)*.

Quelle affaire du Maroc ?

SUZY.

Vous faites une drôle de tête... Vous niez !

CASTEL-BÉNAC (*sincère*).

Je ne sais pas de quoi vous parlez.

SUZY.

Cette mauvaise foi me prouve que vous étiez décidé à garder pour vous ma commission... Eh bien ! ça, mon cher, je ne l'admets pas.

CASTEL-BÉNAC (*ahuri*).

Ma chérie, je te jure que je ne comprends pas.

SUZY.

Vous ignorez que vous faites une affaire de concessions de terrains au Maroc ? Des terrains qui contiennent des carrières de marbre, des gisements de plomb et des forêts de chênes-liège ?

CASTEL-BÉNAC.

Première nouvelle. Qui vous a dit ça ?

SUZY.

Il serait difficile de l'ignorer, attendu que Marescot, le député, est ici tous les matins, avec un petit attaché du Ministère des Colonies... (*Elle montre une carte sur le mur.*) Et si vous croyez que je n'ai pas vu cette carte, avec un carré au crayon bleu, c'est que vous me prenez vraiment pour une sotte.

CASTEL-BÉNAC (*il s'approche de la carte et la regarde avec un sincère étonnement*).

Cette carte ? Je ne l'avais même pas remarquée.

SUZY (*nerveuse*).

Ah... Rien n'est agaçant comme cette hypocrisie !

CASTEL-BÉNAC (*irrité*).

Ma chère, rien n'est agaçant comme ces reproches à propos d'une histoire dont je ne connais pas le premier mot !

SUZY.

Alors, voulez-vous me dire pourquoi il vous déplaît que j'assiste à ce règlement de comptes ?

CASTEL-BÉNAC.

C'est tout simple. Topaze est devenu assez fier depuis qu'il a réussi quelques affaires et il se prend un peu trop au sérieux. Quand je suis seul avec lui, il m'est possible de tolérer une certaine liberté de langage... Tandis que votre présence peut exciter son amour-propre... Il dépasserait peut-être les bornes de ma patience et me réduirait probablement à le mettre à la porte, ce qui serait bien triste pour ce garçon.

SUZY (*ironique*).

En somme, vous avez pitié de lui ?

CASTEL-BÉNAC.

Peut-être.

SUZY (*bien en face*).

Vous en avez peur !

CASTEL-BÉNAC.

Chère amie, songez à ce que vous dites. Moi, j'aurais peur de mon employé ?

SUZY.

En tout cas, vous venez d'avouer que votre employé n'a pas peur de vous.

CASTEL-BÉNAC.

Il n'a plus peur de moi. C'est un fait. (*Brusquement agressif.*) Et j'ajoute que c'est par votre faute. Absolument.

SUZY.

Par ma faute ?

CASTEL-BÉNAC.

Sous prétexte de le rassurer, de le guider, vous êtes venue ici trop souvent... Vous avez poussé l'imprudence jusqu'à lui donner des conseils sur ses costumes...

SUZY.

Dans notre intérêt. Un directeur d'agence aussi mal vêtu était suspect.

CASTEL-BÉNAC.

Maintenant, si j'ai besoin de lui, le matin, on me répond : « Monsieur est chez son tailleur » ou « Monsieur est à la piscine ». Et encore ceci ne serait que ridicule, mais vous avez fait pire...

SUZY.

Régis !

CASTEL-BÉNAC.

Oui, vous avez fait pire.

SUZY.

Et qu'ai-je donc fait ?

CASTEL-BÉNAC.

Vous lui avez appris à MANGER.

SUZY.

Parce que je l'ai invité quelquefois ?

CASTEL-BÉNAC.

Deux fois par semaine en moyenne. Vous lui avez révélé les grandes nourritures, et maintenant, parbleu, il a l'intelligence et l'énergie d'un homme bien nourri. C'est exactement l'histoire du chimpanzé de ma mère. Quand elle l'a acheté il était maigre, il puait la misère, mais je n'ai jamais vu un singe aussi affectueux. On lui a donné des noix de coco, on l'a gavé de bananes, il est devenu fort comme un Turc, il a cassé la gueule à la bonne. Il a fallu appeler les pompiers... *(Il tire de nouveau sa montre.)* Oui, mais cette fois-ci je vais lui faire sentir les rênes. *(Suzy le regarde d'un drôle d'air. Il traverse encore une fois le bureau, les mains derrière le dos et il a un subit accès de colère.)* Qu'est-ce que c'est que ce miteux qui se permet... Un misérable pion, c'est de l'inconscience... Oh ! mais... Oh ! mais !...

(Entre Topaze brusquement.)

Scène II

LES MÊMES, plus TOPAZE

(Il porte un costume du bon faiseur. Il a des lunettes d'écaille, sa face est entièrement rasée. Il marche d'un pas décidé.)

CASTEL-BÉNAC *(sec et autoritaire)*.

J'ai le regret de vous dire qu'il est quatre heures trois quarts. *(Topaze le regarde d'un air absent, passe devant lui, salue Suzy et va s'asseoir au bureau. Il ouvre un tiroir, prend un carnet.)* Nous vous attendons depuis deux heures. Il est tout de même paradoxal...

TOPAZE *(glacé)*.

Vous permettez ? Une seconde. *(Il note quelque chose et remet le carnet dans le tiroir. Suzy et Castel-Bénac se regardent, un peu ahuris. Castel fait à Suzy un signe qui veut dire : « Tu vas voir tout à l'heure. »)* C'est fait. Eh bien, je suis charmé de vous voir. De quoi s'agit-il ?

SUZY.

Du règlement de comptes pour le mois de septembre, puisque nous sommes le 4 octobre.

TOPAZE *(se lève)*.

Chère madame, vous êtes la grâce et le sourire, tandis que des règlements de comptes sont des choses sèches et dures. Je vous supplie de ne point faire entendre ici une voix si pure qu'elle rendrait ridicules les pauvres chiffres dont nous allons discuter. *(Il lui baise la main et la conduit avec beaucoup de bonne grâce jusqu'à un fauteuil au premier plan, à gauche. Il la fait asseoir et lui tend un journal illustré.)* Voici le dernier numéro de *La Mode française*... Car j'ai suivi votre conseil, je me suis abonné. *(Il la laisse ahurie et se tourne vers Castel.)* Qu'y a-t-il pour votre service ? Des chiffres ?

CASTEL-BÉNAC.

Oui, venons-en aux chiffres. Je vous dirai ensuite ma façon de penser.

TOPAZE.

Je serai charmé de la connaître. *(Il prend un registre.)* Je vous dois, pour le mois de septembre, une somme globale de soixante-cinq mille trois cent quarante-sept francs.

(Il lui remet un papier. Castel-Bénac compare avec un carnet qu'il a tiré de sa poche.)

CASTEL-BÉNAC.

Ce chiffre concorde avec les miens.

(Il examine le papier. Suzy lit par-dessus son épaule.)

SUZY.

L'affaire du Maroc est-elle comprise ?

CASTEL-BÉNAC.

Oui, qu'est-ce que c'est que cette affaire du Maroc ?

TOPAZE *(froid)*.

Personnelle.

CASTEL-BÉNAC.

Comment, personnelle ?

TOPAZE.

Cela veut dire qu'elle ne vous regarde pas.

SUZY.

Monsieur Topaze, que signifie cette réponse ?

TOPAZE.

Elle me paraît assez claire.

CASTEL-BÉNAC (*qui commence à suffoquer*).

Comment !

TOPAZE.

Laissez-moi parler, je vous prie. Asseyez-vous. (*Castel hésite un instant, puis il s'assoit. Cependant Topaze a tiré de sa poche un étui d'argent. Il le tend à Castel-Bénac.*) Cigarette ?...

CASTEL-BÉNAC.

Merci.

TOPAZE (*allume sa cigarette, puis très calme et très familier*).

Mon cher ami, je veux vous soumettre un petit calcul. Cette agence vous a rapporté en six mois sept cent quatre-vingt-cinq mille francs de bénéfice net. Or le bureau vous a coûté dix mille francs pour le bail, vingt mille pour l'ameublement, en tout trente mille. Comparez un instant ces deux nombres : sept cent quatre-vingt-cinq mille et trente mille.

CASTEL-BÉNAC.

Je ne vois pas l'intérêt de cette comparaison.

TOPAZE.

Il est très grand. Cette comparaison prouve que vous avez fait une excellente affaire, même si elle s'arrêtait aujourd'hui.

CASTEL-BÉNAC.

Pourquoi s'arrêterait-elle ?...

TOPAZE (*souriant*).

Parce que j'ai l'intention de garder ce bureau pour travailler à mon compte. Désormais, cette agence m'appartient, les bénéfices qu'elle produit sont à moi. S'il m'arrive encore de traiter des affaires avec vous, je veux bien vous abandonner une commission de six pour cent... C'est tout.

(*Castel-Bénac et Suzy se regardent.*)

CASTEL-BÉNAC (*avec effort*).

Je vous l'avais toujours dit. Notre ami Topaze est un humoriste.

TOPAZE.

Tant mieux si vous trouvez cela drôle. Je n'osais pas l'espérer.

SUZY.

Monsieur Topaze, parlez-vous sérieusement ?

TOPAZE.

Oui, madame. D'ailleurs, en affaires, je ne plaisante jamais.

CASTEL-BÉNAC.

Vous vous croyez propriétaire de l'agence ?

TOPAZE.

Je le suis. L'agence porte mon nom, le bail est à mon nom, je suis légalement chez moi...

CASTEL-BÉNAC.

Mais ce serait un simple vol.

TOPAZE.

Adressez-vous aux tribunaux.

SUZY (*partagée entre l'indignation, l'étonnement et l'admiration*).

Oh !...

CASTEL-BÉNAC (*il éclate*).

J'ai vu bien des crapules, je n'en ai jamais vu d'aussi froidement cyniques.

TOPAZE.

Allons, pas de flatterie, ça ne prend pas.

SUZY.

Régis, allez-vous supporter... Dis quelque chose, voyons.

CASTEL-BÉNAC (*dégrafe son col*).

Oh ! nom de Dieu...

TOPAZE.

Madame, mettez-vous à sa place ! C'est tout ce qu'il peut dire.

CASTEL-BÉNAC (*après un tout petit temps*).

Topaze, il y a certainement un malentendu.

SUZY.

Vous êtes incapable de faire une chose pareille...

TOPAZE.

Vous niez l'évidence.

CASTEL-BÉNAC.

Allons réfléchissez. Sans moi, vous seriez encore à la pension Muche... C'est moi qui vous ai tout appris.

TOPAZE.

Mais vous avez touché sept cent quatre-vingt-cinq mille francs. Jamais un élève ne m'a rapporté ça...

CASTEL-BÉNAC.

Non, non, je ne veux pas le croire. Vous êtes un honnête homme. *(Topaze rit.)* Vous pour qui j'avais de l'estime... Et même de l'affection... Oui, de l'affection... Penser que vous me faites un coup pareil, pour une sale question d'argent... J'en aurais trop de peine, et vous aussi... N'est-ce pas Suzy ? Dites-lui qu'il en aura de la peine... qu'il le regrettera... *(Elle regarde Castel-Bénac avec mépris. Dans un grand élan.)* Tenez, je vous donne dix pour cent.

TOPAZE.

Mais non, mais non... Voyez-vous, mon cher Régis, je vous ai vu à l'œuvre et je me suis permis de vous juger. Vous n'êtes pas intéressant. Vous êtes un escroc, oui, je vous l'accorde, mais de petite race. Vos coups n'ont aucune envergure. Quinze balayeuses, trente plaques d'égout, dix douzaines de crachoirs émaillés... Peuh... Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Quant aux spéculations comme celle de la pissotière à roulette, ça, mon cher, ce ne sont pas des affaires : c'est de la poésie toute pure. Non, vous n'êtes qu'un bricoleur, ne sortez pas de la politique.

CASTEL-BÉNAC *(à Suzy)*.

Et bien, ça y est. C'est le coup du chimpanzé.

SUZY.

Voilà tout ce que vous trouvez à dire ?

CASTEL-BÉNAC.

Que peut-on dire à un bandit ? (*À Topaze.*) Vous êtes un bandit.

SUZY (*hausse les épaules*).

Allez, vous n'êtes pas un homme.

CASTEL-BÉNAC (*se tourne violemment vers Suzy, avec un grand courage*).

Oh ! vous, taisez-vous, je vous prie... Car je me demande si vous n'êtes pas sa complice.

SUZY.

Vous savez bien que ce n'est pas vrai.

CASTEL-BÉNAC.

Où aurait-il pris cette audace si vous ne l'aviez pas conseillé ? (*Topaze s'est remis à son bureau. Il écrit paisiblement, ouvre son courrier, etc.*) Oui, avouez-le, c'est vous qui faites le coup.

TOPAZE.

Croyez-en ce que vous voudrez.

CASTEL-BÉNAC.

Je n'ai pas besoin de votre permission pour croire ce que je vois. Il y a longtemps que je suis fixé.

SUZY.

Moi aussi.

CASTEL-BÉNAC.

Mais il ne faut pas vous imaginer que ça va se passer comme ça. Je ne vous ai donc pas assez donné d'argent depuis deux ans ?

SUZY.

Voilà le comble de la vulgarité.

CASTEL-BÉNAC (*il ricane*).

La vulgarité !... Ah là là !... La vulgarité !...

TOPAZE (*froid*).

Dites donc, si vous avez envie de crier, allez faire ça ailleurs que chez moi...

CASTEL-BÉNAC (*feint de n'avoir pas entendu, cependant il baisse la voix*).

Chère madame, quand je vous ai connue, vous portiez du lapin.

SUZY.

Grossier personnage...

CASTEL-BÉNAC.

Elle taillait des chapeaux dans les vieux feutres de son père...

TOPAZE.

Monsieur, je vous défends de parler sur ce ton à une femme. Allez-vous-en.

CASTEL-BÉNAC.

Soit. Rira bien qui rira le dernier. Vous aurez de mes nouvelles.

TOPAZE.

Mais non, mais non.

CASTEL-BÉNAC.

Je vais de ce pas chez le Procureur...

TOPAZE.

Ça m'étonnerait.

CASTEL-BÉNAC.

Quant à vous, madame, vous m'avez trop longtemps ridiculisé.

SUZY.

C'est vrai.

CASTEL-BÉNAC.

J'entends que désormais votre attitude change. Je serai chez vous tout à l'heure pour vous dire ce que j'ai résolu.

SUZY.

Vous avez résolu de parler grossièrement à une femme parce que vous avez peur d'un homme. Je vous trouve profondément méprisable.

CASTEL-BÉNAC.

Madame...

TOPAZE (*il se lève et s'approche de Castel-Bénac*).

Sortez, monsieur.

CASTEL-BÉNAC.

Croyez-vous par hasard...

TOPAZE.

Allons, sortez.

CASTEL-BÉNAC.

Soit. Je pourrais abuser de ma force physique...

TOPAZE.

Ne vous gênez pas.

CASTEL-BÉNAC.

Mais je ne suis pas un portefaix.

SUZY.

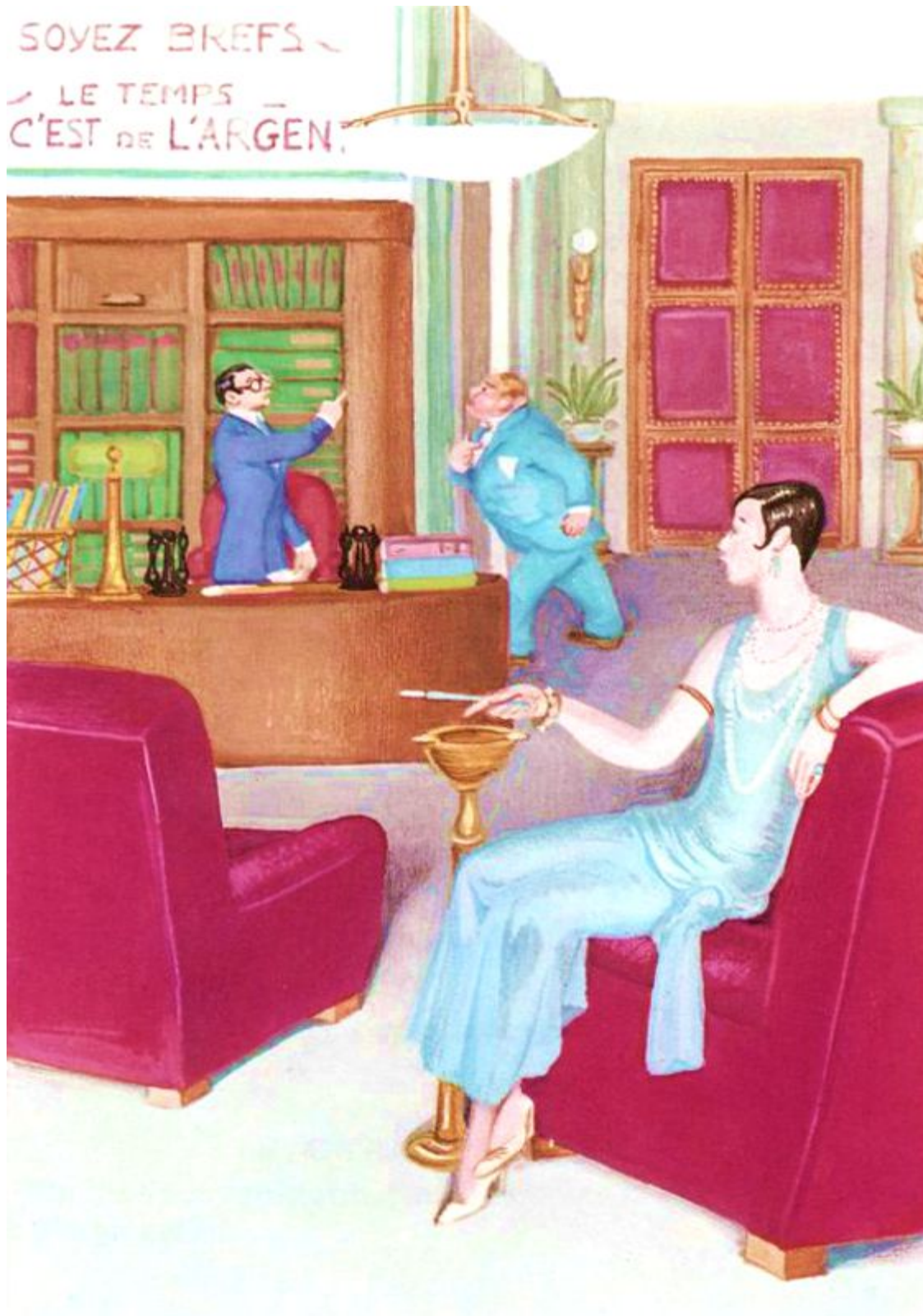
C'est vous qui le dites.

CASTEL-BÉNAC.

À l'heure que j'aurai choisie, je vous ferai payer vos fanfaronnades. Pour le moment, j'aime mieux en rire.

(Il rit, la figure contractée.) Ha... ha... ha... ha... ha... ha...

(Il sort.)



Scène III

SUZY, TOPAZE

TOPAZE.

Il s'est montré au naturel. Mais il ne tardera guère à vous faire de plates excuses, et vous les accepterez en souriant pour conserver votre honorable situation.

SUZY.

Je vous trouve bien impertinent, mon cher ami. Trop peut-être. *(Elle s'assoit.)* J'ai l'impression que vous avez absolument perdu la tête. Croyez-vous que votre coup d'État soit une preuve d'intelligence ?

TOPAZE.

Non. D'autorité tout au plus.

SUZY.

Ces quelques secondes d'autorité vous coûteront cher.

TOPAZE.

Pourquoi ?

SUZY.

Cette agence par elle-même ne vaut rien. Elle rapportait de l'argent parce que derrière cette façade, il y avait Régis.

TOPAZE.

Désormais, il y aura moi.

SUZY.

Vous... (*Elle rit.*) Que croyez-vous faire tout seul ?...

TOPAZE.

Demandez-moi plutôt ce que j'ai fait. Depuis trois mois, chère madame, j'ai travaillé pour moi. J'ai fréquenté des gens intéressants, et j'ai gagné pas mal d'argent. Lorsque le Maroc va donner...

SUZY.

C'est sérieux, le Maroc ?

TOPAZE.

Il n'y a rien de plus sérieux que le Maroc. Concession de cinq mille hectares. Société anonyme. Quatre mille parts de fondateur pour moi. Voyez. (*Il lui donne des papiers, des titres.*) Les titres seront mis sur le marché le mois prochain.

SUZY.

Vous travaillez donc avec des ministres ?

TOPAZE.

Pas encore. Un sénateur, un banquier, un boucher, et la première danseuse du caïd des Beni-Mellal. Ce n'est d'ailleurs pas une affaire malhonnête. Elle comporte des pots de vin, comme toutes les affaires coloniales, mais légalement le coup est régulier. Et j'ai d'autres choses en vue.

SUZY.

Décidément, vous êtes bien changé.

TOPAZE.

À mon avantage ?

SUZY.

Peut-être, mais pas au mien.

TOPAZE.

Comment cela ?

SUZY.

J'avais des intérêts dans cette agence. En dépouillant Régis, vous me dépouillez. Je touchais huit pour cent des affaires.

TOPAZE.

Il ne tient qu'à vous de les conserver.

SUZY.

À quel titre ?...

TOPAZE.

Je vous dois beaucoup. Et puis, j'ai encore besoin de vos conseils.

SUZY.

Je vous croyais un grand homme d'affaires ?

TOPAZE.

Pas tout à fait. Il me manque encore quelque chose.

SUZY.

Et quoi donc ?

TOPAZE.

Le signe éclatant de la réussite. Une maîtresse élégante et connue que je puisse montrer chez les autres, et qui sache recevoir mes amis dans un intérieur de bon goût.

SUZY.

Mon cher Topaze, je crois que vous allez un peu vite.

TOPAZE.

Et pourquoi, madame ?

SUZY.

Je sais ce que vaut un Topaze, puisque je sais comment on les fait. C'est pourquoi, malgré vos airs définitifs, je me permets de vous donner ce conseil.

TOPAZE.

Mais c'est un conseil que je vous demande : je voudrais votre avis sur le choix que j'ai fait.

SUZY.

Si votre choix est fait, il est un peu tard pour me consulter. (*Un temps.*) Qui est-ce ?...

TOPAZE.

Devinez.

SUZY.

Je la connais ?

TOPAZE.

Fort bien.

SUZY.

Brune ou blonde ?

TOPAZE.

Brune.

SUZY.

Petite ?

TOPAZE.

Moyenne.

SUZY.

Jolie ?

TOPAZE.

Très jolie. Et elle porte la toilette à ravir. Elle avait hier une robe d'un goût exquis. Un manteau de velours rouge bordé de vison clair... Ah oui ! Exquise !

SUZY.

Oui, mais elle se moque peut-être de vous.

TOPAZE.

Qui sait ?

SUZY.

Elle vous regarde probablement comme un homme sans grand avenir.

TOPAZE.

Elle aurait tort.

SUZY.

Je vous conseille de faire mieux vos preuves avant de lui adresser des propositions qui pourraient lui déplaire.

TOPAZE.

Croyez-vous ?

SUZY.

Je crois qu'elle vous remettrait à votre place.

TOPAZE.

Sur ce point, je crois que vous vous trompez. Je pense que je ferais bien de lui parler le plus tôt possible.

SUZY.

Tant pis pour vous.

TOPAZE.

Son amant vient de la quitter, et elle n'attend peut-être qu'un mot pour tomber dans mes bras.

SUZY (éclate de rire).

Vous voilà bien fat et bien prétentieux. Essayez donc de dire ce mot.

TOPAZE.

J'essaierai.

SUZY.

Essayez donc tout de suite, cela me distraira.

TOPAZE.

Bien. (*Il prend le téléphone.*) « Allô... Passy 43-52. »

SUZY.

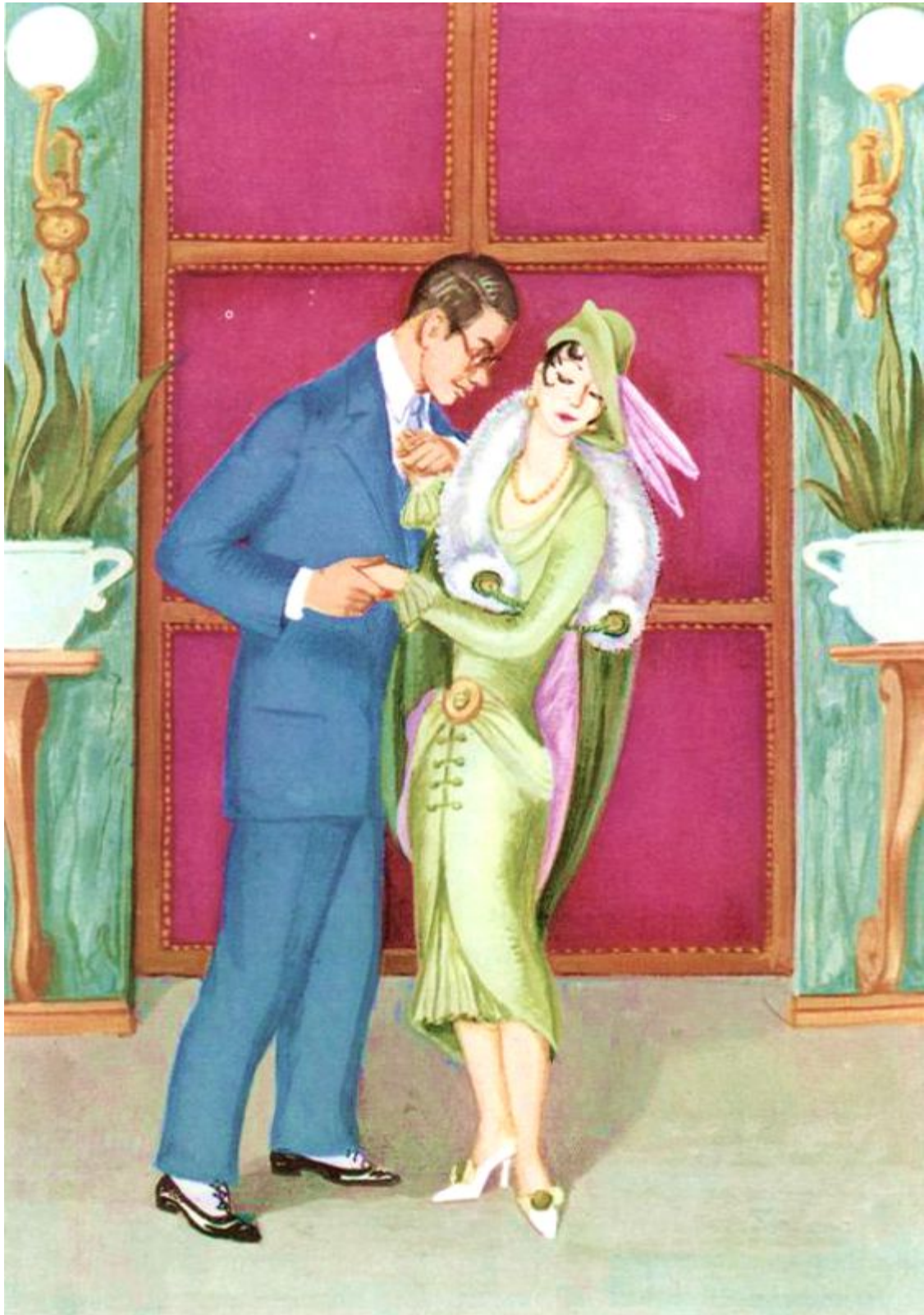
Comment ? Odette ?

TOPAZE.

Le baron Martin l'a quittée hier. Je l'ai rencontrée, nous avons pris le thé ensemble, et il m'a semblé...

SUZY (*elle lui prend le récepteur et le raccroche*).

Comme c'est bête ! Vous m'estimez donc assez peu pour me jouer une pareille comédie ? Qu'espérez-vous ?



TOPAZE (*il change brusquement de ton et de visage*).

Rien. Que puis-je espérer ? Vous m'avez vu trop pauvre et trop niais. Je ne vous gagnerai jamais. Je serai toujours le sympathique idiot.

SUZY (*doucement*).

Sympathique.

TOPAZE (*amer*).

Mais idiot.

(*On frappe à la porte du côté de l'appartement.*)

SUZY.

Qu'est-ce que c'est ?

(*Entre le maître d'hôtel.*)

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Monsieur est rentré.

SUZY.

Bien.

(*Le maître d'hôtel se retire.*)

TOPAZE.

N'y allez pas.

SUZY.

Il le faut. J'ai des comptes à régler. Des comptes financiers. Il faut que cette rupture soit nette. Quand il sera parti, je vous ferai prévenir.

(Elle lui tend sa main qu'il baise avec émotion. Elle sort, avec un sourire presque tendre. Topaze reste seul, paraît triomphant. Entre une dactylo qui lui remet une carte. Il change de visage, il hésite une seconde puis il dit :)

TOPAZE.

Faites entrer.



Scène IV

TOPAZE, TAMISE

(Entre Tamise. Il est exactement semblable à ce qu'il était au premier acte. Redingote usée, parapluie sous le bras, lorgnon à cordon. Topaze, un peu gêné, mais joyeux, va vers lui.)

TOPAZE.

Tamise...

TAMISE.

Topaze !... *(Ils se tiennent la main. Ils se regardent en riant.)* Tu l'as coupée !
(Il montre le menton de Topaze.)

TOPAZE.

Eh oui... Dans les affaires... Ça me change beaucoup ?

TAMISE.

Tu as l'air d'un acteur de la Comédie-Française.

TOPAZE.

Je suis très content de te voir.

TAMISE.

C'est un plaisir que tu aurais eu plus tôt si je n'avais pas trouvé cinq ou six fois porte de bois... Tes dactylos ont dû te le dire... Elles me répondaient toujours : « Monsieur le directeur n'est pas là. » J'avais même fini par m'imaginer que tu ne voulais pas me recevoir... Et je t'avoue que je le trouvais un peu fort.

TOPAZE.

Je pense bien ! Deux vieux amis comme nous !

TAMISE.

Surtout que j'ai quelque chose d'important à te dire.

TOPAZE.

Dis-le.

TAMISE (*il s'assoit*).

Tu sais que je suis ton ami. Un vieil ami sincère et que je n'ai jamais été indiscret. Mais ce que j'ai à te dire est très grave, puisqu'il s'agit de ta réputation...

TOPAZE.

Ma réputation ?

TAMISE.

Ça me fait de la peine de te le dire. Mais devant moi on a parlé de ton associé comme d'un politicien... taré... et même, un parfait honnête homme m'a laissé entendre que tu ne l'ignoris pas, et que tu faisais des affaires douteuses.

TOPAZE.

Douteuses ?

TAMISE.

Douteuses. D'ailleurs, ces bruits ont reçu la consécration de la presse... Voici un écho qui m'a été remis par un parfait honnête homme, et qui a paru, il y a fort longtemps, dans un journal des plus sérieux.

(Il lui donne un petit bout de papier qu'il sort de son portefeuille. Topaze le prend.)

TOPAZE.

Eh bien ? Quelles sont tes conclusions ?

TAMISE.

Mon cher, je suis venu t'avertir. Regarde de près les affaires que tu traites avec ce monsieur... Et, d'autre part, écris aux journaux pour les détromper.

TOPAZE.

Mon vieux Tamise, je te remercie. Mais je suis parfaitement fixé sur toutes les affaires que j'ai traitées jusqu'ici.

TAMISE *(son visage s'éclaire)*.

Elles ne sont pas douteuses ?

TOPAZE.

Pas le moindre doute. Toutes ces affaires sont de simples tripotages, fondés sur le trafic d'influence, la corruption de fonctionnaires et la prévarication.

(Tamise, ahuri, le regarde. Puis il éclate d'un rire énorme et confiant.)

TAMISE.

Sacré Topaze !

TOPAZE.

Je ne plaisante pas.

TAMISE (*rit de plus belle*).

Tu me donnes une leçon... mais j'avoue que je l'ai méritée... Que veux-tu ! On m'avait dit ça avec tant d'assurance. Et ce journal. (*Il regarde Topaze en riant et finit par dire.*) Et puis, je ne sais pas si c'est parce que tu as tellement l'air d'un acteur, mais j'ai presque failli te croire !

TOPAZE.

Mais il faut me croire ! Tout ce que j'ai fait jusqu'ici tombe sous le coup de la loi. Si la société était bien faite, je serais en prison.

TAMISE.

Que dis-tu ?

TOPAZE.

La simple vérité.

TAMISE.

Tu as perdu la raison ?

TOPAZE.

Du tout.

TAMISE (*se lève en tremblant*).

Quoi ! C'est donc vrai ? Tu es devenu malhonnête ?

TOPAZE.

Tamise, mon bon ami, ne me regarde pas avec horreur, et laisse-moi me défendre avant de me condamner...

TAMISE.

Toi ! Toi qui étais une conscience, toi qui poussais le scrupule jusqu'à la manie...

TOPAZE.

Je puis dire que pendant dix ans, de toutes mes forces, de tout mon courage, de toute ma foi, j'ai accompli ma tâche de mon mieux avec le désir d'être utile. Pendant dix ans, on m'a donné huit cent cinquante francs par mois. Et un jour, parce que je n'avais pas compris qu'il me demandait une injustice, l'honnête Muche m'a fichu à la porte. Je t'expliquerai quelque jour comment mon destin m'a conduit ici, et comment j'ai fait, malgré moi, plusieurs affaires illégales. Sache qu'au moment où j'attendais avec angoisse le châtement, on m'a donné la récompense que mon humble dévouement n'avait pu obtenir : les Palmes.

TAMISE (*ému*).

Tu les as ?

TOPAZE.

Oui, et toi ?

TAMISE.

Pas encore.

TOPAZE.

Tu le vois, mon pauvre Tamise. Je suis sorti du droit chemin, et je suis riche et respecté.

TAMISE.

Sophisme. Tu es respecté parce qu'on ignore ton indignité.

TOPAZE.

Je l'ai cru, mais ce n'est pas vrai. Tu parlais tout à l'heure d'un parfait honnête homme qui t'a renseigné. Je parie que c'est Muche ?

TAMISE.

Oui, et si tu l'entendais s'exprimer sur ton compte, tu rougirais.

TOPAZE.

Ce parfait honnête homme est venu me voir. Je lui ai dit la vérité. Il m'a offert un faux témoignage, la main de sa fille, et la présidence de la distribution des prix.

TAMISE.

La présidence... Mais pourquoi ?

TOPAZE.

Parce que j'ai de l'argent.

TAMISE.

Et tu t'imagines que pour de l'argent...

TOPAZE.

Mais oui, pauvre enfant que tu es... Ce journal, champion de la morale, ne voulait que vingt-cinq mille francs. Ah ! l'argent... Tu n'en connais pas la valeur... Mais ouvre les yeux, regarde la vie, regarde tes contemporains... L'argent peut tout, il permet tout, il donne tout... Si je veux une maison moderne, une fausse dent invisible, la permission de faire gras le vendredi, mon éloge dans les journaux ou une femme dans mon lit, l'obtiendrai-je par des prières, le dévouement, ou la vertu ? Il ne faut qu'entrouvrir ce coffre et dire un petit mot :

« Combien ? » (*Il a pris dans le coffre une liasse de billets.*) Regarde ces billets de banque, ils peuvent tenir dans ma poche, mais ils prendront la forme et la couleur de mon désir. Confort, beauté, santé, amour, honneurs, puissance, je tiens tout cela dans ma main... Tu t'effares, mon pauvre Tamise, mais je vais te dire un secret : malgré les rêveurs, malgré les poètes et peut-être malgré mon cœur, j'ai appris la grande leçon : Tamise, les hommes ne sont pas bons. C'est la force qui gouverne le monde, et ces petits rectangles de papier bruissant, voilà la forme moderne de la force.

TAMISE.

Il est heureux que tu aies quitté l'enseignement, car si tu redevenais professeur de morale...

TOPAZE.

Sais-tu ce que je dirais à mes élèves ? (*Il s'adresse soudain à sa classe du premier acte.*) « Mes enfants, les proverbes que vous voyez au mur de cette classe correspondaient peut-être jadis à une réalité disparue. Aujourd'hui on dirait qu'ils ne servent qu'à lancer la foule sur une fausse piste, pendant que les malins se partagent la proie ; si bien qu'à notre époque, le mépris des proverbes c'est le commencement de la fortune... » Si tes professeurs avaient eu la moindre idée des réalités, voilà ce qu'ils t'auraient enseigné, et tu ne serais pas maintenant un pauvre bougre.

TAMISE.

Mon cher, je suis peut-être bougre, mais je ne suis pas pauvre.

TOPAZE.

Toi ? Tu es pauvre au point de ne pas le savoir.

TAMISE.

Allons, allons... Je n'ai pas les moyens de me payer beaucoup de plaisirs matériels, mais ce sont les plus bas.

TOPAZE.

Encore une blague bien consolante ! Les riches sont bien généreux avec les intellectuels : ils nous laissent les joies de l'étude, l'honneur du travail, la sainte volupté du devoir accompli ; ils ne gardent pour eux que les plaisirs de second ordre, tels que caviar, salmis de perdrix, Rolls-Royce, champagne et chauffage central au sein de la dangereuse oisiveté !

TAMISE.

Tu sais pourtant que je suis très heureux !

TOPAZE.

Tu pourrais l'être mille fois plus, si tu pouvais jouir du progrès. Et pourtant, le progrès, ceux qui l'ont permis, ce sont les gens à grosse tête, les gens comme toi.

TAMISE.

Allons donc... Tu sais bien que je n'ai rien inventé.

TOPAZE.

Je le sais bien... Tu n'es pas un de ceux qui nourrissent la flamme, mais tu la protèges de tes pauvres mains, et j'ai la rage au cœur de les voir pleines d'engelures, parce que tu n'as jamais pu te payer ces gants de peau grise fourrée de lapin que tu regardes depuis trois ans dans la vitrine d'un magasin.

TAMISE.

C'est vrai. Mais ils coûtent soixante francs. Je ne puis pourtant pas les voler.

TOPAZE.

Mais c'est à toi qu'on les vole, puisque tu les mérites et que tu ne les as pas ! Gagne donc de l'argent !

TAMISE.

Comme toi ? Merci bien. Et puis, moi, je n'ai pas les mêmes motifs.

TOPAZE.

Quels motifs ?

TAMISE.

Toutes ces théories, je vois très bien d'où elles viennent. Tu aimes une femme qui te demande de l'argent...

TOPAZE.

Elle a raison.

TAMISE.

Je te l'avais bien dit, Topaze. C'est une chanteuse... Et peut-être une chanteuse qui ne chante même pas... Ça coûte cher.

TOPAZE.

Tu as vu des femmes qui aiment les pauvres ?

TAMISE.

Tu ne vas pourtant pas dire qu'elles font toutes le même calcul ?

TOPAZE.

Non. Je dis qu'en général, elles préfèrent les hommes qui ont de l'argent, ou qui sont capables d'en gagner... Et c'est naturel. Aux temps préhistoriques, pendant que les hommes dépeçaient la bête abattue et s'en disputaient les lambeaux, les femmes regardaient de loin... Et quand les mâles se dispersaient, en emportant chacun sa part, sais-tu ce que faisaient les femmes ? Elles suivaient amoureusement celui qui avait le plus gros bifteck.

TAMISE.

Allons, Topaze, tu blasphèmes... Et puis, même si tu as raison, je ne veux pas te croire... Topaze, si tu n'es pas complètement pourri, fais un effort... Sauve-toi... Quitte cette femme qui t'a perdu, viens, pars tout de suite avec moi...

TOPAZE.

Tu es fou, mon bon Tamise... Ce n'est pas moi qu'il faut sauver. C'est toi. Veux-tu quitter la pension Muche ?... Veux-tu travailler avec moi ?

TAMISE.

Quand tu feras des affaires honnêtes.

TOPAZE.

Celles que je ferai désormais le seront, mais pas pour toi. Pour gagner de l'argent, il faut bien le prendre à quelqu'un...

TAMISE.

Mais à ce compte, il n'y aurait plus d'honnêtes gens.

TOPAZE.

Si. Il reste toi. Viens demain me voir, et nous étudierons la possibilité de changer ça.

TAMISE.

Ah non !... Surtout s'il ne reste plus que moi. Ils me feront peut-être une pension.

(La porte s'ouvre, Suzy paraît.)

SUZY.

Vous êtes occupé ? Je vous attends. Régis est parti.

(Elle sourit, elle sort. Un silence.)

TAMISE.

C'est cette Dalila qui t'a rasé le poil... Elle est belle.

TOPAZE.

Écoute, peux-tu venir me voir demain matin ?

TAMISE.

Oui, c'est jeudi.

TOPAZE.

Eh bien, à demain, mon vieux, excuse-moi...

TAMISE *(avec une grande indulgence)*.

Va, je t'excuse...

(Topaze sort. Tamise, reste seul, regarde le bureau. Il hoche la tête. Il essaie les fauteuils de cuir, puis il va s'asseoir au bureau de Topaze, dans une attitude qu'il croit être celle d'un homme d'affaires. Brusquement, à côté de lui, le téléphone sonne. Il tressaille, il se lève d'un bond. Entre une dactylo. Elle prend le récepteur.)

LA DACTYLO.

Oui, monsieur le Ministre... *(Tamise automatiquement, ôte son chapeau.)*
Non, monsieur le Ministre, M. le directeur est sorti... Demain matin, monsieur le Ministre. Bien, monsieur le Ministre...

(Elle raccroche et elle inscrit la communication sur un bloc-notes.)

TAMISE.

Dites donc, mademoiselle, il y a ici un personnel assez nombreux ?

LA DACTYLO.

Cinq dactylos.

TAMISE.

Et... Qui est le secrétaire de M. le directeur ?

LA DACTYLO.

Il n'en a pas.

TAMISE.

Ah ? Il n'a pas de secrétaire ?

(Et pendant qu'elle met de l'ordre sur le bureau, Tamise sort, pensif, pendant que le rideau descend.)

FIN

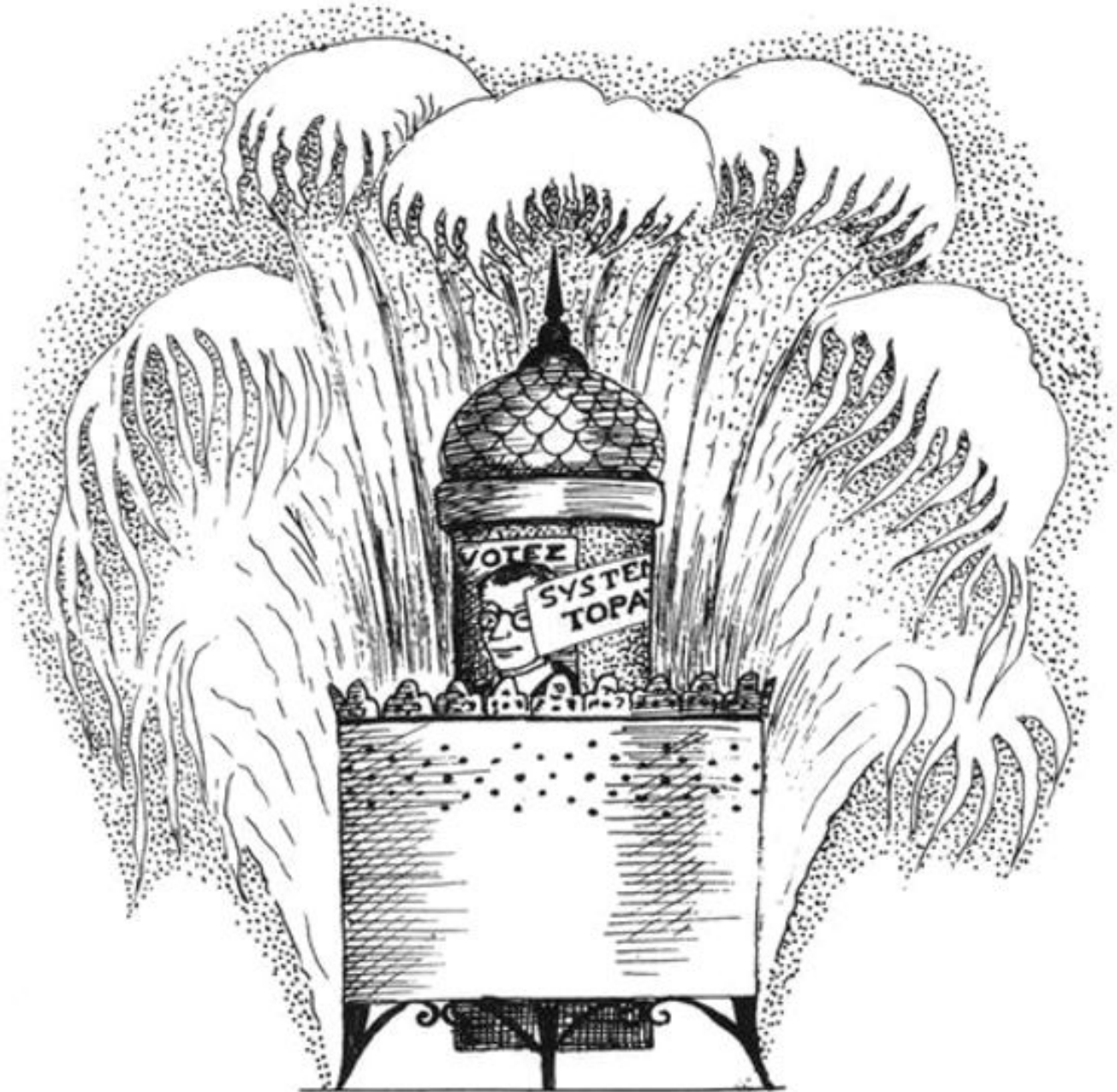


Table des matières

PRÉFACE

TOPAZE

ACTE PREMIER

Scène I L'ÉLÈVE, TOPAZE.

Scène II L'ÉLÈVE, TOPAZE, ERNESTINE.

Scène III TOPAZE, MUCHE

Scène IV TOPAZE, TAMISE

Scène V TOPAZE, TAMISE, PANICAULT

Scène VI TOPAZE, TAMISE

Scène VII LES MÊMES, ERNESTINE

Scène VIII SUZY, TOPAZE

Scène IX LES MÊMES, MUCHE

Scène X

Scène XI TOPAZE, ERNESTINE

Scène XII TOPAZE, LES ÉLÈVES

Scène XIII TOPAZE, MUCHE, LA BARONNE

Scène XIV MUCHE, TOPAZE

Scène XV MUCHE, TAMISE

Scène XVI MUCHE, ERNESTINE

Scène XVII LES MÊMES, TOPAZE

ACTE DEUXIÈME

Scène I SUZY, CASTEL-BÉNAC

Scène II LES MÊMES, plus ROGER de BERVILLE

Scène III SUZY, TOPAZE

Scène IV SUZY, CASTEL-BÉNAC, ROGER

Scène V LES MÊMES, moins ROGER

Scène VI LES MÊMES, TOPAZE

Scène VII TOPAZE seul puis LE MAÎTRE D'HOTEL et ROGER

Scène VIII TOPAZE, ROGER

Scène IX ROGER, SUZY, CASTEL-BÉNAC

Scène X SUZY, TOPAZE, CASTEL-BÉNAC

Scène XI SUZY, TOPAZE

ACTE TROISIÈME

Scène I TOPAZE, LA DACTYLO

Scène II TOPAZE seul, puis SUZY, puis CASTEL-BÉNAC

Scène III CASTEL-BÉNAC, SUZY

Scène IV SUZY, TOPAZE

Scène V TOPAZE, SUZY, L'AGENT DE POLICE, LA
DACTYLO

Scène VI LE VÉNÉRABLE VIEILLARD, TOPAZE

Scène VII CASTEL-BÉNAC, LE VÉNÉRABLE VIEILLARD,
TOPAZE

Scène VIII CASTEL-BÉNAC, TOPAZE

Scène IX MUCHE, TOPAZE

Scène X ERNESTINE, TOPAZE, LA DACTYLO

Scène XI CASTEL-BÉNAC, SUZY, TOPAZE.

ACTE QUATRIÈME

Scène I SUZY, CASTEL-BÉNAC

Scène II LES MÊMES, plus TOPAZE

Scène III SUZY, TOPAZE

Scène IV TOPAZE, TAMISE